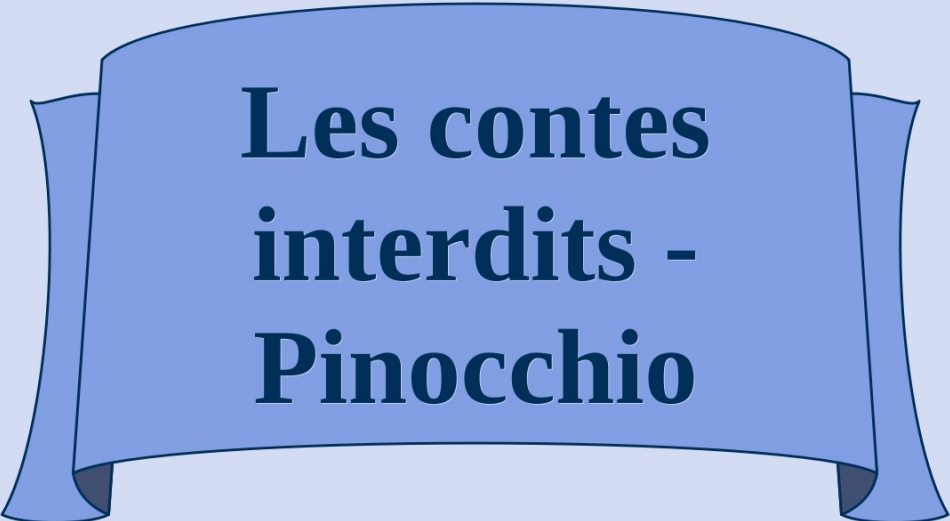




Les contes interdits - Pinocchio

Maude Royer

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

MAUDE ROYER

LES CONTES
INTERDITS

PINOCCHIO

POUR UN PUBLIC AVERTI

A.A



Avertissement : Cette histoire est une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des gens, des événements existants ou ayant existé est totalement fortuite.

Copyright © 2018 Maude Royer

Copyright © 2018 Éditions AdA Inc.

Tous droits réservés. Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite sous quelque forme que ce soit sans la permission écrite de l'éditeur, sauf dans le cas d'une critique littéraire.

Éditeur : François Doucet

Révision linguistique : Féminin pluriel

Révision éditoriale : Simon Rousseau

Correction d'épreuves : Nancy Coulombe, Émilie Leroux

Conception de la couverture : Mathieu C. Dandurand

Photo de la couverture : © Getty images

Mise en pages : Sébastien Michaud

ISBN papier 978-2-89786-407-1

ISBN PDF numérique 978-2-89786-408-8

ISBN ePub 978-2-89786-409-5

Première impression : 2018

Dépôt légal : 2018

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives nationales du Canada

Éditions AdA Inc.

1385, boul. Lionel-Boulet

Varenes (Québec) J3X 1P7, Canada

Téléphone : 450 929-0296

Télécopieur : 450 929-0220

www.ada-inc.com

info@ada-inc.com

Diffusion

Canada : Éditions AdA Inc.

France : D.G. Diffusion

Z.I. des Bogues

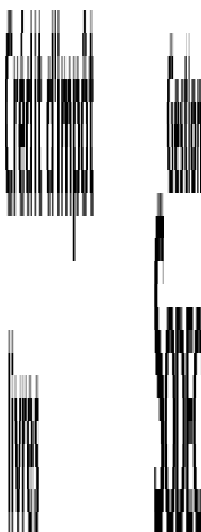
31750 Escalquens — France

Téléphone : 05.61.00.09.99

Suisse : Transat — 23.42.77.40

Belgique : D.G. Diffusion — 05.61.00.09.99

Imprimé au Canada



Participation de la SODEC.

Financé par le
gouvernement
du Canada

Canada

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) pour nos activités d'édition.

Gouvernement du Québec — Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres — Gestion SODEC.

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Royer, Maude, auteure

Pinocchio / Maude Royer.

(Les contes interdits)

ISBN 978-2-89786-407-1

I. Titre. II. Collection: Contes interdits.

PS8585.O97P56 2018 C843'.6 C2018-940043-9

PS9585.O97P56 2018

Conversion au format ePub par:

LAB ||| URBAIN
Plus qu'une agence

www.laburbain.com



PINOCCHIO



MAUDE ROYER

A·A
éditions

Remerciements

Merci à Christian pour le petit coup de pied, et à Simon pour le gros coup de main.

Merci à Virginie pour les renseignements et les conseils concernant le métier de travailleuse sociale.

Merci à Mathieu pour la superbe page couverture !

Note de l'auteur :

Ce roman est une adaptation du conte pour enfants *Les Aventures de Pinocchio – histoire d'une marionnette*, écrit en 1881 par le journaliste et écrivain italien Carlo Collodi.

« ... un violent vent du nord commença à souffler et à mugir rageusement, et il s'abattit sur le pauvre pantin, le ballottant violemment, comme le battant d'une cloche sonnant à toute volée. Et le balancement lui causa d'atroces douleurs... »

– Carlo Collodi

Prologue

*D*ans leurs bottes de caoutchouc, les enfants pataugeaient dans les trous d'eau. Un fin crachin tombait du ciel, rien qui aurait pu les obliger à passer la récréation à l'intérieur. Isolé, un garçon vêtu d'un imperméable bleu se tenait, immobile, près de la clôture qui délimitait la cour d'école du stationnement. Il surveillait les alentours, obéissant à l'ordre de Xavier Jacob, qui en ce moment même entraînait de l'autre côté de la rue Charlotte Saint-Pierre et deux de ses copains. Lorsque les enfants, âgés de neuf ans, disparurent entre deux maisons, le garçon se détendit. Sa mission, s'assurer qu'aucun professeur ne voyait Xavier et sa bande quitter la cour, était remplie. Le garçon était sage. Il n'avait pas l'habitude d'enfreindre les règlements. La tentation était grande, toutefois.

Qu'est-ce que Xavier Jacob pouvait bien vouloir montrer à ses amis, et qui saurait impressionner Charlotte Saint-Pierre ?

Indécis, le garçon se balançait d'une jambe à l'autre.

Xavier allait-il accepter sans faire d'histoire qu'il se joigne à eux ? Seraient-ils de retour avant la cloche ?

Même si la curiosité était un vilain défaut, elle l'emporta. Le garçon à l'imperméable bleu balaya la cour d'un dernier regard, puis grimpa à son tour la clôture de métal.

Sans savoir où sa course allait le mener, le garçon filait aussi vite que possible. Il repéra la petite bande alors que Xavier les faisait bifurquer dans une ruelle.

Entre deux poubelles où elle avait mis bas, une chatte allaitait cinq chatons. Quatre étaient tigrés comme elle, tandis que le pelage du cinquième était complètement noir. Les enfants entourèrent la petite famille. Intrigué, le chaton noir lâcha la mamelle qu'il tétait et, sachant à peine marcher, il chancela vers eux.

– Sont trop mignons ! commenta Charlotte.

Un peu en retrait, le garçon à l'imperméable bleu vit un air ravi se peindre sur les traits de Xavier. Quant à la maman chat, elle étira une patte pour ramener contre elle son petit fuyard, qu'elle entreprit de nettoyer à coups de langue.

– J'aimerais tellement ça en avoir un ! s'exclama Charlotte, trépignant dans ses bottes blanches à pois bleus.

Quand le garçon s'approcha, les autres l'ignorèrent. Au moins ne le chassèrent-ils pas. Il était content de se trouver aussi près de Charlotte Saint-Pierre. Il la trouvait très jolie, avec ses longs cheveux bruns et ses taches de rousseur. Elle était gentille, jamais elle ne se moquait de lui.

Le garçon se pencha. Il voulut prendre pour Charlotte un des chatons tigrés, mais la chatte se rebiffa et fouetta l'air d'un coup de patte. Craignant une griffure, le garçon recula si subitement qu'il se frappa contre Xavier. Sa réaction fit rire les autres.

Sauf Charlotte.

Un des amis de Xavier tendit au garçon une patte de chaise qu'il venait de sortir d'une poubelle.

– Essaye avec ça, lui dit-il.

Du bout du rondin de bois, le garçon donna des petits coups sur la bouche du chaton afin de le détacher de sa mère. Quand la chatte cracha son mécontentement, il recula à nouveau. Les trois garçons ricanèrent de plus belle.

– Come on, c'est un chat, pas un tigre ! le railla Xavier.

– S'il te plaît, essaye encore, le supplia Charlotte.

C'était la première fois qu'elle s'adressait directement à lui. Le garçon en fut tout chamboulé. À sa deuxième tentative d'arracher un chaton à sa mère, cette dernière devint belliqueuse. Elle bondit sur ses pattes, coupant court au repas de ses chatons. Dénudant ses dents pointues, elle cracha son hostilité, glaçant le sang dans les veines du garçon. Un coup de bâton à la tête la calma.

Cette fois, personne ne rit.

– Ben voyons ! s'indigna l'enfant qui avait fourni l'arme au garçon. Pourquoi t'as fait ça ?

– Moi, je reste pas ici, déclara Xavier, qui déguerpit en direction de l'école, ses copains sur les talons.

Le garçon demeura seul avec Charlotte.

– Lequel tu veux ?

Elle lui pointa le chaton noir. La chatte se lamenta dans un long miaulement, mais ne fit rien pour empêcher le garçon de lui enlever son bébé. Charlotte accueillit le petit animal dans ses bras en souriant de toutes ses dents. Le garçon eut droit à un baiser sur la joue. Son cœur s'enflamma. Sous son imperméable bleu, il commençait à avoir chaud.

De l'autre côté de la rue, la cloche de l'école annonça l'heure du retour en classe.

– J’peux pas y retourner avec le chaton, souligna Charlotte.

Elle attrapa le garçon par la main.

– Viens.

– Où ça ?

– Cacher le chaton.

Le garçon jeta un dernier regard à la chatte, qui suivit leur course d’un œil que son coup de bâton avait voilé de rouge. Au bout de la ruelle s’étendait un boisé, où Charlotte voulut l’entraîner. Le garçon n’aimait pas aller dans les bois. Or, Charlotte Saint-Pierre était la dernière personne qu’il voulait entendre rire de lui. Sa main dans celle de la fillette, il surmonta son appréhension. Leurs bottes en caoutchouc arrachèrent à la terre molle des bruits de succion comiques. Tous d’eux s’en amusèrent.

Être dans les bois, si c’était en plein jour et en compagnie de Charlotte, n’était pas si déplaisant. La jeune fille connaissait les lieux. Elle emmena le garçon devant un grand arbre dans lequel une cabane de bois avait été construite.

– J’veais laisser le chat là-haut, dit-elle. Y pourra pas se sauver.

Se tenant d’une seule main à l’échelle, quelques bouts de bois cloués de travers dans le tronc de l’arbre, elle monta vers la cabane. Une fois à l’intérieur, elle cria au garçon :

– Tu viens ?

– On retourne pas à l’école ?

– Qu’est-ce qui presse ? On sera punis, de toute façon.

S’obligeant à ne pas penser à la forme que prendrait cette punition, le garçon rejoignit Charlotte, assise dans la cabane. Elle avait enlevé ses bottes blanches à pois bleus pour retirer ses chaussettes, avec lesquelles elle s’appliquait à former un petit lit douillet pour le chaton.

– Paraît que les chats noirs, ça porte malheur, déclara-t-elle.

– Pourquoi t’as choisi celui-là, alors ?

Elle haussa les épaules et caressa le chaton, qui donna de petits coups de langue sur sa main.

– Il a faim, dit-elle.

Elle glissa un index dans la gueule du chaton, qui se mit à le téter avidement. Le garçon blêmit. Toujours debout, il fit un pas à reculons.

– Pas si fort, se plaignit Charlotte au chaton en riant.

Puis, elle demanda au garçon :

– Tu me montres ton pénis ?

Il ne réagit pas.

– T'es pas obligé.

– Ben... Ça m'dérange pas, mais pas devant le chat.

– Comment ça, pas devant le chat ? Y dira rien.

– Il pourrait me le mordre.

– Ben voyons, c'est un bébé, y'est même pas capable de marcher sans tomber.

Elle avait raison, le chat était inoffensif. Le garçon défit sa braguette. Son pantalon glissa sur ses chevilles, suivi de son caleçon. Juliette s'approcha pour mieux l'examiner.

– Je peux le toucher ?

Le garçon lui donna son accord. Les doigts de Juliette étaient froids.

– C'est bizarre, on dirait une p'tite saucisse ratatinée.

– On peut s'en aller, maintenant ?

Charlotte parut vexée par cette question.

– Si tu veux.

Chapitre 1

Au premier jour de sa nouvelle vie, Patrick s'éveilla dans une position semi-assise. La lumière, pourtant tamisée, agressa ses rétines. Introduits dans son corps, de nombreux tuyaux le reliaient à diverses machines. L'un d'eux servait à le nourrir, un autre était connecté à un sac collecteur gonflé d'urine jaune vif. Patrick n'en sentait pas encore le poids ni l'odeur, mais un piqué sali de ses propres selles reposait sur ses genoux. Jean-Yves lui massait les mollets.

Dès que cet homme en uniforme blanc sentit le regard du patient sur lui, il cessa ses soins pour l'accueillir d'un large sourire.

— Bonjour, Patrick. Je suis Jean-Yves, ton kinésithérapeute.

— E... Je s... Je sais.

Le patient associait ce nom à la voix de cet homme, à la douce énergie de ces mains qui frictionnaient ses muscles en profondeur. Il se racla la gorge plusieurs fois avant d'être en mesure de poursuivre d'une seule traite :

— Qu'est-ce qui m'est arrivé ?

— Hémorragie cérébrale. Le docteur t'en dira plus que moi. Je le fais appeler tout de suite.

Louchant vers l'étoffe de coton remplie d'excréments, Jean-Yves ajouta :

— Ne t'en fais pas pour ça, la préposée a eu un petit contretemps. Elle va venir t'en débarrasser bientôt.

— Qu'est-ce que j'fais ici ? J'me souviens... de rien.

Le kinésithérapeute cligna inopinément d'un œil, à plusieurs reprises.

— Ne t'en fais pas pour ça, répéta-t-il en prenant ses jambes à son cou.

Patrick reposait dans un lit d'hôpital. Il en avait eu conscience même au plus profond de son coma. Or, il ignorait quel événement l'y avait mené. Il ne connaissait son prénom que parce qu'on l'avait souvent prononcé autour de lui tandis qu'il luttait pour percer le brouillard opaque qui l'écrasait. De son long sommeil, il n'avait rapporté aucun souvenir le

rattachant à la vie qui avait été la sienne avant qu'on le branche au respirateur artificiel de cette chambre. À croire que cette machine l'avait elle-même mis au monde.

Aussi bête que fut cette pensée, elle réconforta Patrick ; il ne put s'expliquer pourquoi.

Il voulut arracher le tuyau de la sonde naso-gastrique qui lui brûlait les sinus, mais sa main refusa d'obéir à cette envie. Le jeune homme ne pouvait bouger ni les bras ni les jambes. Ses membres étaient raides comme des bouts de bois. La panique qui prit possession de son esprit en fut vite chassée, car dans les secondes qui suivirent ce constat, il retrouva peu à peu sa mobilité. Puis, le médecin affecté à son cas entra dans sa chambre.

— Tu dois avoir mal, Patrick, constata le docteur après quelques vérifications des appareils autour du lit. Nous allons remédier à cela.

— Ça va, le détrompa le jeune homme. Les médicaments qu'on m'injecte font leur boulot.

Le médecin souleva un sourcil incrédule. Il ne paraissait pas avoir plus de 30 ans. Sa barbe, censée le vieillir, lui conférait plutôt un air ridicule.

— En fait, on a sauté une dose de morphine, déclara-t-il. Tu devrais ressentir une forte douleur. Ce n'est pas le cas ?

— J'devrais m'en inquiéter ?

Le barbu chercha une réponse à cette question parmi les feuilles du dossier qu'il avait dans les mains. Patrick reprit :

— Le kiné a dit que vous alliez m'expliquer c'qui m'est arrivé.

— Ce n'est pas mon rôle de parler de ça avec toi, mon garçon. Et j'en rends grâce à Dieu. Moi, je vais te dire ce qui va t'arriver dès que tu auras passé les tests de routine. Tu peux commencer par me dire ton nom ?

— Patrick. Vous m'avez appelé comme ça en entrant.

— Oui... Ton nom de famille ?

— Nocchio, j'crois.

— En quelle année sommes-nous, Patrick Nocchio ?

— J'en sais rien.

Le médecin leva le nez de ses feuilles.

— Vraiment ?

— Combien d'temps j'suis resté dans l'coma ? s'informa Patrick.

— Une dizaine de jours.

— Dans ce cas, nous sommes en 2017.

– Bien, maugréa le médecin dans sa barbe. Qui est le président des États-Unis ?

– Croyez-moi, vous voulez pas l’savoir ! Mais si ça vous intéresse, j’peux vous dire que la capitale du Yukon est Whitehorse. J’ai toujours eu du mal à la mémoriser, celle-là.

Le jeune docteur décida qu’il en avait fini avec ce premier test.

– Tu as conservé ton sens de l’humour. J’imagine que c’est bon signe.

– Qui vous dit que j’avais le sens de l’humour ?

Le barbu ravala un soupir et persifla :

– Ça se présente bien. Tu ne devrais pas conserver de séquelles.

Il tripota encore quelques pages du dossier de son patient avant de le gratifier d’un regard sévère.

– La prochaine fois, lâcha-t-il, tu pourrais ne pas avoir autant de chance.

– La prochaine fois que quoi ?

Perplexe, le médecin se gratouilla un favori avec le bout de son crayon.

– Tu ne te souviens vraiment pas ?

« Y m’traite de menteur ? »

– J’sais même pas qui j’suis ! s’énerva Patrick, ses mouvements d’impatience déstabilisant le tas de matières fécales qu’il avait sur les genoux.

Voyant les draps tachés, le docteur fit trois pas, étira le cou jusqu’à sortir la tête dans l’embrasure de la porte et, à qui se trouvait là, il cria :

– Ce n’est pas sérieux ! Quand est-ce que quelqu’un va venir ramasser ce piqué souillé ?

Il déclara ensuite à Patrick :

– Ce n’est pas un diagnostic officiel, bien sûr, pour ça nous devons attendre les résultats des tests, mais ta mémoire ne semble pas avoir été affectée. Tu ne *veux* pas te souvenir, c’est différent. Ce qui n’est pas une mauvaise chose, si mon avis t’intéresse.

Patrick s’adossa à son oreiller et ferma les yeux. Le médecin avait sa réponse.

– Repose-toi, lui prescrivit-il. Quelqu’un viendra sous peu te chercher pour te faire passer les prochains tests.

Quelques jours plus tard, la voix et le torse bouffis de fierté, le jeune docteur annonça à Patrick qu'il lui signait son congé.

— Tu t'es parfaitement remis de ta mésaventure !

« Comme si c'était grâce à toi », le rabroua silencieusement le survivant.

Lorsque les derniers tuyaux lui furent retirés, une travailleuse sociale de la DPJ¹, madame Jolicœur, vint s'entretenir avec Patrick.

— Tu peux m'appeler Rachel.

Il jugea charmante la façon dont elle allongeait les voyelles. Cette femme, qui devait avoir 40 ans, cachait pudiquement ses formes sous un ample tricot. C'est elle qui lui apprit qu'il ne retournerait pas vivre chez ses parents.

— Pourquoi ?

— Ils ont dû quitter la maison.

Patrick se souvenait de la maison familiale. Grande et somptueuse, elle était toujours étincelante.

« Mes parents sont riches ? »

— Tu te souviens d'eux, Patrick ? De ta mère ? De ton père ?

— Non.

— Tu te souviens de quelqu'un d'autre ?

— Non.

Les doigts nerveux de la travailleuse sociale cueillirent une poussière sur ses pantalons. Le jeune homme lui vint en aide.

— Personne veut rien m'dire, souligna-t-il. Pourquoi ? J'ai essayé d'me suicider, c'est ça ?

Une grande respiration plus tard, oubliant l'état de ses pantalons, madame Jolicœur se lança :

— Tu as été retrouvé au pied d'un arbre, Patrick. Dans le boisé, derrière chez tes parents.

Elle marqua une pause. N'ayant déclenché aucun souvenir chez son interlocuteur, elle continua.

— Tu étais encore attaché par le cou à la branche à laquelle tu t'étais pendu.

L'intervenante suspendit à nouveau son récit, cette fois pour offrir à Patrick le temps d'assimiler l'information.

— Tu étais probablement trop lourd pour cette branche, ce qui t'a sauvé la vie.

Depuis le couloir, des chuchotements vinrent jusqu'aux oreilles de Patrick.

— Ici, c'est la chambre du jeune qui s'est pendu. Le p'tit gars de Verchères. Il est sorti du coma il y a quelques jours.

Cette voix était celle d'une infirmière. Celle qui lui répondit était inconnue de Patrick.

— J'ai lu son histoire dans les journaux. Est-ce Dieu possible ?

Madame Jolicœur se précipita sur la porte.

— On se serait pendu pour moins que ça, entendit encore Patrick.

— Mesdames, pour l'amour, un peu de professionnalisme ! se plaignit la travailleuse sociale avant de fermer la porte.

Patrick comprit que tâcher d'en savoir plus équivaldrait à une deuxième tentative de suicide. Il garda ses questions pour lui, ne grappillant plus que ce que Rachel Jolicœur jugeait opportun de laisser filtrer.

— La bonne nouvelle, lui dit-elle, c'est que d'après la psychologue de l'hôpital, tu n'as plus la moindre pensée suicidaire.

Elle lui annonça ensuite qu'il irait vivre chez son grand-père maternel. L'homme habitait la Rive-Sud de Québec, tout près du fleuve.

— Ça, c'est la mauvaise nouvelle ?

— Mais non ! Aller y passer un moment te fera le plus grand bien.

— Dites-le à votre face, dans ce cas-là, parce qu'elle a pas l'air de penser la même chose que vous.

« Est-ce qu'elle se rend compte qu'elle s'écorche au sang la peau autour des ongles ? »

— Écoute, Patrick... Ton grand-père n'est peut-être pas la meilleure personne pour prendre soin de toi, mais parce que tu auras 18 ans dans trois semaines, ton dossier ne passera pas par le tribunal. Tu n'as nulle part d'autre où aller.

— J'pourrais m'prendre un appartement.

— Tu n'en as pas les moyens, tes parents ne t'ont rien laissé. L'an passé, tu n'as réussi aucun de tes cours de 5^e secondaire. Personne ne peut t'y obliger, mais je crois que tu devrais rester chez ton grand-père, au moins le temps de finir tes études. Pour te donner une chance.

Malgré son air taciturne, la travailleuse sociale était bienveillante. Elle trouva grâce aux yeux de Patrick. Les siens étaient si tristes qu'il la prit en pitié.

— Arrêtez d’vous tourmenter, Rachel. J’suis plus un enfant, j’saurai m’occuper d’moi-même. Tout va bien aller.

Cette dernière phrase, qui résonna étrangement en lui, lui resta prise en travers de la gorge. Il déglutit avec difficulté ; à croire qu’il venait de prédire le pire des malheurs.

Chapitre 2

D'une main alanguie par l'alcool, le vieil homme rectifia la posture d'une poupée aux joues roses afin qu'elle tienne debout sur le manteau de la cheminée. Derrière elle, tout un pan de tapisserie, décollé du mur, pendait lamentablement. L'homme à l'épaisse chevelure blanche n'en avait cure, n'ayant d'yeux que pour la poupée au grand sourire. Il lissa la jupette de sa robe, dont le rouge d'autrefois avait pris une vilaine teinte de bisque. Il promit à la poupée de la lui remplacer bientôt par une plus jolie.

Il reçut en réponse un éclat de rire frondeur.

L'offense venait du téléviseur. Au fond de la pièce, l'appareil enchaînait émission sur émission depuis un nombre de jours que Joseph n'aurait su quantifier. Habituellement, il arrivait à faire abstraction de ce bruit en sourdine qui ne se taisait jamais. Le téléviseur, un vieux modèle ventru datant des années 1990, était à peine visible, puisque dissimulé derrière une montagne de boîtes de carton aux pans béants. N'ayant pas accès au bouton qu'il fallait presser pour éteindre l'engin et ayant égaré la télécommande à travers son bric-à-brac, le vieil homme le laissait débiter ses inepties nuit et jour.

Aux côtés de la poupée était assis un ours en peluche. Joseph le tapota doucement, redonnant un peu de volume au ventre rempli de bourre. Sa septième bière de l'avant-midi à la main, il reprit son boitillement, se déplaçant tant bien que mal à travers sa maison plus qu'encombrée. Les poupées, les toutous et les pantins de bois recevaient toute l'attention du vieil homme. Malgré leur nombre important, tous avaient droit à leur espace propre, d'où ils ne bougeaient jamais. Le reste dans la maison était défraîchi, crasseux et poussiéreux. Il n'y avait pas un recoin où les objets ne s'entassaient pas pour former des tours défiant les lois de la gravité et celles du bon sens.

Du salon, on voyait la salle à manger et la cuisine. Des journaux, des enveloppes encore scellées, des outils et des vêtements à laver recouvraient la table. Joseph n'y mangeait plus depuis des années. Le plancher et les

murs, pour ce qu'on pouvait en voir, n'étaient plus que des tableaux abstraits où des giclées de couleurs sombres témoignaient d'incidents s'étalant sur plus de 30 ans. La plaque chauffante du four n'était accessible que si quelqu'un daignait retirer la vaisselle et les chaudrons souillés, ainsi que les vieilles boîtes de conserve qui l'encombraient.

Une souris se goinfrait dans les détritux ornant le comptoir, au milieu des déjections de ses congénères. Il n'était pas rare que Joseph surprenne un de ces rongeurs dans sa maison. Leur présence ne le faisait même pas sourciller. Son chat veillait à ce que ces petits rongeurs opportunistes ne prolifèrent pas trop. Joseph avait troué la porte d'entrée d'une chatière afin que le chat de gouttière puisse entrer et sortir de chez lui à sa guise.

Tanguant comme une barque au milieu d'une tempête, le vieil homme se déplaça vers une étagère afin de redresser un clown en habit rayé. Malencontreusement, il posa un pied sur une marionnette. Sous sa lourde botte à cap d'acier, le craquement évoqua un gémissement. Ce matin encore, ce petit garçon de bois qu'il venait d'écraser, vêtu d'une chemise jaune et d'une culotte de satin rouge, était assis sur le téléviseur, ses jambes croisées l'une sur l'autre, son visage souriant au-dessus de la large boucle bleue qui s'attachait derrière son cou. Joseph sacra en constatant que le petit chapeau jaune du jouet avait perdu sa plume rouge.

— Figaro ! tonitrua-t-il.

Il ne voyait pourtant pas le bout du museau du chat qu'il accusait.

— C'est toi qui as fait tomber ce pantin ?

Malgré le gabarit chétif de Joseph, son ventre formait une proéminence qui, additionnée à son mal de dos chronique, l'empêchait de se pencher aisément. Ce tour de force accompli, il attrapa le pantin de sa main libre. Afin d'être en mesure de se relever, il abandonna sa bouteille de bière sur le plancher, où elle roula vers bon nombre de ses semblables en répandant son liquide moussant.

Grommelant entre ses dents, l'homme de 67 ans navigua dans l'étroit sentier en partie déblayé qui permettait de passer du salon à la salle à manger et de rejoindre sans trop de mal la porte d'entrée. Il sortit de sa maison en soufflant comme un phoque. Le soleil de septembre plombait. Malgré le vent du fleuve qui rafraîchissait l'air, Joseph était en sueur. Ses mauvaises habitudes de vie avaient prématurément fait de lui un vieillard.

Un cabanon qu'il avait converti en atelier se trouvait au fond du terrain.

Joseph s'y rendit à pas lents et toujours cahotants, la colère ne parvenant même pas à lui donner de l'élan. Maudissant le chat, il renifla à fond, se racla la gorge et cracha une glaire pâteuse dans les hautes herbes qui lui tenaient lieu de gazon. La petite cabane dans laquelle il pénétra était aussi pleine, désordonnée et délabrée que sa maison. L'odeur, quoique forte, était néanmoins plus agréable, la fragrance des essences de bois prédominant. L'établi et les étagères croulaient sous les outils de menuiserie, les morceaux de bois et les pots de peinture, de vernis et de colle. Le plancher n'était pas en reste. Des copeaux de bois recouvraient le tout comme s'il en avait neigé. Au fond, un vieux fauteuil déchiré en était miraculeusement libre. Joseph y dormait les nuits où il était trop bourré pour se frayer un chemin jusqu'à son lit. Comme dans la maison, de nombreuses bouteilles de bière vides s'étaient dans diverses positions. La veille, le vieil alcoolique avait pensé les ramasser, faire un peu de ménage en vue de la grande visite qui s'en venait. Il était encore temps de s'y mettre.

Cependant, réparer le pantin était plus urgent.

Afin de prendre la mesure des dégâts, le sculpteur sur bois devêtit son œuvre, lui retirant jusqu'à ses petits souliers vernis et ses gants blancs. Un des bras du pantin menaçait de se détacher, ne tenant plus à son corps que par un éclat de bois. Le nez, conçu exagérément long, avait craqué et pris un angle qui aurait valu une vive douleur à un vrai petit garçon. Le vieil homme se mit en quête d'un pot de colle à bois dont le contenu n'avait pas déjà séché.

Joseph soupira et lâcha un juron au milieu d'un murmure. La colle qu'il ne parvenait pas à dénicher n'était pas en cause. Repenser au coup de fil reçu quelques jours auparavant le mettait dans tous ses états. Une femme des services sociaux l'avait informé qu'il avait un petit-fils. Au cours de cette conversation, il avait également appris que sa fille, Valérie, était désormais tristement célèbre.

La manie de Joseph Gingras d'accumuler des objets ne datait pas d'hier. Plus jeune, il avait été un fervent collectionneur. Les voitures étaient pour lui une passion. Son salaire de menuisier ne lui permettant pas d'acheter les bolides de luxe dont il rêvait, il s'était rabattu sur les modèles réduits. Il en avait possédé plus de 5 000. Ces jours heureux avaient pris fin lorsque sa femme, enceinte de Valérie, avait déclaré qu'il fallait faire de la place pour

ce deuxième enfant à naître. Cette mégère l'avait obligé à se débarrasser de ses voitures chéries. Elle lui avait permis d'en garder quelques-unes à condition qu'ils les sortent de leur emballage et qu'il laisse Guillaume s'amuser avec. Un enfant de trois ans ! Joseph n'avait pu s'y résoudre. Atterré, il avait préféré tout revendre à perte.

Pendant un temps, l'homme avait su se satisfaire des petits bonheurs quotidiens que lui prodiguait sa vie de famille. Puis, il s'était mis à refuser de jeter certaines choses. Même si sa femme jugeait que les vieux journaux, les emballages vides et les objets brisés qu'il amassait étaient inutiles, Joseph arguait qu'on ne savait jamais quand ces choses pourraient s'avérer pratiques, voire indispensables. En bon père de famille, il vivait dans la hantise que sa femme et ses enfants manquent un jour de quelque chose.

Il ne voulait que leur bien.

Insidieusement, la petite maison de Lévis, dans le quartier Saint-Romuald, sur la rive sud de Québec, s'était transformée en dépotoir. Joseph niait avoir un problème et écartait avec mépris toute offre d'aide. Sa femme, à bout de patience, l'avait quitté en lui laissant la garde de leurs deux enfants, alors âgés de six et neuf ans. Pour le forcer à se prendre en main, avait-elle dit.

« N'importe quoi ! Elle a traité ses enfants comme elle traitait tout le reste : hop, à la poubelle, pis on y pense pu. »

Les choses avaient dégénéré. L'encombrement de la maison de Joseph avait débordé jusque sur son terrain, situé dans une côte, à mi-chemin entre le fleuve et l'église. Les voisins s'étaient plaints, la Ville s'en était mêlé, incitant les services sociaux à intervenir. Lorsque la petite Valérie avait découvert le cadavre de son chat bien-aimé sous un amas d'objets éboulés, l'enquête de la DPJ ne s'était pas éternisée avant que le menuisier se voie retirer la garde de ses enfants. Joseph avait progressivement sombré dans l'alcoolisme et la dépression. Pas une fois il n'avait manifesté l'intérêt de récupérer Guillaume et Valérie. Jamais il n'était allé les visiter dans leur famille d'accueil, alors qu'il était en droit de le faire.

Joseph s'était vite retrouvé au chômage. Le bien-être social en avait été la suite logique. Esseulé, l'homme avait alors fait un grand ménage de son terrain et de sa maison. Mis à part quelques objets personnels, meubles et appareils fonctionnels, il n'avait conservé que ce qui avait appartenu à ses enfants et qu'ils étaient partis sans emporter : des jouets qui n'étaient plus

de leur âge, des vêtements trop petits, des souvenirs dont ils n'avaient pas voulu. Les voisins, réjouis, n'en croyaient pas leurs yeux. Ils s'étaient figuré que le maboul d'à côté amorçait un virage, qu'il reprenait le contrôle de sa vie. Malgré les centaines de sacs de vidanges gonflés d'immondices que la Ville avait accepté de débarrasser de leur vue, ils étaient loin de la vérité.

Joseph avait arpenté les brocantes du quartier à la recherche de toutous, de poupées et de figurines. Il en avait acheté au service d'entraide de la ville et il avait même fouillé les poubelles de ses voisins. De nos jours, les enfants étaient tellement gâtés qu'ils jetaient leurs choux gras !

Privé de travail, combattant l'oisiveté, le menuisier s'était mis à fabriquer des jouets de bois. D'abord salvatrice, cette activité était devenue compulsive. La maison de Joseph s'était de nouveau remplie, sans que personne puisse s'en indigner.

Depuis quelques années, Joseph ne descendait plus au sous-sol, où la pièce du fond avait servi de chambre à ses enfants. La maison avait atteint un tel niveau d'encombrement et de délabrement qu'il craignait, s'il y descendait, de ne pas être capable d'en revenir. D'en haut, il pouvait se faire croire que Valérie et Guillaume dormaient toujours dans les lits jumeaux, recevant avec ravissement de nouveaux jouets tous les jours de leur vie.

L'alcool n'était pas la cause de la nostalgie de Joseph ; jamais cette salope ne lui lâchait la grappe. Il y pataugeait sans répit. Or, une fois bien imbibé, il avait parfois le sentiment de se noyer dans ses regrets. Alors, faire la tournée de ses jouets était la seule chose qui pouvait l'apaiser.

En réalité, Joseph n'avait jamais revu ses enfants. Il n'avait pas la moindre idée de ce qu'ils avaient bien pu devenir. Jusqu'à ce que, quelques jours plus tôt, une travailleuse sociale lui téléphone de Sorel-Tracy pour lui proposer d'accueillir chez lui son petit-fils, un garçon qui sortait à peine du coma.

« Proposer » n'était peut-être pas le mot adéquat.

— Cette chienne m'a carrément tordu un bras, vociféra Joseph entre ses lèvres.

Sous l'établi, des caisses de bières faisaient office de tiroirs. Il déposa sur sa surface de travail le pot de colle qu'il venait de dénicher entre un rabot et une cabane à oiseau afin de chercher dans les caisses une bouteille de bière qu'il se rappelait avoir abandonnée la veille, à moitié pleine.

« Comment j'ai pu m'laisser convaincre ? »

Allant droit au but, la femme lui avait annoncé que sa fille Valérie et son mari, répondant au nom de Claudio Nocchio, domiciliés à Verchères, en Montérégie, avaient été arrêtés par la police. Ils allaient croupir en prison, et pour longtemps, selon cette cruche. Quand elle avait entrepris de lui raconter les abominations auxquelles le couple s'était adonné, il lui avait vite coupé le sifflet. Les détails ne l'intéressaient pas plus que le sort de son supposé petit-fils. Sourde comme un pot et plus conne qu'un balai, la femme avait insisté. Le jeune, qui avait été témoin d'actes révoltants, n'avait plus que lui.

— Comment vous m'avez trouvé, d'abord ? avait voulu savoir Joseph.

— Votre fils, Guillaume, refuse catégoriquement d'ouvrir sa porte à son neveu. Il ne veut pas, et je le cite, « être éclaboussé par les conneries de sa sœur ». Le mot « conneries » étant un euphémisme, vous pouvez me croire, monsieur Gingras. Il a toutefois eu l'obligeance de nous fournir votre nom.

— Et vous comptez m'refiler le gamin sans même vous renseigner sur moi ?

— Nous l'avons fait, monsieur Gingras. Votre dossier n'est certes pas des plus reluisants, mais nous avons statué, dans les circonstances, que vous étiez notre seule option. Nous n'avons aucune famille d'accueil pour Patrick.

— Y'a pas des centres, des genres d'orphelinats pour les jeunes comme lui ?

— La place de votre petit-fils n'est pas dans un de ces centres, monsieur Gingras. Nous avons pensé, étant donné les atrocités dont il a été témoin et qu'il...

Elle s'était interrompue, avant de préciser sa pensée :

— Ce serait un placement temporaire, monsieur Gingras. Patrick n'est plus un enfant, il aura 18 ans dans trois semaines. Si vous pouviez l'héberger au moins le temps qu'il finisse son secondaire... Vous ne l'auriez pas longtemps dans les pattes.

Les lèvres de Joseph n'avaient laissé filer que des monosyllabes, que la pimbêche au bout du fil avait confondus avec un acquiescement. Elle l'avait informé qu'elle ferait elle-même le voyage de Sorel à Lévis afin de venir déposer son petit-fils ce vendredi.

« Est ben chanceuse d'avoir raccroché avant que je l'envoie péter dans

les fleurs, la maudite vache. »

Le vieil homme venait de mettre la main sur sa bouteille de bière à moitié bue, lorsqu'une voiture blanche s'arrêta devant chez lui. Le freluquet qui en sortit semblait perdu comme s'il s'était téléporté par inadvertance, alors que le voyage qu'il venait de se taper devait avoir duré au minimum deux bonnes heures.

Joseph quitta son atelier pour s'avancer d'un pas erratique vers les arrivants. Il demeura toutefois à bonne distance, quelque part entre le cabanon et la maison, juste assez près pour voir de quoi son petit-fils avait l'air. Il l'estima quelconque, pas assez grand et trop maigre, oubliant qu'il avait sans doute hérité de lui ces caractéristiques. Pour ce que Joseph pouvait en juger, il portait des vêtements dernier cri. Un bermuda dévoilait les baguettes qu'il avait à la place des jambes. Le vent du fleuve rabattant sur son visage son toupet trop long, le jeune homme écartait sans cesse ses cheveux noirs de ses yeux.

La travailleuse sociale, moche comme un pou — comme il s'en était douté —, avait l'air nerveuse. Ses talons hauts s'enfonçant dans le sol, elle voulut venir vers Joseph, qui stoppa sa difficile progression d'un signe de main hostile. La femme ouvrit la bouche, mais la referma avant d'avoir dit quoi que ce soit, puisant dans la grimace du vieil homme une bonne raison d'en rester là. Une expression soulagée raviva ses traits disgracieux, et elle prit aussitôt la fuite vers sa voiture. Elle en sortit une petite valise noire.

— Patrick ! héla-t-elle, s'adressant à la statue servant de petit-fils à Joseph. Tu as oublié ta valise.

Le jeune homme retourna vers elle, qui lui massa un bras en chuchotant :

— Je t'ai laissé ma carte. Même après ton anniversaire, n'hésite pas à me téléphoner si ça ne va pas, d'accord ?

Dès que Patrick eut hoché la tête et récupéré sa valise, la femme se réinstalla derrière son volant et démarra.

« Cette salope est trop contente de décharger son fardeau sur mes frères épaules », la maudit Joseph.

— N'oublie pas de te présenter à l'école lundi matin ! cria-t-elle à Patrick en s'engageant dans la côte montante.

Déjà à moitié tourné vers son atelier, le grand-père lança à son petit-fils :

— Ta chambre est en bas, au sous-sol. Attends-toi pas à c'que j'te fasse à manger.

Patrick ne s'abaissa pas à le remercier. Joseph le suivit d'un regard noir tandis qu'il s'engageait vers la porte de la maison avec sa valise. Lorsque Figaro bondit sur le perron, Patrick se figea. Le chat s'amusait à poursuivre un copeau de bois que le vent joueur ballottait de tous côtés. Le freluquet se décida à monter les trois marches de béton craquelé menant à la porte seulement une fois que Figaro fut reparti aux troussees du morceau de bois soufflé au loin. Il étirait le bras vers une poignée instable qui aurait mérité un bon coup de tournevis, quand une jeune femme en camisole blanche à pois bleus traversa la haie de cèdres maladifs qui séparait le terrain des voisins de celui de Joseph. En trois petits sauts enjoués, elle fut sous le porche, tendant une main amicale au jeune homme.

— Frédérique, se présenta cette jolie brunette. La voisine ! Tu vas rester ici longtemps ?

Patrick jeta un œil à la poitrine à demi dénudée de la jeune femme, puis à ses jeans coupés à ras la touffe. La toisant avec dédain, il ignora la main qu'elle finit par laisser retomber le long de son corps.

— *My gosh*, es-tu toujours accueillant de même ? Désolée d'avoir voulu être polie !

Frédérique ne tarda pas à retourner d'où elle venait. Joseph, qui avait pris racine non loin de là, étonné de la réaction du jeune homme devant une fille aussi bien roulée, avait du mal à refermer la bouche.

— Simonac, mon gars, dis-moi pas qu'elle te fait pas de l'effet, la Frédérique ! s'exclama-t-il en se rapprochant de son petit-fils. Si j'avais ton âge, crois-moi, je l'aurais déjà culbutée direct sur la pelouse.

Une grimace de dégoût tordit le visage de Patrick. Le vieil homme eut même l'impression qu'il réprimait un haut-le-cœur. L'effet des médicaments qu'il prenait, peut-être.

— C'est juste une poufiasse, furent les premiers mots que Joseph lui entendit prononcer.

— Coudonc, le jeune, t'es aveugle ou t'es fait en bois ? D'après moi, un test d'ADN prouverait que c'est pas mon sang qui coule dans tes veines.

Patrick s'acharna sur la poignée jusqu'à ce que s'ouvre la porte, qu'il poussa du pied afin de pouvoir faire passer sa valise. Il eut cependant un mouvement de recul provoqué par la vue de l'intérieur de la maison. Avant

que la porte se referme, Joseph grogna :

— Touche à rien.

Puis, le vieil homme tourna les talons pour regagner son atelier. Là, il souleva le pantin brisé et l'observa un moment. Découragé, il constata qu'il lui serait impossible de le remettre en bon état sans laisser des marques visibles de la réparation. Grommelant, il fourra le pantin sur une étagère, au milieu d'une panoplie d'objets oubliés.

Chapitre 3

Figé dans l'entrée de la maison, Patrick n'en finissait pas de promener ses yeux autour de la grande pièce à aire ouverte. Ayant du mal à croire à ce qu'il voyait, il entreprit de compter les jouets qui, installés un peu partout, le regardaient de leurs petits yeux fixes. Leur nombre était tel qu'il rendait l'exercice ardu. Chaque fois que Patrick avançait d'un pas en direction du salon, traversant la salle à manger en se prenant les pieds dans des objets disparates, d'autres marionnettes apparaissaient dans son champ de vision.

Ce n'est qu'une fois la surprise passée que l'odeur immonde imprégnant les lieux monta aux narines du jeune homme. Les bouteilles de bière vides attirèrent également son attention. Il y en avait tellement que trois caisses de 24 n'auraient pas suffi à toutes les rassembler. Quelque part, un appareil qu'il ne voyait pas d'où il était diffusait des publicités en sourdine. Des restes de nourriture et diverses ordures s'amoncelaient un peu partout.

« Qu'est-ce que j'fous dans ce dépotoir ? »

Un vieux journal frémit, et un couinement de souris lui répondit.

Si Patrick en croyait les bavardages interceptés à l'hôpital, il avait été témoin, et peut-être victime, de choses horribles. Des choses que l'esprit humain ne devrait même pas pouvoir imaginer. Par quel phénomène avait-il abouti chez un vieil alcoolique pauvre, crasseux et complètement fêlé ? Il avait fait confiance à Rachel. Comment avait-elle pu le berner de cette façon ?

Patrick s'apprêtait à commencer une nouvelle vie à partir de rien du tout, en plein cœur du pays des ordures et des jouets. Certes, il n'avait pas la moindre envie d'être là, mais il n'avait pas peur. Cette angoisse, qu'il lui aurait été légitime de ressentir, glissait sur lui comme sur le dos d'un canard. En revanche, un ardent mépris pour son grand-père l'échauffait.

« Coudonc, le jeune, t'es-tu fait en bois ? »

À elle seule, cette réplique du vieux fou définissait bien l'impression qu'avait Patrick d'avoir été sculpté dans le bois le plus dur, de n'être qu'un

jouet détraqué, un pantin parmi tous ceux qui, abandonnés, peuplaient cette lugubre maison.

Se frayant un chemin jusqu'à la bouche sombre de l'escalier, Patrick s'y engouffra avec sa valise. À mesure qu'il descendait les marches recouvertes d'un tapis usé et malodorant, il déchirait de son corps une toile d'araignée de plus. En bas, les odeurs bénies de vernis et de peinture prenaient le dessus sur celles de moisissure, de poussière, de vidanges et d'excréments d'animaux. Patrick joua avec l'interrupteur, mais l'ampoule étant brûlée, la demi-pénombre persista. Non loin de la dernière marche se dressait une porte, qu'il poussa. Cette fois, l'interrupteur se soumit à son ordre, projetant une lumière qui dévoila une chambre froide remplie de conserves.

La deuxième pièce que Patrick inspecta était une salle de bain si dégoûtante qu'il se promit de ne jamais l'utiliser. Dans l'eau froide de la cuvette des toilettes flottait le cadavre bien conservé d'une souris. Derrière, tout un pan de mur était couvert de moisissures noires. Du jaune, du rose, du brun et du noir se disputaient la vedette sur l'émail usé du lavabo. Au-dessus, sous une couche de poussière, le miroir fissuré était ligné de traînées blanchâtres. Quant à la douche, la couche de crasse qui couvrait sa porte vitrée était si épaisse qu'elle empêchait Patrick de voir à travers, lui épargnant l'aspect intérieur de la cabine.

Le jeune homme se demanda si le vieux cinglé avait l'audace de qualifier la pièce principale de « salle familiale ». Le moindre centimètre de son plancher était entre autres accaparé par de vieux contenants de vernis et de peinture pratiquement tous vides, rouillés et bosselés, sans couvercle et renversés. Le divan et la table basse, ensevelis sous des tonnes de livres et de journaux, s'avéraient inutilisables. L'endroit, agrémenté de milliers de petites crottes brunes, était un véritable nid à feu.

« Les minables d'la DPJ ont certainement pas visité cette maison avant de m'imposer d'y vivre, pesta intérieurement Patrick en balançant un coup de pied dans un pot de peinture. Ou alors, c'est qu'ils souhaitent tous que j'me pendre à nouveau. »

Au moins, ce sous-sol insalubre n'abritait pas un seul jouet pour le regarder se débattre avec sa valise, qu'il devait continuer de porter dans ses bras, étant incapable de la faire rouler sur le plancher.

Pour accéder à la chambre, Patrick dut tout de même déposer son bagage et se servir de ses mains pour écarter bon nombre d'affaires.

Quoique ravi, il fut étonné de découvrir que cette pièce, qui allait devenir son antre, ne contenait ni détritux ni objets inutiles. Deux lits à une place, pourvus de draps qu'il estima propres — bleus pour un, roses pour l'autre — étaient prêts à l'accommoder. Les étagères et les commodes étaient vides, et les tables de chevet n'accueillaient rien de plus qu'une lampe chacune. Contrairement au reste du sous-sol, la chambre ne sentait pas le renfermé. D'ailleurs, les rideaux à demi tirés laissaient voir une fenêtre entrouverte.

Après avoir choisi le lit le plus près de la porte, loin de la fenêtre, Patrick déposa sa valise sur l'édredon bleu et l'ouvrit. Sur une pile de vêtements griffés, qui lui confirmaient que ses parents ne manquaient pas d'argent, reposait un document dans lequel madame Jolicœur avait consigné les informations nécessaires à son intégration scolaire. Elle avait tout organisé pour qu'il puisse commencer rapidement sa 5^e secondaire avant de prendre trop de retard.

Il s'en voulut de s'être fâché contre elle. Il pouvait bien sûr lui reprocher d'avoir tourné les coins ronds, mais sûrement pas de lui vouloir du mal.

Parmi les vêtements, Patrick trouva un complet et une cravate noire auxquels s'agençait une chemise bleue. La travailleuse sociale avait dû penser qu'il en aurait besoin pour son bal des finissants, à la fin de l'année. C'était une brave femme. Dommage qu'il n'ait pas pu aller vivre chez elle, plutôt que d'aboutir dans ce trou à rats.

Sous les vêtements, un sac à dos était rempli de matériel scolaire. Dans une des pochettes du sac, Patrick dénicha un portefeuille. Il contenait 50 \$ et quelques cartes de plastique. Une autre, en carton, était la carte de visite de la travailleuse sociale. Le jeune homme vérifia si l'adresse de ses parents figurait quelque part sur une de ces cartes ; ce n'était pas le cas. Constatant qu'il ne possédait aucune carte de crédit ou d'accès à un compte bancaire quelconque le consterna.

Du fond de la valise, Patrick sortit un ordinateur portable. Repoussant la valise au pied du lit, il brancha l'ordinateur et se cala contre l'oreiller, l'appareil posé sur ses cuisses. Il croyait apprendre quelque chose sur lui-même en fouillant les fichiers, mais l'ordinateur n'en contenait aucun. Soit cette machine était neuve, soit son disque dur avait été nettoyé.

Après s'être connecté sur le réseau WiFi non sécurisé d'un voisin, Patrick eut comme premier réflexe de taper « Verchères » et « pendu » dans le moteur de recherche. Il attendait que les résultats s'affichent à son écran,

quand un chat au pelage hirsute fit irruption sans crier gare, menaçant de lui sauter à la gorge. Saisi d'effroi, Patrick leva les bras devant son visage, la vitesse de ses battements de cœur doublant. Un des yeux de l'animal n'était qu'à demi enchâssé dans son orbite. Couvert de sang séché, il feulait de rage.

Puis, le chat disparut aussi subitement qu'il s'était montré. Patrick rabassa les bras, mais la vision lui avait paru tellement réelle qu'il demeura sur ses gardes une longue minute. Il surveilla chaque recoin de la chambre jusqu'à ce que sa respiration reprenne un rythme normal.

Non, l'avenir ne lui faisait pas peur. Pas tant que certaines choses restaient tapies tout au fond de lui.

Patrick ferma la fenêtre du moteur de recherche sans jeter un œil aux renseignements qu'elle contenait, fermant du coup la porte de son esprit, y emprisonnant les souvenirs qu'il ne voulait surtout pas en voir sortir.

Le chat ensanglanté n'était pas la première image à se manifester. Lorsque la voisine était venue se présenter à lui, elle avait fait surgir le souvenir d'une petite fille en bottes de pluie. L'enfant était mignonne, mais Patrick redoutait de voir ce que cachait son aimable sourire. Frédérique avait dû le prendre pour le pire des tarés, mais il s'en fichait. En fait, c'était parfait ainsi, elle n'allait plus venir l'embêter, et la petite fille en bottes de pluie ne reviendrait jamais.

Le jeune homme décida dès lors que la vie qui avait été la sienne était du passé et qu'elle le resterait, coûte que coûte. Il devait se bâtir une nouvelle vie qui effacerait l'ancienne. Il se mit à réfléchir à la façon d'y parvenir. Il se créa alors un compte Facebook au nom de P. Nocchio. Puis, il se ravisa. Même s'il était encore mineur et que, par conséquent, son véritable nom n'avait pas été dévoilé dans les médias, il risquait d'être démasqué par quelqu'un qui l'avait connu dans son autre vie. À la place il inscrivit « Pinocchio ».

À partir de ce compte, Patrick aurait pu chercher le profil qu'il possédait sûrement déjà, mais il s'en abstint. Il passa quelques minutes à explorer le Net. Il y dénicha la photo d'un séduisant inconnu, dont il fit la photo de profil de Pinocchio. Ainsi avantage, il écuma les réseaux sociaux en quête d'amis. Entre autres, il envoya une bonne dizaine de demandes d'amitié à qui répondaient aux trois critères suivants : sexe féminin, bien nantie, santé émotive discutable. À coup sûr, certaines d'entre elles tomberaient sous son

charme, et il saurait leur soutirer assez d'argent pour, éventuellement, s'offrir son propre appartement.

Patrick passa une bonne partie de la nuit à choisir ses victimes, avant d'éteindre l'ordinateur et de s'endormir tout habillé sur le lit, qu'il n'avait même pas pris la peine de défaire. Sa valise, déposée entre les deux lits, toujours remplie de ses maigres possessions, traduisait parfaitement sa pensée.

Il ne comptait pas moisir ici bien longtemps.

Chapitre 4

Le lendemain étant un samedi, Patrick n'émergea de son lit qu'au milieu de l'après-midi. Affamé, il empocha son portefeuille et monta à l'étage. Des coups de feu étouffés retentissaient dans le salon. Derrière des boîtes éventrées, Patrick entrevit le téléviseur qui était encore ouvert malgré l'absence de Joseph. Contournant les objets variés qui jonchaient le plancher, il atterrit dans la cuisine en mettant le pied dans un bol d'eau qui côtoyait un bol de croquettes pour chat. Une étude du frigo lui indiqua qu'à part deux caisses de bières, tout ce que l'électroménager renfermait faisait partie d'une expérience visant à découvrir combien de temps la nourriture mettait à se décomposer à 4 °C. Tout avait, au mieux, une odeur douteuse.

En se rabattant sur le garde-manger, Patrick n'eut pas plus de chance. Même les denrées non périssables avaient réussi à se gâter. Une boîte de céréales encore pleine avait atteint sa date de péremption six ans plus tôt, au milieu des fourmis et des crottes de souris.

« De quoi peut bien s'alimenter mon gros porc de grand-père ? » s'interrogea Patrick.

Son regard frustré se posa à nouveau sur la gamelle de croquettes. La vision du matou aux poils raidis par le sang refit surface dans son esprit. L'agressivité de ce chat l'horrifiant, il attrapa le bol de l'animal et balança les croquettes dans une armoire qu'il s'assura de bien refermer. S'il n'avait rien à se mettre sous la dent, la saleté de chat ne mangerait pas non plus.

Patrick ignorait d'où lui venait la vision de l'exécration matou, mais une chose était claire dans son esprit : il détestait les chats.

Par la fenêtre de la salle à manger, il vit que Joseph s'activait dans son atelier. Obnubilé par le bout de bois qu'il rabotait, il se préoccupait autant de son petit-fils que de sa première paire de bobettes. Le jeune homme n'en avait cure. Il saurait se débrouiller par lui-même. En fait, ne pas avoir le vieux schnock sur le dos allait faciliter ses affaires.

Patrick quitta le pays des jouets dans le but d'explorer ce que le quartier avait à lui offrir. En montant la rue pentue, il passa devant le terrain voisin,

où Frédérique se faisait bronzer dans un indécent bikini noir. Elle le salua de la main, un grand sourire aux lèvres. Il nota que le soleil dardait ses rayons derrière la maison, et non du côté de la rue. S'afficher à moitié nue devait être moins drôle si personne ne pouvait la reluquer.

« Vivement la fin de l'été pour que ce genre de scène me soit épargnée », maugréa Patrick pour lui-même.

Il aurait préféré ne pas prêter attention à Frédérique, mais la voir ainsi, attendant de se faire sauter dessus, l'horripila. N'avait-elle aucune dignité ?

Il s'arrêta.

— Va donc t'habiller avant d'te faire violer ! lui cria-t-il.

Pour mieux le regarder, la jeune femme fit glisser ses verres fumés sur son nez.

— C'est quoi, ton problème ? exigea-t-elle de savoir. Penses-tu que c'est avec ce genre de remarque que tu vas te faire des amis ?

Dans sa tête, Patrick vit une bande de gamins passer devant lui en courant, sautant d'une flaque d'eau à une autre. L'envie de pousser l'un d'eux au sol pour le noyer dans deux pouces d'eau l'éteignit.

Il dut se forcer à revenir à la réalité, dans laquelle Frédérique, étendue sur sa chaise longue, prenait une pose plus provocante.

Non, il ne cherchait pas à se faire des amis.

Surtout pas dans ce trou perdu, qu'il quitterait dès qu'il aurait mis assez d'argent de côté. Des amis, il n'en voulait que des virtuels, et dans l'unique but de leur extorquer du fric.

Frédérique releva une jambe afin de faire voir à Patrick la naissance d'une fesse. Il caressa alors l'idée de changer d'attitude envers elle. Déjà sensible à son charme, elle serait facile à berner. Cependant, il ne pourrait pas lui faire croire n'importe quoi, puisqu'elle était sa voisine. Dans l'optique où il lui laisserait miroiter une possible relation amoureuse, il se verrait inévitablement obligé de la toucher, de...

Patrick mit un X sur cette idée. Il allait s'en tenir à sa décision de la veille : garder Frédérique à l'écart, se concentrer sur son objectif. Cette fille ne pouvait lui apporter que des ennuis.

— De quoi t'as peur ? l'appela-t-elle en reculant les épaules pour mettre sa poitrine en valeur. Viens donc jaser un peu.

Patrick n'était pas idiot, Frédérique réclamait de lui une attention sexuelle. Ce constat ne lui fit pas plaisir. D'autant plus qu'elle insistait,

malgré son attitude dissuasive.

Il vit noir.

Contre sa cuisse, sa main droite tremblait. Juste devant lui dans la rue, une pierre attendait d'être ramassée et lancée au visage de cette pétasse.

« Une fois défigurée, elle ira s'cacher au lieu de s'pavaner ! »

Le jeune homme parvint à réprimer cette rage subite. Elle ne pouvait s'expliquer que par des événements passés qu'il devait continuer à ignorer. Il se contenta de montrer à Frédérique un doigt d'honneur. Elle leva elle aussi le majeur, mais au lieu de le tendre vers lui, elle l'enfonça dans sa bouche et l'en ressortit dans un bruit de succion.

Patrick soupira et reprit sa marche, accélérant le pas pour ne ralentir qu'une fois en haut de la côte, devant l'église aux portes rouges. Il traversa le chemin du Sault et continua sa route jusqu'au boulevard Guillaume-Couture, sur lequel il tourna à droite. Dédaignant une épicerie et un bar laitier, il poursuivit son exploration jusqu'à découvrir un Sushi Taxi.

À la femme d'âge mûr qui l'accueillit dans ce restaurant, il commanda un combo vedette, histoire de faire simple et de s'arracher de là au plus vite.

— Puis-je vous proposer une de nos délicieuses entrées ?

— Non.

— Avez-vous besoin de baguettes ?

« Tu sais où tu peux t'les foutre, tes baguettes ? »

— Non. Donne-moi juste c'que je t'ai demandé pis sacre-moi patience avec tes maudites questions.

La femme sourcilla à peine. Sans doute qu'une bonne dose de botox l'en empêchait.

— Ça fera 19,35 \$. C'est pour payer de quelle façon ?

Patrick amputa gravement le contenu de son portefeuille. Il allait devoir se renflouer, et vite.

Sur le chemin du retour, Frédérique s'efforça encore de se rendre intéressante, mais le jeune homme se fit un plaisir de l'ignorer.

Réinstallé sur l'édredon bleu avec ses makis et ses nigiris, il ouvrit son ordinateur. Ses doigts furent alors pris d'étranges fourmillements. Malgré ses résolutions, il était tenté de taper certains mots clés susceptibles de le lancer sur la trace de ses parents et de son passé. Une douce voix dans sa tête l'en dissuada, lui confirmant ce qu'il savait déjà :

« Tu veux pas savoir, Patrick. T'avie, c'est toi qui l'écris, maintenant. Laisse faire le reste. Allez, ferme les yeux et raconte-toi une histoire. »

Patrick se connecta à Facebook. Huit des dix filles avaient accepté sa demande d'amitié. L'une d'elles, une certaine Mégane Lacombe, 16 ans, d'une école secondaire privée de Montréal, lui avait même envoyé un compliment :

Mégane : T'es *cute*.

Il étudia la photo de profil de cette fille. Elle était plutôt boulotte, et ses oreilles décollées lui donnaient des allures de chimpanzé.

« Cibole, si c'est sa meilleure photo... Mais je m'attendais à quoi ? Faut que cette fille soit désespérée en crise pour écrire à un pur inconnu sur Facebook. Un gars qui a absolument rien sur son profil, en plus ! »

Il lui tapa une réponse :

Pinocchio : T'es pas mal non plus.

Elle répliqua séance tenante :

Mégane : Y'a rien sur ta page. Quel âge tu as ? Tu fais quoi dans la vie ? C'est quoi ton vrai nom ?

Pinocchio : Je m'appelle Pierre-Luc, j'ai 21 ans. J'étudie pour devenir ingénieur et je travaille comme portier au Château Frontenac.

Mégane : T'es dans le coin de Québec, alors ?

— Quel con ! se chapitra Patrick.

Il fut ensuite question d'un uniforme, dans lequel il devait être trop *sexy*, et de vedettes, plus *sexy* encore, qu'il devait rencontrer par dizaines.

Parce que Patrick apprit que les parents de Mégane étaient tous deux médecins, ils discutèrent une heure de plus. Ne s'intéressant pas réellement à cette fille aux oreilles de singe, il en profita, entre ses messages, pour distribuer à tout vent des demandes d'amitié parmi les amies des amies de ses nouvelles amies. Il avait depuis longtemps perdu le fil de sa conversation avec Mégane, lorsqu'il lui souhaita une belle soirée, agrémentant ce vœu d'une émoticône soufflant un tendre baiser. Une petite bouille jaune aux joues rouges de plaisir l'en remercia.

Patrick travailla ensuite à étoffer son profil en y incluant les renseignements fictifs qu'il avait communiqués à Mégane. Piquant des photos sur divers profils, il en garnit sa page, présentant au monde ses faux amis et quelques membres de sa famille imaginaire. Il se creusa le ciboulot pour agrémenter le tout de commentaires spirituels, avant de lancer au

hasard plusieurs demandes d'amitié. Un grand nombre d'amis rendrait son profil plus crédible. Il se promit de mettre son statut à jour tous les deux ou trois jours, sans quoi une page presque vide pourrait révéler ce qu'il était : un arnaqueur. Il notait quelques idées quand un bruit le dérangerait dans cette activité. Il provenait de l'extérieur.

— Pas l'ostie d'chat d'Joseph, j'espère, bougonna Patrick.

L'intrus, qui s'engouffra par la fenêtre et qui sauta sans attendre d'invitation sur le lit à l'édredon rose, n'était pas un chat, mais un jeune homme d'une vingtaine d'années, vêtu d'un pantalon usé et trop court pour lui. Ni grand ni costaud, il avait le même gabarit que Patrick. Dans un salut comique, il souleva un chapeau haut de forme qui devait avoir appartenu à son arrière-grand-père, découvrant des cheveux blond platine. Il tenait à la main un parapluie, qu'il déposa sur le lit en s'y asseyant. Puis, il répondit à l'air hébété de Patrick en déclarant :

— On ne sait jamais quand l'orage peut frapper !

Dans la tête de Patrick, un coup de tonnerre résonna. Le visage furieux d'un enfant blond se colla au sien. Un poing s'enfonça dans son ventre. Il tomba à genoux, trempant son pantalon dans l'herbe mouillée.

Patrick chassa ce souvenir désagréable et rétorqua :

— On sait jamais quand *moi* je peux frapper. Dépêche-toi de m'expliquer c'que tu crisses dans ma chambre.

— C'est ta chambre ? s'étonna l'étranger d'une voix agaçante, presque féminine. Ça fait déjà plusieurs mois que j'y viens régulièrement. C'est la première fois que je te vois.

— C'est ma chambre, maintenant. C'est la dernière fois que tu y entres, maudit voleur !

Le blond eut un rire amusé.

« Ce crisse-là me trouvera pas drôle longtemps », se promit Patrick.

De quel droit venait-il le déranger dans sa propre chambre, alors qu'il avait d'importantes choses à faire ?

— Je m'appelle Jim, se présenta l'homme. Je n'ai pas de domicile fixe.

— C'est pas mon problème, s'exprima Patrick. Et ça explique pas pourquoi tu portes ce truc sur ta tête.

— C'est classe, non ?

— Non, c'est débile. *Tu* es débile.

L'homme était très propre pour un sans-abri. Il zieutait la boîte de sushis

enfoncee dans l'édredon bleu. Ses yeux verts s'agrandirent d'envie. Il y restait trois des morceaux préférés de Patrick, ceux qui étaient frits. En les gardant pour la fin, il les avait oubliés.

— Tu m'offres tes derniers sushis ? lui demanda Jim.

— Pourquoi j'ferais ça, chose ? s'insurgea Patrick. Tu sais combien ça coûte, des sushis ?

— Et toi, mon ami, sais-tu qu'un plaisir non partagé n'est plaisir qu'à moitié ?

— J'suis pas ton ami, Jim.

Adoptant un air penaud, l'homme ouvrit son parapluie, qu'il plaça au-dessus de sa tête comme si le plafond fuyait.

— Qu'est-ce que tu fais ? gronda Patrick. T'es déficient ou quoi ?

— L'amitié reprend rarement son premier abandon lorsqu'elle a été une fois lésée : les jours qui suivent les orages sont ordinairement froids³.

« Sérieux ? grinça Patrick en lui-même. Mais quelle plaie ! »

— C'est ben beau tout ça, mon Jimmy, mais là y fait chaud et tu m'fais suer. Tu dégages, avant que j't'enfonce ton parapluie dans l'cul.

La menace fit son effet. Jim se leva et sortit une jambe par la fenêtre. S'aidant de son parapluie qu'il appuya sur le lit, il poussa tout son corps à l'extérieur.

Accroupi, il signala à Patrick :

— Tu ne m'as pas dit ton nom.

— Patrick. Maintenant, va t'trouver un banc d'parc loin d'ici.

L'étrange vagabond n'en avait pas encore fini avec lui.

— N'oublie pas une chose, Patrick, harangua-t-il en soulevant à nouveau son haut chapeau. Nos peines sont plus vives dans la solitude : la plus faible lumière blesse le regard quand la nuit est profonde⁴.

— C'est quoi l'idée de parler d'cette façon ? Pourquoi tu connais tous ces proverbes ?

— Plus jeune, j'étais constipé, fut l'explication du jeune homme, content que l'autre s'intéresse à lui. C'était dû au stress de ma vie familiale.

— Quand est-ce que j't'ai demandé de m'parler de tes problèmes d'intestins ? râla Patrick.

— Quand je vivais encore chez mes parents, je passais beaucoup de temps à la toilette, à lire le petit livre de proverbes que ma mère laissait dans la salle de bain. Je l'ai lu au complet au moins cinq fois.

- Jim ?
- Hum ?
- Décâlisse.

Le vagabond salua le jeune homme d'un sourire indulgent. L'oreiller dont le visa Patrick alla heurter le chambranle de la fenêtre. Lorsqu'il retomba sur l'édredon rose, l'étranger n'était plus là.

2. Proverbe français.

3. Proverbe persan ; *La Perse en proverbes* (1905).

4. Eugène Marbeau ; *Remarques et pensées* (1901).

Chapitre 5

*P*lus vieux que lui, les trois garçons qui le poussaient contre la clôture étaient des grands de 6^e année. Le meneur, Bastien Saint-Pierre, le frère de Charlotte, était de fort mauvaise humeur.

– Paraît que t’as une p’tite saucisse ratatinée dans tes bobettes, le loser ? le nargua ce grand blond, obligeant le garçon à se recroqueviller contre la clôture.

Le pire, c’était l’attente des coups, qui ne tardèrent pas à l’atteindre au ventre.

– J’vais t’faire passer l’envie de t’baisser les culottes devant les filles, moi, p’tit con.

La douleur physique était une forme de délivrance, une souffrance qui finissait toujours par passer. Après l’avoir frappé, les garçons qui l’importunaient s’en iraient. Ce qu’ils firent, non sans que Bastien lui administre un dernier coup de pied sur un tibia.

Il avait eu sa leçon, c’était réglé. C’était du moins ce que le garçon s’imaginait.

La douleur, éphémère, n’était déjà plus qu’un souvenir. Ses camarades de classe, qui n’aimaient pas le garçon, l’avaient habitué à ce genre de traitement. Ils le trouvaient étrange. Différent. D’ailleurs, l’agression qu’il venait de subir ne l’attristait pas.

Il ne ressentait rien.

Au son de la cloche, le garçon se dirigea lentement vers l’entrée des élèves. Dans un vacarme assourdissant, les autres se bousculaient comme si le premier à passer la porte remporterait un prix.

Le garçon, lui, n’était pas pressé.

Quand il eut accroché son imperméable bleu sur son crochet, la professeure qui surveillait le couloir l’informa que le directeur l’attendait dans son bureau.

Parce que le garçon demeurait figé, la femme le fit pivoter dans la bonne direction. À contre-courant, il emprunta le couloir de gauche. Un écriteau lui confirma qu’il cognait à la bonne porte. Une trentaine de secondes passèrent, puis la porte s’ouvrit, laissant sortir Charlotte du bureau du directeur. Ses yeux ne se posèrent sur le garçon qu’une fraction de seconde, le temps de l’identifier. Tandis que la porte se refermait, la jeune fille poursuivait son chemin sans même le saluer.

– Charlotte, est-ce que...

Elle ne se retourna pas. Le nez dans les airs, elle faisait semblant de ne pas le connaître.

Une émotion naquit dans le ventre du garçon. Comme un vent qui se levait brusquement en détruisant tout sur son passage. Un vent qui le fouettait et le gelait, le poussant vers un endroit où il n'y avait rien. Une grande bourrasque qui le précipitait dans un gouffre.

Le garçon ne voulait pas de cette émotion, il aurait souhaité qu'elle meure.

La porte s'ouvrit à nouveau et le directeur fit signe au garçon d'entrer et de prendre une chaise, alors qu'il retournait s'asseoir derrière son bureau. Personne ne craignait ce petit moustachu bonasse, qui suscitait les moqueries des élèves. Le garçon, lui, se méfiait. Il n'ignorait pas que le plus doux des hommes pouvait se transformer en monstre, du moment qu'on lui donnait une raison de le faire.

– Tu vas bien, mon grand ?

L'homme ne voulait pas entendre sa réponse, le garçon le savait, c'est pourquoi il demeura muet.

– Cette petite escapade hors de l'enceinte de l'école, hier... Ce n'était pas ton idée, je me trompe ?

– Non, m'sieur.

– Tu n'en feras donc pas une habitude.

– Non, m'sieur.

Le directeur se lissa nerveusement la moustache.

– Pour ce qui est de cette... Cette histoire avec Charlotte Saint-Pierre, dans les bois... As-tu quelque chose à me dire à ce sujet ?

– Non, m'sieur.

– Tu sais, mon grand, cette curiosité, à votre âge, est bien normale. Ce n'est pas bien méchant, n'est-ce pas ?

– Non, m'sieur.

– En revanche, il y a des gestes qu'on ne peut pas poser sans s'assurer du consentement de l'autre. Tu me suis ?

Non, il ne suivait pas.

– Tu sais, Charlotte n'a pas beaucoup apprécié que tu baisses ton pantalon devant elle.

– Charlotte est fâchée ?

– Non, Charlotte n'est pas fâchée. Elle est, disons, un peu perturbée par tout ça.

Le garçon sentit la vilaine émotion prendre plus de place encore dans son ventre.

– J’peux aller en classe ? demanda-t-il, sans que sa colère transparaisse dans sa voix atone.

– Une dernière chose, mon grand. Ce coup de bâton que tu as donné à cette pauvre chatte... Ce comportement est inquiétant, tu en conviendras.

– Oui, m’sieur.

– C’est sans compter le chaton que tu as laissé dans la cabane. Sans les aveux de Charlotte, il y serait mort. Je suis navré, mais je vais devoir prévenir tes parents.

Le garçon aurait voulu retenir ses larmes, il essaya très fort. Elles coulèrent tout de même sur ses joues et sa bouche se tordit. Le directeur s’alarma, lui présenta aussitôt une boîte de mouchoirs.

– Qu’est-ce qui ne va pas, mon grand ? Tu crains la réaction de tes parents ?

Le garçon renifla, puis il réussit à articuler :

– Non, m’sieur. J’ai peur d’la chatte.

– De la chatte ? Pourquoi ?

– Des fois, les animaux à qui on a fait du mal reviennent pour se venger.

– Je te rassure, mon grand, ça n’arrivera pas.

– Ils reviennent, parfois, quand ils sont très en colère. Même ceux qui sont morts, parfois ils reviennent.

Chapitre 6

Le lundi matin, pris dans d'étranges rêves, Patrick s'arracha difficilement du sommeil. Les trois nuits consécutives où il avait passé plusieurs heures sur Internet n'étaient certes pas étrangères à son état. Au moins avait-il approfondi ses relations avec Mégane, ainsi qu'avec une poignée d'autres filles aussi laides et idiotes que la première. En outre, le nombre de ses amis s'élevait déjà à 43.

L'autobus scolaire le prit en bas de la rue, près du fleuve, dont les berges, comme son cerveau, baignaient dans une brume grisâtre.

Une fois à l'école, Patrick commença par localiser son casier, qu'apparemment il partageait avec un autre élève de 5^e secondaire, la grande asperge qui s'escrimait à en sortir un épais manuel.

— T'arrives d'où ? voulut savoir cet élève trop curieux. Ça fait deux semaines que l'école est commencée.

Patrick allait l'envoyer se faire voir, mais d'autres mots sortirent de sa bouche :

— J'étais en Italie. Toute l'année passée.

— En Italie ? s'éblouit l'asperge. Cool ! Avec tes parents ?

— Non, par pitié ! se récria le menteur. Avec deux chums de gars.

Son vis-à-vis en resta pantois.

Deux de ses amis, un *geek* boutonneux et un gros lard, s'approchèrent, s'intéressant eux aussi aux détails de cette histoire. Patrick broda dans tous les sens, enfilant mensonge après mensonge. Il raconta que les riches parents d'un de ses amis étant propriétaires d'une agence de mannequins, il avait bu des vins hors de prix et fait la fête tous les soirs au bras de femmes d'une beauté à couper le souffle.

— Comment elles s'appelaient ? s'enquit une petite rousse à lunettes qui, comme trois autres adolescents, s'était aussi greffée à l'auditoire de Patrick.

Ce dernier lui accorda un coup d'œil hautain.

— J'en avais quelque chose à foutre de leur nom, tu penses ? s'esclaffa-t-

il, provoquant les rires gras des garçons.

De fil en aiguille, Patrick en vint à inventer avoir conduit la Formule 1 d'un pilote italien juste avant les essais libres du Grand Prix, puis être allé manger des spaghettis dans sa famille.

— Quel pilote italien ? le mit à l'épreuve un costaud dont les yeux étaient cachés sous la palette de sa casquette.

— Fernando Alonso, répondit Patrick.

— Alonso est Espagnol, pas Italien, riposta la rousse emmerdeuse.

Patrick darda sur elle son regard le plus noir. Au bout de quelques secondes, puisque personne ne manifestait l'envie de vérifier la nationalité du pilote sur son téléphone intelligent, il se détendit.

« Quelle bande de caves ! » se réjouit-il, tandis qu'une enivrante effervescence le gagnait.

Il changea tout de même de sujet, relatant avoir gagné sa croûte en travaillant pour un célèbre créateur de chaussures.

— C'est en Italie qu'ils font les meilleures chaussures, convint une blonde habillée à la dernière mode.

— C'est pour ça que l'Italie a la forme d'une botte ? demanda le gros lard.

— Une autre de même, Gaudreault, pis ma chaussure, tu vas l'avoir dans le derrière, le menaça son ami boutonneux. Laisse Patrick parler.

Une dizaine d'élèves étaient maintenant littéralement pendus aux lèvres du menteur. Puis, l'hippopotame qui répondait au nom de Gaudreault ouvrit de grands yeux ; il pointa l'entrejambe de Patrick en trépignant sur place.

— *What the fuck*, regardez ! glapit-il. Y'est bandé comme un cheval !

Patrick était aussi étonné que ses camarades. En sentant monter l'excitation que lui procuraient les mensonges qu'il proférait, il n'avait eu aucune raison de penser que son sexe suivrait subitement le mouvement. Réagissant tardivement, il retira son sac de sur son dos et se le plaqua contre le bassin.

— C'était quoi ça, la tour de Pise ? ricana la blonde.

— C'est de penser à ton créateur de chaussures qui te fait cet effet-là, mon Pat ? intervint la grande asperge indiscreète qui avait déclenché cette mascarade.

— T'es prêt pour une bonne botte ! ironisa quelqu'un.

La tension relâcha la verge de Patrick pour aller lui raidir les poings.

Pour telecharger plus d'ebooks gratuitement et légalement, veuillez visiter notre site :www.bookys.me

— T'as pas juste pris l'avion pour l'Italie avec tes chums de gars, hein ? le malmena le gars à la casquette. Tu t'es sûrement aussi envoyé en l'air avec eux !

— Ben voyons, ce con-là est jamais allé en Italie de sa vie, contesta l'asperge, apparemment furieux que Patrick se soit moqué de lui. Comment on dit « gros pervers » en italien, mon Pat ?

— J'sais pas, contre-attaqua Patrick. C'est quoi ton nom ?

Les insultes fusèrent de part et d'autre, jusqu'à ce qu'une bagarre éclate entre Patrick et le gros Gaudreault, qui devait peser 50 livres de plus que lui. Le joufflu porta le premier coup, que Patrick para tout en lui lançant son sac à dos au visage. Momentanément privé du sens de la vue, Gaudreault fut surpris par un violent coup de pied dans les bijoux de famille. Tombant sur les genoux, il ravala un couinement aigu. Patrick aurait pu s'arrêter là. Il contourna plutôt son adversaire et, d'un coup de pied dans le dos, le poussa vers les casiers. La tôle fracassée résonna. Lorsque Gaudreault se retourna, ce fut pour recevoir un coup de poing entre les deux yeux. Déséquilibré, il chuta sur les fesses. Patrick agrippa à nouveau le gros tas de suif par les cheveux et l'assomma une fois de plus contre la tôle. Autour d'eux, ceux qui étaient assez près pour réagir ne bronchèrent pas ; même qu'ils reculèrent, de peur d'attirer sur eux les foudres de celui qu'ils surnommeraient désormais « Psycho-Pat ».

Ce dernier, le visage tordu par la haine, ouvrait la porte d'un casier dans le but de l'écraser dans la face de Gaudreault, quand une voix masculine jugea bon d'intervenir.

— Il a eu son compte.

En pivotant, Patrick nota la présence d'un adulte. L'homme, grand et filiforme, portait une chienne de travail bleue. Son crâne dégarni était couronné de cheveux s'allongeant jusqu'à son col. Son menton en galoche accoté sur une main appuyée sur le manche de sa moppe, il affichait une expression indéchiffrable.

Le *geek* boutonneux, aidé de l'asperge, se dépêcha de relever son ami

et de l'emmener loin de Patrick. Les autres jeunes se dispersèrent tout aussi rapidement. Forts de cette leçon, ils éviteraient, à l'avenir, de chercher des poux au nouveau. Le concierge tournait lui aussi les talons, lorsque Patrick, belliqueux, l'apostropha :

— Vous allez prévenir le directeur ?

L'homme agrippa son balai à deux mains. Tenant le bâton à l'horizontale, il vint vers Patrick. Enfoncés dans les orbites de son long visage osseux et grêlé de cicatrices d'acné, ses petits yeux corrosifs le détaillèrent.

— C'est ta première journée, pas vrai ?

— En effet.

— Je vais faire comme si j'avais rien vu, dans ce cas-là. Disons qu'on va appeler ça un « cadeau de bienvenue ».

L'homme avait un accent italien prononcé. Flairant un piège, Patrick rétorqua :

— Attendez-vous pas à une carte de remerciement d'ma part.

L'Italien répondit à son sourire condescendant par un rictus carnassier qui dévoila quatre dents en or, fichées dans la gencive du bas.

— Je m'attends à pas mal plus que ça, gringalet, signala-t-il. Pas mal plus.

« Ostie de ville de mongols », fulmina Patrick, avant de consulter son horaire.

Il n'avait pas encore assisté à son premier cours qu'il en avait déjà sa claque.

La journée s'annonçait longue.

...

Lorsque midi sonna, Patrick réalisa qu'il mourait de faim. Il n'avait rien avalé depuis la veille. Un bref examen de ses finances l'amena à la conclusion suivante : quelqu'un aurait l'amabilité de partager son repas avec lui.

Dans la cafétéria pleine à craquer, Patrick repéra une des jeunes filles qui, de loin, l'avaient vu remettre Gaudreault à sa place. Sans amis, elle mangeait son sandwich jambon-moutarde, le nez à trois pouces de son *Tupperware*. La chaise à sa gauche était libre. Patrick l'attrapa, la tourna et s'installa en croisant les bras sur le dossier.

— Ça l'air bon, s'adressa-t-il à la fille d'une voix mielleuse.

Elle lui jeta un regard de côté avant de reprendre une bouchée et de mastiquer. Patrick l'entendit déglutir péniblement. Son propre ventre émit un violent gargouillis.

— Écoute, dit-il. J'suis pas méchant. On pourrait s'entraider. Moi, j'ai faim, et toi, t'as besoin de perdre du poids. J'vais t'prendre ce qui reste de ton sandwich, et c'beau gros morceau de gâteau que t'as pour dessert. Qu'en dis-tu ? Demain, apportes-en plus, je partagerai avec toi.

La fille ne pipait mot. Croyait-elle qu'en l'ignorant il finirait par disparaître de sa vue ? Ce sont plutôt ses voisins de table qui mirent les voiles lorsque deux autres élèves en manteau de cuir vinrent déposer leur cabaret sur la table. En les reconnaissant, la fille ramassa sa boîte à lunch et prit elle aussi la poudre d'escampette. Tandis que les deux terreurs s'appropriaient les places nouvellement vacantes, Patrick retint la pluie d'insultes qui menaçaient de lui refriser entre les dents.

— Bernard Leroux, se présenta le plus grand des deux trouble-fêtes. Tu peux m'appeler « le Renard ».

Large d'épaules, le Renard arborait un crâne rasé et une douzaine de piercings en guise de sourcils. L'autre, plus petit et plus en chair, avait la joue droite déformée par une affreuse cicatrice boursouflée. Si le percé semblait plutôt rusé, celui-là laissait penser que si sa mère avait échoué à se débarrasser de lui pendant sa grossesse, ce n'était pas faute d'y avoir mis toute son énergie. Tous les deux, sûrement des doubleurs, paraissaient trop vieux pour l'école secondaire.

— Ouain, tu peux l'appeler « le Renard ». Tout le monde l'appelle le Renard. Moi, c'est Steve Pelchat. Tu peux m'appeler « le Chat ».

— Patrick Nocchio. Mais sentez-vous pas obligés de m'appeler.

Le bref rire qui échappa au Renard lui sortit par le nez. Quant au Chat, il gloussa bêtement.

— Steve ? fit Bernard d'une voix sévère. Patrick a faim. T'entends pas son ventre crier famine ?

Le Chat tendit l'oreille.

— Oui ? fit-il sur un ton interrogatif, comme s'il craignait de donner une réponse erronée.

— Ton assiette, lui ordonna son compère au crâne rasé.

Pelchat soupira, mais poussa son cabaret vers Patrick, qui planta aussitôt

la fourchette dans le pâté chinois. Ses bons samaritains le laissèrent se goinfrer en silence, opération qui fut achevée en moins de deux minutes. Quand il déposa sa fourchette pour s'attaquer à la galette aux brisures de chocolat, le Renard lui annonça :

— C'est pas gratuit, mon Pat.

D'un coup de tête, Patrick dégagea son toupet de ses yeux sombres, qu'il planta dans ceux de Bernard Leroux. Il ouvrit la bouche, d'où bascula une boule de pâte beige et humide qui s'aplatit sur le cabaret.

— On a su pour ta performance de c'matin, l'informa Leroux avec des airs de conspirateur.

— Ouais, on a su, miaula le Chat.

— J'me suis dit que tu serais un bon atout pour nous.

— Ouais, on s'est dit...

— *Je* me suis dit, reprit Bernard.

— Qu'est-ce que vous m'voulez ? grogna Patrick, agacé par le duo d'imbéciles.

Le Renard glissa sous la table une main qu'il se mit à agiter frénétiquement.

— T'es en train de t'crosser, là ? glapit Patrick en se levant si brusquement que sa chaise tomba à la renverse.

— Les nerfs, champion, le calma Bernard en secouant près de la table le petit sachet de pilules blanches qu'il venait d'extirper d'une poche de son pantalon. Le seul pervers, ici, c'est toi.

— Ouais, les nerfs, le pervers, ajouta l'autre.

— La drogue m'intéresse pas, déclara Patrick, toujours debout.

Feignant d'être outré par cette accusation, Leroux se défendit :

— C'est pas d'la drogue, mon Pat, c'est des médicaments. C'est vendu sur ordonnance.

— Dommage, j'ai pas d'ordonnance.

— T'es un p'tit clown, le pervers, nota Bernard Leroux.

Malgré cette remarque, aucune moue amusée n'adoucissait ses traits. Au contraire, l'attitude de Patrick les crispait de plus en plus.

— Un clown, ouais, répéta le Chat.

— Tu fais taire ton p'tit minet, Leroux, ou j'dois l'faire moi-même ? s'exaspéra Patrick.

— Ta gueule, Pelchat, lâcha Bernard.

— Ouais, ma gueule.

Cette dernière intervention du Chat fit bien rire le Renard, qui caressa l'abondante tignasse châtain de Steve.

— Bon, dit Bernard en faisant signe à Patrick de se rasseoir, t'es sûr que t'en veux pas ?

— J'ai l'air malade, Leroux ?

La bouche du petit caïd ne devint qu'une mince ligne rosée.

— Quand est-ce qu'on arrête de jouer aux cons ? rugit-il en desserrant à peine les lèvres. C'est des amphétamines, un stimulant. Si t'en vends pour moi, tu pourrais faire ben de l'argent.

Patrick releva sa chaise, y déposa ses fesses et avança son visage vers celui du Renard.

— Qu'est-ce qui t'fait penser que j'ai besoin d'argent ?

— C'est ton ventre qui me l'a crié, mon Pat. Tiens, prends ça. Tu m'rembourseras quand t'auras tout vendu.

Bernard Leroux posa le sachet sur le cabaret, à travers les reliefs du repas. Lorsque Patrick le prit pour le glisser dans sa poche, une lippe satisfaite suréleva un des sourcils de métal du Renard.

— Tu descends pas en bas de 5 \$ la pilule, l'avertit-il, pis tu vends pas dans l'école. L'école, c'est notre territoire.

— Ouais, on est les rois d'la place.

— Ah, vous êtes des rois, fit Patrick en toisant tour à tour les deux petits voyous. Ça explique tout.

— Ça explique quoi ? voulut savoir le Chat.

— Vos faces de consanguins.

Patrick rafla la galette et, dans son départ précipité, se heurta au concierge qui balayait le sol entre deux rangées de tables.

— Encore vous ? pesta le jeune homme.

« Qu'est-ce qui presse tant ? Pourquoi il attend pas le retour en classe des élèves pour nettoyer la cafétéria ? »

De loin, Patrick entendit Leroux protester :

— Câlice, Steve, mange pas ça, y vient d'le recracher !

• • •

À l'extérieur de l'école, au cœur de la cohue que provoquait la fin des

cours, Patrick cherchait dans une liasse de papiers le numéro de l'autobus qu'il devait prendre pour retourner au pays des jouets. Sans qu'il le voie approcher, le concierge l'accrocha du coude dans un geste clairement prémédité. Jouant les innocents, il faisait disparaître dans son énorme porte-poussière les déchets qui jonchaient l'asphalte autour de Patrick.

— Vous m'voulez quoi ? le questionna ce dernier en levant le nez de ses feuilles. Qu'est-ce que vous avez à m'coller aux fesses ?

— J'ai pas l'intention de dénoncer le petit commerce de Bernard Leroux, si c'est ce qui te chiffonne, répondit l'Italien sans cesser de balayer le sol. Mais va pas penser que tu vas devenir riche grâce à lui.

— Ah non ?

En dépit de cette réplique sarcastique, le concierge lui tendit d'une main aux veines saillantes un bout de carton dont Patrick se saisit et qui s'avéra être la carte professionnelle d'un bar, le Stromboli.

— L'établissement appartient à mon cousin, l'informa le grand sec en grattant une gomme à mâcher incrustée dans les crevasses de l'asphalte. Il est pas bien loin de chez toi.

— Vous savez où j'habite ? se braqua Patrick en faisant un pas qui l'éloigna de lui.

— Tu es nouveau, expliqua le concierge, qui s'acharnait maintenant sur un sol débarrassé de tout débris. Ton dossier était ouvert sur le bureau du directeur, ce matin.

— En quoi mon dossier vous intéresse ?

— Il m'intéresse pas, gringalet. C'est juste qu'il était là, devant mes yeux, et que j'ai une mémoire photographique.

L'espace d'une seconde, l'Italien redressa un visage étiré par le rictus d'une bête féroce en pleine chasse.

Patrick n'avait pas du tout l'intention de se mettre au service de Bernard Leroux. N'empêche qu'un plan pour devenir riche, il en avait déjà un, et que la face de cet homme ne lui plaisait pas. Il réduisit la carte de visite en confettis, qui tombèrent un à un au pied du concierge, l'obligeant à recommencer à jouer du balai. L'homme n'en perdit pas pour autant son sourire fallacieux.

Patrick aurait peut-être dû s'en inquiéter. Or, il n'était pas dans sa nature de prendre en compte des problèmes n'étant pas encore d'actualité.

Chapitre 7

En rentrant de l'école, Patrick fut accueilli par une voix idiote en provenance du téléviseur.

— Allô, toi !

— Allô ! répondit-il, comme s'il s'adressait aux jouets qui l'entouraient par centaines. Vous allez bien, les affreux ? Vous avez mangé quoi, aujourd'hui ? D'la merde de souris ?

Il attrapa par les jambes le pantin le plus près et frappa sa tête ronde contre un mur avant de le remettre à sa place. Joseph ne remarquerait pas le trou dans le mur qui s'ajoutait à d'autres, plus anciens.

Patrick se dirigea vers le frigo. À part le stade de décomposition des aliments, rien n'avait changé à l'intérieur. Le jeune homme affamé se rabattit sur une boîte de mets chinois abandonnée sur le comptoir. Dédaignant la fourchette de plastique souillée par son grand-père, il mangea avec ses doigts ce qui restait ; l'équivalent de trois bouchées. Puis, en s'essuyant les mains sur un morceau de vêtement égaré, il se rappela que la chambre froide, au sous-sol, débordait de conserves en tous genres. Il marchait vers l'escalier lorsqu'un pantin du salon l'aborda.

— Salut Patrick ! On ne s'est pas encore présenté. Je suis Covielle.

Le pantin, vêtu de velours noir, avait le visage caché sous un masque aux joues cramoisies, au nez et au front noir. Grattant les cordes d'un luth, il lui arrachait des notes discordantes.

« J'déline ! » se dit le jeune homme, secoué, en faisant un pas à reculons.

— Je suis ici depuis très longtemps, continua Covielle. J'ai bien connu ta maman, Patrick. J'étais son préféré. C'est une artiste, ta maman ! Elle a toujours de très bonnes idées, n'est-ce pas ?

— J'sais pas, j'me souviens pas d'elle, répondit Patrick à haute voix.

— Bien sûr que tu te souviens d'elle. Je suis même certain qu'elle t'a déjà parlé de moi. Rappelle-toi, la fois où...

— La ferme ! hurla Patrick en se plaquant les mains sur les oreilles. J'veux pas m'souvenir !

– Écoute-moi, insista le pantin. Ta mère avait tellement d'imagination, l'histoire te fera rire, je te promets.

Patrick retira ses mains de ses oreilles pour saisir par le cou un autre pantin, qu'il brandit devant Covielle en le secouant comme un prunier.

– Tu te tais tout de suite ou je décapite ton ami ! hurla-t-il au pantin bavard.

– Hey, le jeune, veux-tu ben lâcher ce jouet-là !

Arraché à son hallucination, Patrick constata que Joseph, depuis le terrain, le regardait par la fenêtre ouverte de la salle à manger.

– T'as quel âge, simonac ? gronda le vieil homme.

Rassuré de voir son petit-fils remettre le pantin à sa place, il retourna aussitôt à ses activités. Quant à Patrick, il demeura sur place un moment à fixer Covielle, qui ne donnait plus aucun signe de vie. Puis, la chambre froide et les trésors qu'elle devait contenir lui revinrent à l'esprit.

« Bien sûr que j'délires, se justifia Patrick. J'ai l'estomac vide ! »

Il dévala l'escalier, salivant à l'idée de ce qu'il pourrait se cuisiner dès qu'il aurait mis la main sur un chaudron propre. Découvrir que toutes les conserves dataient d'au moins 20 ans le plongea dans une colère noire. Rien dans la réserve de Joseph n'était encore comestible.

« Si j'mange ça, j'vais me chier les intestins. »

Certains pots de verre avaient éclaté, déversant sur leurs flancs leur contenu aux couleurs écoeurantes. Patrick en attrapa un encore scellé et, empli de rage, le lança contre le sol de béton. Répéter l'opération une vingtaine de fois le calma suffisamment pour qu'il puisse sortir de la chambre froide et s'installer sur son lit avec son ordinateur.

Mégane, qui l'avait assailli de messages, lui rendit une humeur joyeuse.

5 h 34 : Bon matin, mon beau Pierre-Luc, comment tu vas ?

5 h 35 : J'ai rêvé à toi cette nuit.

5 h 36 : As-tu rêvé à moi ?

7 h 49 : Pourquoi tu me réponds pas ?

8 h 12 : Je suis pas assez belle pour toi...

9 h 30 : Tu as rencontré une autre fille, c'est ça ?

11 h 03 : Dis-le si tu veux plus qu'on se parle...

11 h 07 : Tu sauras que t'es pas le seul gars à t'intéresser à moi.

15 h 46 : C'est pas vrai, excuse-moi. Y'a personne d'autre que toi.

15 h 48 : *Please*, Pierre-Luc, réponds-moi.

16 h 17 : OK, je t'écris plus, j'attends d'avoir de tes nouvelles.

17 h 04 : Me trouves-tu trop tache ?

17 h 05 : Je m'excuse, j'arrête. C'est juste que tu me plais vraiment.

« Méchante crise de folle », ricana Patrick, persuadé d'avoir trouvé la perle rare.

Cette fille allait lui manger dans la main ! Il lui ferait cracher tout son pognon ! À elle toute seule, elle allait financer son départ de chez Joseph !

Pinocchio : Allô ma belle ! Te mets pas dans un état pareil, tu sais bien que je t'adore.

La réponse de la jeune fille fut instantanée.

Mégane : Désolée, j'arrive tout simplement pas à croire qu'un beau gars comme toi s'intéresse vraiment à moi.

Pinocchio : Je suis très occupé, chérie, c'est tout. D'ailleurs, je peux pas te parler plus longtemps, je dois aller travailler. Mais je pense fort à toi.

Mort de faim, Patrick n'avait pas la force d'en faire plus pour le moment.

« Quelle tarée, quand même ! »

Parti à la recherche de son grand-père, c'est sans surprise qu'il le trouva dans son atelier en train de malmener un billot à coups de hache.

— Tu comptes faire quoi de cette buche ? lui demanda Patrick, même s'il n'en avait absolument rien à foutre.

Le vieux sculpteur sursauta violemment. Avait-il déjà oublié l'existence de son petit-fils ?

— Gériboire, le jeune, fais pu jamais ça ! J'aurais pu m'trancher un doigt !

— Pardon, grand-père.

— Laisse faire le grand-père, simonac, appelle-moi Joe comme tout l'monde.

— Si tu m'donnes un peu d'argent, j'peux m'occuper d'aller faire un tour à l'épicerie, Joe.

— J'ai besoin de rien, l'éconduit le vieil homme en se remettant à frapper sa buche.

Patrick demeura pantois quelques secondes. Puis, sa colère bouillit jusqu'à lui sortir par les oreilles.

— Pis moi, j'suis supposé manger quoi ? se révolta-t-il. Une beurrée d'marde ?

– C’est quoi l’problème ? s’étonna le vieil alcoolique. Tu prends c’que tu veux quand tu veux. Attends pas que j’aille te faire à manger, j’suis pas ta cuisinière.

– Ça, je l’ai bien compris, Joe, continua de tempêter Patrick. Mais y’a *rien* à manger !

Joseph cessa de martyriser sa buche pour lever des yeux hébétés sur son petit-fils.

– Comment ça, y’a rien à manger ? Les armoires débordent, torrieux !

– Tout est bon pour les vidanges ! explosa Patrick. C’est passé date depuis des années !

– Ben voyons, grogna le vieil homme, fais pas ta moumoune. C’est des conserves, c’est toujours bon.

Assailli par la tentation d’arracher la hache des mains de son grand-père pour la lui enfoncer dans le crâne, Patrick tourna les talons et s’éloigna à grands pas.

– Hey, le jeune ! Si tu l’as pas vue, t’as une enveloppe sur la table.

– Comment j’aurais pu voir quoi que ce soit au milieu de ton foutu merdier ? grommela-t-il entre ses dents.

Sa curiosité éveillée, Patrick retourna à l’intérieur chercher l’enveloppe. Sa couleur dorée lui permit de la trouver rapidement malgré le désordre. Son nom et l’adresse de Joseph, joliment inscrits, étaient l’œuvre de la main d’une femme, il n’en douta pas un instant. La mystérieuse expéditrice n’avait toutefois pas fourni sa propre adresse. Patrick se hâta d’ouvrir l’enveloppe. Elle renfermait un billet de 100 \$. Il le tourna dans tous les sens, cherchant à s’assurer qu’il ne s’agissait pas d’un faux. Aucun indice ne lui permettait de savoir de qui il venait. D’un hochement de tête, Patrick balaya cette énigme de son esprit.

Peu importait d’où venait cet argent, il savait très bien ce qu’il allait en faire.

• • •

Le bureau de poste le plus près se trouvait dans une pharmacie Brunet, à moins de 10 minutes de marche de chez Joseph. Là-bas, Patrick présenta une carte d’identité et remplit la convention de location d’une case postale.

– Ça nous fait un total de 75 \$, lui annonça l’employé du bureau de

poste en lui tendant une clé.

« Mégane pourra m'envoyer de l'argent ! » se réjouit le jeune homme en sortant le billet de 100 \$ de l'enveloppe dorée.

Il était hors de question qu'il fournisse l'adresse de Joseph à cette folle. Des plans pour qu'elle s'y pointe sans s'annoncer !

« J'avais crisser mon camp de chez Joe l'alcool ! Ses conserves de merde, il va pouvoir se les rentrer dans l'cul !

Histoire de fêter ça et de faire taire son estomac, Patrick traversa la rue et dépensa ce qui lui restait d'argent pour s'offrir une assiette de sushis. Prêt à se mettre sérieusement au travail, il gagna ensuite sa chambre pour accéder à Facebook.

Personne n'allait traiter Patrick Nocchio de paresseux.

• • •

Patrick fréquentait sa nouvelle école depuis deux semaines lorsque, après le dernier cours du vendredi, il jugea plus prudent d'éviter la zone des autobus. Bernard Leroux et son animal de compagnie lui demandaient des comptes. Le Renard en avait assez d'attendre. Il voulait récupérer son argent, ainsi que les intérêts encourus. Il ne serait pas contenté de sitôt puisque, les amphétamines atténuant la sensation de faim, l'intention de Patrick était de tout consommer lui-même.

Cet après-midi-là, dissimulé entre deux rangées de casiers, le jeune homme surprit une conversation de corridors entre trois de ses professeurs.

— Ce qu'il fait est très lugubre, c'en est presque préoccupant, disait la prof d'arts plastiques. Personnellement, ce garçon me donne froid dans le dos. Mais je ne peux pas le nier, il a un talent certain.

— Patrick Nocchio n'est pas un mauvais élève, approuva la vieille tortue fripée qui lui servait de professeur de chimie. Il est certes soupe au lait et peut se montrer irrespectueux, colérique même, mais la plupart du temps il reste dans son coin et se mêle de ses affaires.

— Tant que les élèves continueront de parler dans son dos et non directement dans sa face, on devrait avoir la paix, déclara la prof d'arts.

L'homme qui enseignait le français y ajouta son grain de sel :

— C'est vrai, Patrick n'est pas du genre à déranger en classe. Même si la

loi du moindre effort semble guider bon nombre de ses actes, au moins il remet ses travaux en temps et heure.

Bien sûr, les enseignants ignoraient que tous les travaux qui leur étaient remis au nom de Patrick Nocchio avaient été rédigés par Mélissa, de Mont-Jolie, dans le Bas-Saint-Laurent, tombée sous le charme d'un certain Pinocchio.

— Les élèves le surnomment Psycho-Pat, vous le saviez ? dégoisa la prof d'arts plastiques. Ce sobriquet lui sied, y'a pas à dire.

« Regarde-le bien, mon prochain dessin, grosse vache ! T'en dormiras pas pendant trois jours ! »

Le bruit des roues du chariot du concierge bringuebalant sur le carrelage mit un terme à la planque de Patrick, qui tenait plus encore à s'épargner un face à face avec cet homme qu'avec les deux petits revendeurs. Avant de se faufiler dehors sans être vu et d'arriver juste à temps pour sauter dans son autobus, il entendit Félicia chuchoter :

— Le nouveau concierge aussi, c'est un bizarre. Quelqu'un sait quand revient monsieur Tremblay ? Lui, il ne faisait pas semblant de frotter !

...

Sur le terrain de Joseph, Figaro courait, s'amusant à terroriser un écureuil. Patrick se divertit de la scène avant d'entrer dans la maison, où le téléviseur émettait, plus fort qu'à l'habitude, une émission dans laquelle tous les protagonistes se hurlaient par la tête, encouragés par des rires en canne. Quelqu'un avait dû marcher sur la télécommande. Patrick remarqua aussi qu'un nouveau jouet de bois logeait sur une étagère. Il s'agissait d'une petite carriole tirée par un âne. Patrick eut subitement l'impression d'étouffer, comme si quelque chose obstruait sa trachée. Cherchant son air, portant ses deux mains à sa gorge, il tomba à genoux.

Autour de lui, les jouets se mirent à glousser. Les yeux exorbités du jeune homme s'accrochèrent à celui d'un ourson en peluche borgne.

— Tu crois que partir d'ici te rendra libre, Patrick ? le questionna le toutou. Ça changera rien ! Comment pourrais-tu fuir ce qu'il y a dans ta tête ?

— Oublie ça, partir d'ici, Patrick, renchérit une poupée d'une voix mielleuse. Reste avec nous.

« Non ! hurla intérieurement Patrick qui, toujours incapable de respirer, commençait à voir des étoiles. Laissez-moi tranquille ! »

— Pour te libérer, tu dois laisser les souvenirs remonter en toi, affirma un clown au nez rouge. C'est la seule façon.

— Oui, raconte-nous, Patrick. Nous sommes bon public, nous ne bougeons jamais d'ici.

— Nous aimons les détails croustillants, dit la poupée, sa voix prenant une intonation lubrique. Raconte-nous.

Quand elle glissa sous sa robe une main de plastique pour se caresser, Patrick revint à lui et les voix se turent. Il se releva en aspirant de grandes bouffées d'air.

« C'est vous, le problème, accusa-t-il mentalement les jouets. C'est vous qui voulez m'obliger à m'appeler. Quand j'serai parti, tout ça s'arrêtera. »

Pour ça, il devait convaincre Mégane de lui envoyer de l'argent, et vite. Il fonça vers l'escalier, mais faillit se heurter à un fessier retroussé. À quatre pattes dans le salon, Joseph soufflait comme un phoque. À cause du vacarme de la télévision, Patrick ne s'était pas aperçu plus tôt de sa présence.

— Qu'est-ce que tu cherches, Joe ? lui demanda-t-il.

— La maudite télécommande ! Si j'mets pas la main dessus bientôt, j'vais mettre la hache dans TV. Pu capable !

Patrick était déjà dans l'escalier quand il entendit son grand-père ajouter :

— Hey, le jeune ! Tu m'aiderais pas à m'relever ?

Il ne rebroussa pas chemin. Il ne resterait pas sous le regard des jouets une seconde de plus.

En ouvrant son ordinateur, Patrick se doutait bien que Mégane l'attendait avec une brique et un fanal. Il prit la peine de lire uniquement le dernier message d'une longue liste. Il lui était parvenu à 16 h 04, une dizaine de minutes plus tôt.

Mégane : Je sais que t'es très très occupé, mais si je t'intéressais autant que tu le dis, tu trouverais un petit moment dans ta journée pour m'envoyer un mot, non ?

Patrick fit craquer les jointures de ses doigts et s'attaqua au problème.

Pinocchio : J'ai pas de cellulaire, ma belle.

Mégane : Tu me niaises ?

Elle répondait toujours instantanément à ses messages ; à croire qu'elle ne faisait rien d'autre dans la vie qu'attendre après lui.

Pinocchio : C'est cher, un cellulaire. T'es chanceuse, toi, ta mère te paye tout ce que tu veux.

Au grand désarroi de Mégane, elle apprit que son beau Pierre-Luc n'avait pas de webcam, pas plus qu'il ne possédait de ligne téléphonique fixe.

Mégane : Tu veux pas qu'on se rapproche, c'est ça ? Je commence à penser que tu te fous de ma gueule.

« Tu l'as bien regardé, ta gueule ? »

• • •

Une semaine plus tard, Patrick fêta son 18^e anniversaire en conversant sur Facebook avec Mégane. Puis, quelques jours plus tard, après une énième dispute, ils en étaient là :

Mégane : J'ai peur de te perdre, Pierre-Luc. Ça me fait dire des idioties.

Pinocchio : Et si on officialisait notre relation ? Tu veux être ma blonde ?

Mégane : Oui, je le veux !

« Cette grosse tarte sait pas dans quoi elle s'embarque ! »

Patrick lui promit qu'ils allaient se rencontrer dès qu'il aurait deux jours de congé en ligne. Quand elle lui déclara son amour, il quitta la conversation sans lui rendre la pareille. Son plan était de la laisser mariner deux ou trois jours, après quoi elle ne pourrait rien lui refuser.

Il transmettait à Mélissa de Mont-Joli les directives à suivre pour l'écriture d'un texte qu'il devait composer pour son cours d'anglais lorsque Cléo, de Sainte-Foy, quémanda son amitié. Patrick fureta sur la page de cette rousse trentenaire au corps de rêve. Toutes ses photos mettaient en vedette d'énormes nichons qui avaient dû lui coûter la peau du cul. En se fiant aux endroits fréquentés par Cléo, Patrick en déduisit qu'elle avait du pognon. Il accepta sa demande d'amitié, convaincu que ce poisson qui venait de mordre à son hameçon était des plus gros.

La plantureuse rousse, la 187^e amie du jeune homme, n'éveillait pas son désir. Bien au contraire, elle lui levait le cœur.

— Cette pute doit sentir le vieux poisson, marmonna-t-il en tapant un

message à son intention.

Pinocchio : Je te la fourre par-derrrière quand tu veux.

Cléo : Toi, tu sais parler aux femmes, mon beau. Ça sort d'où un nom pareil, Pinocchio ?

Pinocchio : C'est de l'italien. Ça veut dire « grosse bite ».

En parallèle de leur échange de propos salaces grâce auxquels Patrick apprit sans surprise que Cléo était danseuse dans un *club* de Québec, il vérifia si le mot lui servant de pseudonyme existait réellement. Apparemment, « pinocchio », en italien, signifiait « pignon ».

Une petite graine.

Patrick en poussa un grognement hilare.

Au bout d'un moment, Cléo lui fit savoir qu'elle devait se rendre au travail.

Cléo : Je vais penser à ta grosse queue en me frottant sur mon poteau.

Elle quitta la conversation, certainement persuadée d'abandonner son interlocuteur avec une érection monumentale. Le lui laisser croire excita effectivement Patrick, sans toutefois lui conférer l'envie de se toucher.

Il avait d'autres chats à fouetter.

Décidé à extorquer un maximum d'argent à ce gros poisson frétilant pris dans ses filets, il se remit à farfouiller sur la page de Cléo. De fil en aiguille, il aboutit sur la page d'une des amies de la danseuse.

« Une autre garce à temps plein », déduisit-il.

Le mur de cette femme était truffé de photos et de vidéos de chats. Patrick, qui détestait ces animaux, n'avait pas l'intention de s'y attarder, mais une des vidéos démarra d'elle-même. Elle mettait en vedette un adorable minet qui, étendu sur le lit aux draps à motifs léopard de sa maîtresse, faisait de jolies mimiques à la caméra. Sans s'expliquer pourquoi, Patrick ressentit un léger malaise à la vue de ce chat. Il continua néanmoins à regarder, comme hypnotisé par la scène. Lorsque l'œil de lynx du chat fut attiré par les cordes qui s'agitaient sous un ventilateur de plafond lancé à haute vitesse, le crétin d'animal s'élança d'un bond prodigieux. Résultat, il se prit une patte dans le cordage ; le ventilateur le fit voler dans la pièce sur au moins trois tours avant de le projeter violemment contre un mur.

La vidéo avait beau être désopilante, le chat avait dû salement souffrir. Cette pensée fit sourire le jeune homme. Une vague de bien-être l'envahit. Il en était même émoustillé.

« Qu'est-ce qui va pas avec moi ? » se troubla-t-il.

Le coma dans lequel il avait été plongé lui avait-il détraqué le cerveau ? Il ne bandait qu'à moitié, mais, dans les circonstances, c'était déjà trop.

Soudain, une voix féminine résonna dans sa tête, ricanant :

« C'est p'tit, mais ça veut vivre ! »

Patrick referma vivement le capot de son ordinateur, sans quoi la vidéo aurait tourné en boucle. C'est à ce moment qu'il vit Jim. À quatre pattes devant la fenêtre, le vagabond s'apprêtait à entrer dans sa chambre.

Depuis quand cet emmerdeur était-il là, à l'épier entre les deux pans de rideaux mal fermés ?

— Tu ne devrais pas passer autant de temps sur les réseaux sociaux, lui conseilla l'homme en agitant ridiculement son chapeau haut de forme. Tu perds ton temps. Tu ne fais rien de constructif. Demeurer oisif en ce monde, c'est être déjà mort de son vivants.

En allant fermer la fenêtre au nez de Jim, Patrick eut l'impression de surprendre un deuxième voyeur, dont la silhouette élancée disparut rapidement de l'autre côté de la haie de cèdres.

Ce soir-là, il n'osa plus rouvrir son ordinateur.

Chapitre 8

Quand la nuit tombait dans les bois, les ombres se prenaient pour des monstres. Pour ne pas attirer leur attention, le garçon évitait de faire du bruit. Il avançait rapidement, mais en tâchant de ne rien faire craquer sous ses pieds. Il retenait sa respiration, qui avait tendance à s'emballer. Ce manège l'essoufflant, vint un moment où il dut prendre une grande bouffée d'air sifflante. Il garda les yeux fermés, refusant de voir les monstres alertés se rapprocher. Chaque brindille, chaque feuille qui bougeait dans la pénombre annonçaient la venue d'une créature sournoise. Chaque bourrasque lui amenait au nez une odeur écoeurante, l'haleine puante d'un monstre.

D'un animal tapi, prêt à bondir.

Le garçon n'avait que sept ans. Au bout du manche de la pelle qu'il portait sur son épaule, il transportait tel un baluchon un sac en plastique alourdi par un petit corps encore chaud. Quand il parvint enfin devant le grand chêne, il abandonna sa charge sur le sol déjà plusieurs fois retourné. Il décrocha de la pelle le sac, qu'il lança contre les racines de l'arbre.

Sachant que dès qu'il n'était plus aux aguets, des êtres fourbes en profitaient pour l'encercler, il se mit à creuser rapidement, à petits coups nerveux. Le bruit du métal heurtant quelque chose de dur le fit sursauter. Une roche, sans doute. S'agenouillant, le garçon écarta la terre avec ses mains, dégageant un petit crâne encore attaché au reste de son squelette. Il croyait pourtant avoir enseveli toutes les dépouilles beaucoup plus profondément, tel qu'on le lui avait ordonné. Remontaient-elles lentement à la surface, jusqu'à...

Jusqu'à quoi ?

Le garçon s'obligea à chasser les pensées qui le terrorisaient. Pour bien montrer au chat qu'il ne lui faisait pas peur, il cracha sur ses restes avant de reprendre sa pelle. D'un grand coup, il enfonça le tranchant de métal entre le crâne et la première vertèbre cervicale. L'os crânien vola dans les airs pour aller frapper un arbre, deux ou trois mètres plus loin.

Forcé d'aller le chercher, le garçon mit un moment à discerner le petit crâne dans la faible lumière de la lune. Quand il se pencha pour le récupérer, il crut voir

bouger la tache blanche qu'était le sac en plastique dans la demi-obscurité.

Le vent, sûrement.

Retenant son souffle, son sang se glaçant dans ses veines, le garçon ramassa le crâne et revint vers le chêne à pas de loup. Il laissa l'os tomber dans le trou qu'il venait de creuser et aligna quelques pas de plus pour arriver devant le sac. Tous ses sens en alerte, il le vit frémir. Puis, une rafale plaqua le sac contre les racines de l'arbre.

Il était vide.

Où était le chat mort qu'il devait enterrer parmi tous les autres arrachés à la vie avant lui ?

Le garçon pivota vers le trou.

– Pistache ? T'es... T'es là, mon chat ?

Pistache était là, juste devant lui, ses yeux phosphorescents trahissant sa présence malgré son silence et sa silhouette tout juste visible.

– C'est bien toi, Pistache ?

Le matou râla, tenta quelques pas de côté sur des pattes qui peinaient à le supporter. Un nuage s'éloigna, la lumière diffuse de la lune se fit plus cruelle, n'épargnant pas l'enfant. Toute une moitié de la face du chat pendait en lambeaux autour d'un œil qui menaçait de s'éjecter de son orbite. L'animal traînait une queue tordue, enflée et molle, qui exposait un os cassé en plusieurs endroits. Son dos râpé jusqu'aux muscles était dépourvu de poils. Le reste de son pelage était hérissé par du sang à moitié séché.

Quand le garçon avait mis le chat dans le sac, il lui avait paru bel et bien mort. Avait-il réellement survécu au terrible traitement qu'il avait subi ?

« Non, se dit le garçon. Il est revenu d'entre les morts. »

Le matou avait réintégré son corps, prêt à endurer à nouveau d'inhumaines souffrances dans l'unique but d'assouvir sa vengeance.

Le garçon contourna lentement le chat, ramassa sa pelle et frappa. Un nuage le laissant à nouveau dans le noir, il rata sa cible. La protestation de l'animal ne fut qu'un sifflement laconique. Afin de mieux le distinguer, le garçon s'agenouilla. Il soulevait encore une fois la pelle lorsque le matou lui bondit au visage. Le garçon hurla, jeta au sol l'animal qui avait planté ses griffes dans ses joues.

– Pistache ? l'appela-t-il, la peur le rendant furieux, prêt à renvoyer cette effroyable créature d'où elle venait.

Dans l'état où était le chat, il ne pouvait pas être bien loin.

Le garçon partit à sa recherche, traînant sa pelle comme le matou traînait sa

queue fracturée. Il devait absolument le retrouver. Les ordres étaient clairs : personne ne devait savoir ce qui se passait dans la maison devant ces bois.

Sauf ceux qui payaient.

– Pistache !

Criant à tue-tête, le garçon affolé courait entre les arbres sous les yeux des monstres. Combien de ces créatures, tapies à l'observer, étaient-elles aussi sorties de leur tombe ?

Lorsque la peur devint si grande qu'elle le paralysa, le garçon alla se pelotonner contre un arbre. Il ferma les yeux. Ce qu'il ne pouvait pas voir ne pouvait pas lui faire de mal.

– Debout !

Cette voix autoritaire, il l'entendait souvent dans sa tête. Elle le poursuivait parfois jusque dans ses rêves. Le garçon se mit à gémir tout bas.

– Debout, j'ai dit.

Le garçon ouvrit les yeux, découvrant que l'homme qui lui tendait la main était réel.

– Tu t'es perdu ? Tes parents commençaient à s'inquiéter.

– Je...

– T'as fait le boulot ? T'as fait disparaître le chat ?

– Oui, le chat a disparu.

– Viens, je te raccompagne.

Cet homme inspirait une peur viscérale au garçon. Il le craignait plus que tout ce que pouvaient receler les bois. Plus que les chats qui revenaient d'entre les morts.

Or, le garçon était obéissant. Il tendit sa main. Les doigts de l'homme, raides et nouveaux, se refermèrent autour.

Un liquide chaud et malodorant coula le long de la jambe du garçon.

Chapitre 9

Le Renard et le Chat étant devenus trop irritables au goût de Patrick, il n'avait pas l'intention d'assister à ses cours du lundi. Sa nuit ayant été agitée par des cauchemars dont il ne gardait qu'un vague malaise, il se retrouva néanmoins avec les deux yeux grand ouverts à 7 h 25. Déjà, les messages de Mégane s'accumulaient.

« Comment elle peut être à ce point dépendante de moi ? On s'parle depuis moins d'un mois ! Elle fait pitié... »

Patrick referma son ordinateur. Il tirerait plutôt profit de la matinée ensoleillée qui s'offrait à lui en ce début d'octobre.

« C'est Jim qui serait fier de moi ! »

Jusque-là, le jeune homme avait utilisé les installations de son école pour se laver, la salle de bain du rez-de-chaussée étant dans un état plus monstrueux encore que celle du sous-sol. Ce matin-là, ne reculant devant rien, il recouvrit le fond de la douche d'une bonne couche de papier journal avant d'oser y pénétrer. Parmi ses vêtements de marque, il choisit les plus banals. C'est vêtu d'un jeans délavé et d'un chandail de coton ouaté gris à capuchon qu'il fit irruption à l'étage, ses cheveux noirs et une partie de son visage cachés sous une casquette.

— Bon matin, tas d'laiderons ! lança-t-il aux poupées et aux pantins de Joseph.

Une musique triste jouait à la télévision. Saisissant par le cou un pantin en tenue de matelot qu'il accusa de le regarder de travers, Patrick l'interrogea :

— T'es qui, toi, au juste ? Tu l'sais pas, j'me trompe ? Y'a pas des jours où tu t'demandes d'où tu viens ?

Il regarda le plafond quelques secondes comme s'il attendait une réponse.

— T'es né ici, pis t'en sortiras jamais, lança-t-il au matelot en le réinstallant à sa place. Mets-toi confortable, t'en as pour un bout. Y'a juste moi qui vais partir, pis c'est pour bientôt !

Patrick distribua quelques coups de pied aux objets qui entravaient le chemin menant au frigo. Il ouvrit une boîte d'œufs. Elle avait été déplacée, mais c'était la même qu'à son arrivée ; une boîte encore à demi remplie d'œufs sortis du cul d'une poule sûrement morte depuis une décennie. Par contre, il dénicha derrière cette boîte un sac en papier brun de chez Mario, un casse-croûte du quartier. Le sac contenait un hot-dog auquel il ne manquait qu'une bouchée, ainsi qu'un casseau de frites.

— Vieux tabarnak, grommela Patrick en enfournant une poignée de frites. Quand j'avais avoir digéré ce hot-dog-là, c'est sur ton établi que j'avais aller le chier !

Il l'avalait si goulûment qu'il dut se frapper la poitrine à plusieurs reprises pour le faire passer et respirer à nouveau. Ceci fait, il quitta la maison pour se diriger vers la rue.

— Hey, le jeune ! lui cria son grand-père depuis son atelier. L'autobus, c'est en bas de la rue qu'y passe, pas en haut !

Patrick feignit de n'avoir rien entendu. L'école où il se rendait se trouvait juste en haut de la côte, à quelques centaines de mètres sur la droite. D'où il était, il pouvait déjà entendre les éclats de voix des enfants. Il ne pensait pas avoir trop de mal à y vendre quelques comprimés d'amphétamines.

Vendre de la drogue ne faisait pas partie du plan initial de Patrick, mais il fallait bien qu'il se nourrisse ! Quant au Renard et au Chat, ils pouvaient se gratter, ils n'auraient pas un sou. À en croire Bernard Leroux, son retard de paiement lui coûtait déjà le double de ce que valait le sachet qu'il lui avait donné. Patrick finirait par manger une volée, il n'en doutait pas, mais au moins mangerait-il d'abord quelque chose de plus nourrissant.

Ne sachant pas de combien de temps il disposait avant que la cloche ne sonne et que les élèves désertent la cour, Patrick courut jusqu'à l'école primaire, où il arriva à bout de souffle. Prenant garde à ne pas se faire remarquer par un adulte, il se cacha derrière une fourgonnette et s'appliqua à reprendre la maîtrise de sa respiration.

« Haleter devant une bande d'enfants pourrait vraiment me mettre dans l'embarras. »

Lorsqu'il se glissa le long de la clôture, quelques petits fouineurs se donnant des airs d'espions s'approchèrent assez pour qu'il puisse leur parler, mais aucun ne se laissa tenter par ses super bonbons.

« Bande de p'tits morveux débiles ! pesta Patrick. J'gache qu'ils sont déjà gelés ben raides par le ritalin ! »

Il changea de planque pour s'installer à l'autre bout de la cour, près du support à vélo. Un garçon qui vint y attacher sa bicyclette se fit aussitôt apostropher.

— M'échangerais-tu ton lunch contre une pilule magique, ti-bout ?

— Ça existe pas, la magie.

« Ah non ? râla Patrick en son for intérieur. Et t'as appris ça cette année, l'attardé ? »

— C'est une façon de parler. Avec ma pilule, tu pourras passer une nuit à jouer à tes jeux vidéo, pis aller à l'école le lendemain sans que tes parents se doutent de rien.

— Ça donne des genres de super pouvoirs ?

— Genre.

Soudain, une fille se mit à crier derrière Patrick, incitant l'enfant à déguerpir avec son butin.

— Dégage d'ici, fucké de dépravé ! le semonça la jeune femme, qui portait un t-shirt annonçant fièrement qu'elle étudiait en soins infirmiers au cégep de Lévis-Lauzon.

— Frédérique ! s'exclama Patrick après l'avoir dévisagée un moment. Désolé, j'te reconnaissais pas, avec autant d'linge sur le dos. Qu'est-ce que tu fous ici ?

— Toi, qu'est-ce que tu fous ici ? T'aimes les p'tits garçons, c'est ça ? My gosh, je savais que t'avais un problème ! T'es pédophile, ou quoi ?

Elle avait à dessein hurlé cette dernière phrase. Les enfants, d'abord attirés par les cris, s'éloignèrent de la clôture.

— Mon seul problème, c'est toi, grogna Patrick à Frédérique.

— Je comprends asteure pourquoi je t'intéresse pas !

Une des surveillantes s'approchait du support à vélo, inquiète de ce qui s'y passait. Patrick entendit un des enfants lui demander :

— C'est quoi un pédophile, madame Judith ?

Judith, qui avait Patrick dans la mire de son cellulaire, le prit en photo tout en aboyant :

— Un pédophile, c'est un gars qui va le regretter si je le revois traîner par ici !

— T'es jolie avec ce t-shirt, déclara alors Patrick à Frédérique. Le bleu

t'va bien.

Prise au dépourvu, la jeune femme tira sur sa jupe si courte que Patrick craignait d'en voir dépasser un poil pubien.

— Embrasse-moi, exigea-t-il.

— C'est là que tu te déniaises ? s'étonna encore Frédérique.

Tandis que la surveillante venait vers eux d'un pas décidé, Patrick attrapa sa voisine par la taille et la plaqua contre lui. Elle ne se fit pas prier plus longtemps. Ses lèvres se pressèrent sur les siennes, qu'elle força de sa langue pour l'embrasser à pleine bouche. Devant ce spectacle, comprenant qu'elle n'avait pas affaire à un pédophile, la surveillante fit demi-tour à l'appel de la cloche. L'image d'une petite fille en bottes de pluie déposant un baiser sur sa joue se faufilant dans son esprit, Patrick posa sans délai ses mains sur les épaules de Frédérique et la repoussa de force. Frustrée, elle lui mordit la langue.

— Ostie d'folle, je saigne ! s'insurgea-t-il.

— On peut pas dire que t'embrasses bien, Patrick Nocchio.

— Normal, ça m'tentait pas pour vrai. J'voulais juste être sûr que la grosse hystérique allait pas publier ma photo sur la page Facebook des traqueurs de pédophiles.

— Dans ce cas-là, tu pourrais au moins me dire merci, le tança la jeune femme.

— Tu m'as pas répondu, tu fous quoi, ici ? Tu m'espionnais ?

— Dans tes rêves. Je viens ici chaque matin reconduire ma petite sœur. J'ai pas de cours le lundi matin. J'ai un peu de temps, si tu veux.

— Si j'veux quoi ? ricana Patrick.

— Me prouver que t'es pas aussi nul que j'en ai l'impression.

— Rien à foutre de c'que tu penses, greluche.

Le rouge monta aux joues de Frédérique. Elle tourna les talons, mais Patrick la retint en lui saisissant un bras.

— C'est toi qui m'espionnais, hier soir ? l'interrogea-t-il.

L'air sérieux du jeune homme intrigua Frédérique.

— De quoi tu parles ?

— Laisse faire, dit Patrick en la lâchant. C'était sûrement un des amis clochards de Jim.

— C'est qui ça, Jim ?

— Ben voyons ! Jim, le SDF avec le grand chapeau et le parapluie. Y'est

dur à manquer ! Tu l'as sûrement déjà vu chez Joseph.

— Il y a pas de SDF dans le coin. T'en fumes du bon en maudit, Patrick. C'est mauvais pour ce que t'as, ajouta Frédérique en mimant de son index un pénis mou.

Patrick sonda les yeux noisette de la jeune femme. Si elle lui cachait quelque chose, elle était aussi bonne menteuse que lui !

— Je fume pas, mais j'ai des amphétamines, rectifia-t-il. Ça te tente-tu ?

Elle éclata de rire.

— Sérieux ? Tu vends de la drogue, toi ?

— Oublie ça, ronchonna Patrick. J'voudrais pas t'exciter encore plus, t'es déjà un danger public.

Il fit mine d'essuyer du sang qui lui aurait taché les coins de la bouche.

— C'est ça, à plus, gros naze ! le salua Frédérique en partant vers l'arrière de l'école, où un escalier de métal conduisait plus bas vers le fleuve.

• • •

Assis en haut de l'escalier à observer le quartier, Patrick ne tarda pas à avoir une idée qui lui redonna une bonne dose d'entrain. D'où il était, il avait une superbe vue sur un potager foisonnant de légumes. L'herbe était aussi verte chez le voisin, où se dressait un pommier au pied duquel s'étaient ses fruits.

Puisque personne ne les avait ramassés, Patrick allait s'en charger.

Il dévala les marches dans un fracas métallique, traversa la rue et s'élança par-dessus la clôture de bois. Il courut vers le pommier et, à quatre pattes sous l'arbre, il se fourra une pomme entre les dents. De peine et de misère, il en entassa sept dans la poche ventrale de son chandail à capuchon. Il se relevait avec l'idée de revenir plus tard avec une chaudière pour dépouiller le potager du voisin, quand un homme cria :

— Alidor, au pied !

Cet homme n'était pas en vue. Par contre, venu de la gauche de la maison, un énorme chien noir fonçait droit sur Patrick. Recrachant la pomme qui lui donnait des airs de porc frais, il détala en contournant la maison sur la droite pour rejoindre la rue à l'endroit où la clôture n'entraverait plus sa fuite. Les pommes s'éjectaient une à une de sa poche. Celle que le chien reçut en pleine tronche ne ralentit malheureusement pas

sa course effrénée.

— Alidor, ici ! Où tu es, mon chien ?

Entendant dans son dos le cliquetis métallique de la médaille qui frappait contre l'attache du collier, Patrick savait très bien, lui, où était le chien : à un bond de le jeter face contre terre. Alors que deux ou trois enjambées allaient lui permettre d'atteindre la rue, il trébucha et s'effondra en pleine face dans l'herbe. Patrick se retourna sur le dos tout en distribuant des coups à l'aveuglette, ne se fiant qu'à la respiration haletante du chien. Lorsque la sale bête posa ses pattes avant sur son torse, Patrick contracta les muscles de son ventre pour se redresser et happer de ses dents une des oreilles du chien. Mettant le plus de pression possible sur ses mâchoires, il mordit dans le cartilage. Couinant et cherchant à se défaire de son assaillant, Alidor recula. Son oreille se déchira, mais Patrick, grognant comme une bête enragée, ne relâcha pas sa prise. Le goût du sang envahissant sa bouche, il se démena plus encore, tirant de toutes ses forces sur l'oreille. Paniqué, le chien planta alors ses crocs dans le mollet droit de son tortionnaire. Patrick venait de lui arracher une partie de l'oreille, qu'il cracha au sol, quand le maître du chien déboula finalement sur les lieux. Libre, Alidor trottnait vers la maison, la queue entre les jambes, du sang lui coulant dans un œil. En vitesse, l'homme le fit entrer avant de revenir auprès de Patrick qui, après avoir récupéré sa casquette perdue dans l'affrontement, se relevait en grimaçant.

— C'est quoi ton crisse de problème ? Mon chien voulait juste jouer !

— Y m'a mordu une jambe !

— Pour se défendre ! Tu lui as arraché l'oreille, ostie d'malade !

— Ton chien, c'est pas un pitbull, par hasard ? se renseigna Patrick en léchant le sang qui lui salissait les lèvres.

— Un pitbull ? cafouilla le propriétaire du chien. Ben non, pourquoi ? C'est un... Un bull-mastiff. C'est deux races qui s'ressemblent.

— Ben oui, pis moi, à quoi j'resemble ? le nargua Patrick. À une ballerine ?

L'homme, qui avait perdu des couleurs, reprit un peu d'aplomb.

— Écoute ben, mon chum. Tu faisais quoi, au juste, sur mon terrain ?

— Ce que j'faisais sur ton terrain ? se cabra Patrick. Rien pantoute, le gros. J'marchais tranquillement dans la rue, pis là j't'ai entendu crier. En

voyant ton chien foncer vers la rue, j'ai voulu l'retenir. Une voiture s'en venait. Sans moi, ton chien s'aurait fait frapper !

Sceptique, l'homme assura n'avoir ni vu ni entendu de voiture.

— C'est d'même que tu m'remercies ? se plaignit Patrick. As-tu vu mes jeans ? Sont bons pour la poubelle !

— Pis l'oreille d'Alidor ? C'est toi qui vas payer le vétérinaire ? Décrisse avant que j't'envoie la facture !

— Une facture pour des soins apportés à un pitbull ? persifla Patrick. Parfait, envoie-moi ça. J'me demande bien c'que la Ville va en penser. Sont pas interdits, les pitbulls ?

— Les nerfs, le *smatte* ! Tu vas pas alerter la Ville !

— Deux cents dollars pour ma jambe pis mes jeans, pis on en parle plus.

— Ta blessure est superficielle, continua de résister le propriétaire du pitbull. T'as même pas de misère à mettre du poids dessus.

— J'suis pas un pleurnichard, affirma Patrick. Ça veut pas dire que ton chien c'est pas un tueur assoiffé d'sang ! Aussi proche des écoles primaires, en plus !

— Ciboire, t'es vraiment un enfant d'chienne !

— Ça commence à faire mal, là, gémit Patrick, jouant clairement la comédie.

En continuant de jurer, l'homme sortit son portefeuille. Patrick lui prit les 200 \$ des mains et clopina vers la rue.

— La prochaine fois, c'est moi qui t'arrache une oreille, entendit-il le propriétaire d'Alidor marmonner dans sa barbe.

Sa plaie à la jambe n'était pas belle, Patrick avait mal. Or, cette douleur ne l'atteignait pas. Tout en se dirigeant à cloche-pied en direction de chez Joseph, il chantonnait gaiement.

...

Jouant les grands blessés, Patrick en profita pour ajouter deux jours à la liste de ses absences de l'école. Il passa son jeudi et son vendredi sur Facebook, à distribuer des mensonges et de faux compliments. Vers 21 h, le vendredi, après avoir constaté qu'il avait maintenant 251 amis, il trouva le courage de

lire le flot d'âneries dont l'accablait sa chère Mégane depuis la veille.

11 h 55 : T'es revenu du travail ?

1 h 07 : T'avais dit que tu m'écrirais en revenant.

6 h 43 : Écris-moi avant de partir pour l'université, stp.

6 h 44 : Juste pour que je sache que tu vas bien.

7 h 24 : T'es déjà parti ?

9 h 31 : Je sais que t'as pas de cellulaire, mais t'as sûrement accès à un ordi à l'université.

9 h 34 : C'est pas grave, je voulais juste te dire que je t'aime.

— Oui, c'est grave ! s'irrita Patrick en levant les bras au ciel. T'es vraiment affectée, ma pauvre !

17 h 13 : Ma mère dit que t'es pas celui que tu prétends. Que tu dois être laid, sinon tu t'intéresserais pas à une fille comme moi. Ou que t'es une lesbienne.

17 h 17 : J'ai confiance en toi. Je t'aime.

17 h 39 : Je commence à penser que ma mère a peut-être raison.

— Quoi ? ragea Patrick.

Pinocchio : Ta mère est juste une grosse vache jalouse mal baisée. Ne la laisse pas te rabaisser comme ça.

Mégane : Oh, mon amour, enfin ! Ma mère ne me fera plus jamais douter de toi !

Pinocchio : Pense au jour où j'irai te voir ! La face qu'elle va faire !

Mégane : En attendant, si je t'envoyais 500 \$ pour acheter un cellulaire ?

Le temps de quelques battements de cils, le jeune homme en resta baba. Il devait éviter de trop s'emballer. Il joua celui qui ne pouvait accepter un si gros cadeau, elle s'insulta qu'il ne désire pas lui parler de vive voix.

Pinocchio : D'accord, mais 500 \$, c'est pas beaucoup. Y'aura le forfait à payer tous les mois...

Mégane : 1 000 \$, alors. Donne-moi tes coordonnées pour le virement bancaire.

Pinocchio : J'ai des problèmes avec mon compte. Vaudrait mieux que tu m'envoies l'argent par la poste.

Mégane : Par la poste ? Par pigeon voyageur, tant qu'à faire !

« Cette conne se moque de moi ? »

— Le jour où j'avais monter à Montréal, ce sera pour te foutre mon

poing sur la gueule, ostie d'guédaille ! cracha Patrick à voix haute.

— Pourquoi autant de hargne ? voulut savoir quelqu'un.

Pendant une seconde, Patrick s'imagina que le son de sa webcam fonctionnait à son insu et que Mégane l'avait entendu. Aux troussees d'un mensonge assez crédible pour rattraper cette gaffe, son cerveau se mit à pédaler à 100 à l'heure. Levant alors le nez de son clavier, il s'avisa de la présence de Jim, assis en tailleur sur l'autre lit.

— Câlice, Jim ! Depuis quand t'es là ? J't'ai même pas entendu entrer.

— Ça doit faire deux minutes, évalua le vagabond en triturant son chapeau noir entre ses mains. Cette conversation que tu as sur ton ordinateur t'absorbe complètement. Dans la solitude, les goûts deviennent facilement des passions⁶.

— J'travail, imagine-toi donc. Annonce-toi, au moins, la prochaine fois.

— Oui, excuse-moi. Dis-moi, Patrick, tu ne t'abaisserais jamais à frapper une femme, n'est-ce pas ?

Le jeune homme haussa les épaules. Il accorda à cette question un instant de réflexion dont la conclusion fut :

— Si elle me fait vraiment chier, j'vois pas pourquoi j'me gênerais.

— Un violent est un homme qui croit gagner au-dehors la bataille qu'il a perdue au-dedans⁷.

— Ferme-la, Jim, si tu veux rester ici.

Patrick retourna à son écran, où Mégane s'inquiétait en lettres majuscules de ses 24 secondes d'absence. Il lui communiqua les coordonnées de sa case postale.

Mégane : Pourquoi tu me donnes pas l'adresse de ton appart' ?

— Pour que tu débarques ici à l'improviste, Dumbo ? s'écria Patrick. Non merci !

Jim secoua la tête, réprobateur, mais demeura coi.

Pinocchio : Une fois sur deux, le facteur met mon courrier dans le casier de mon voisin. Ce gars-là a déjà fait de la prison. J'aurais peur qu'il vole ton argent.

Patrick retint son souffle une vingtaine de secondes, le temps que sa victime lui écrive :

Mégane : Je passerai au bureau de poste lundi matin.

— J'ai réussi, Jimmy ! La grosse débile a cru tous mes mensonges !

L'exaltation ressentie par Patrick pulsait jusque dans son sexe. Comme

le reste de son corps, il se dressait de fierté.

– Jimmy ! appela-t-il l'homme, qui s'était fait tout petit sur l'autre lit. T'as 10 secondes pour sortir d'ici.

– Je n'ai rien dit, Patrick, se plaignit le vagabond. S'il te plaît, laisse-moi dormir ici cette nuit.

– C'est toi qui vois, capitula Patrick dans une moue sardonique.

Après avoir déposé son portable sur la table de chevet, il s'installa confortablement contre la tête du lit et défit sa ceinture, ainsi que le bouton et la fermeture éclair de son jeans.

– Tu te mets déjà au lit ? se figura Jim.

Comme si l'autre n'était pas là, Patrick glissa une main dans ses boxeurs et se mit à se caresser les parties génitales.

– Ben là..., bredouilla Jim, les yeux gros comme des soucoupes.

En deux bonds, il se faufila hors de la chambre.

– Ben voyons, mon Jimmy ! l'appela Patrick. Où tu vas comme ça ? T'as rien à redire ? C'est pourtant pas ben beau c'que j'fais là ! T'as pas un autre proverbe pour moi ? Tu peux m'le dire, Jimmy, j'peux encore t'entendre, ça m'a pas encore rendu sourd !

Le vagabond n'avait rien à dire sur le sujet. Dès qu'il eu déguerpi dans la nuit, Patrick tira les rideaux sur la fenêtre et, debout entre les deux lits, extirpa son pénis en érection de ses sous-vêtements. Il le palpa lentement, sur toute sa longueur, exultant de le voir si gros, si raide, gorgé de la promesse d'une jouissance qu'il avait trop souvent du mal à atteindre. Ces simples effleurements lui tiraient des râles de plaisir.

Patrick empoigna plus fermement son sexe et, les yeux mi-clos, lui prodigua des soins plus intenses, sa main l'assaillant d'avant en arrière de plus en plus vite, de plus en plus fort. Il s'en donna à cœur joie un bon moment, mais il eut beau s'escrimer, il ne tira rien de plus de sa bite, qui finit par ramollir dans sa main.

Le jeune homme en imputa la faute aux alertes agressantes qui fusaient de son ordinateur à chaque message que Mégane lui adressait. Sans cesser de se branler, il monta à genoux sur le lit et étira un bras dans le but de fermer l'application dérangeante. Ce qu'il fit à la place, il ne l'avait pas prémédité. Il le fit naturellement, pratiquement sans y penser. En quelques clics, il trouva et lança une vidéo dans laquelle un homme tenant un chien en laisse frappait un chat à coups de pelle. Son membre reprit aussitôt de la

vigueur. Cette fois, la honte qu'il ressentit à laisser s'exprimer sa déviance n'était rien en comparaison du plaisir qu'il en retira.

La cervelle du chat gicla. Le chien bondit pour s'en repaître.

Patrick se laissa tomber sur le dos et releva son chandail, sachant qu'il n'était plus qu'à deux ou trois secousses de sentir la chaleur de son sperme sur son ventre. C'est à ce moment qu'une ombre se profila sur son écran, ainsi que sur le mur derrière l'ordinateur. D'un geste brusque, le jeune homme en referma le capot. Il lâcha son sexe encore protubérant et se reculotta tant bien que mal.

Était-ce le vent qui avait entrouvert les rideaux ?

Les yeux rivés sur la fenêtre, l'oreille tendue, il perçut un bruit. Le froissement des feuilles mortes ?

Craignant que Jim l'ait espionné, Patrick monta debout sur le lit et ouvrit les deux pans de rideaux afin de pouvoir regarder dehors. Ses yeux s'adaptant lentement à la noirceur, il ne vit pas s'approcher la chose qui lui fondit dessus en bondissant à l'intérieur de la pièce. Surpris et saisi de peur, il fit vers l'arrière un pas qui rencontra le vide et le fit culbuter en bas du lit.

« C'est un monstre, se dit Patrick. Une créature revenue d'entre les morts. »

Affalé entre les deux lits, le nez à deux centimètres d'un petit cadavre poilu, il chassa cette idée débile de son esprit. Douillettement roulé en boule sur son lit, Figaro semblait attendre des remerciements pour cette souris fraîchement trucidée par ses soins. Patrick se redressa en ramassant le rongeur par la queue.

— Pourquoi tu m'apportes ça, connard de chat ? rugit-il, frustré. Qu'est-ce que tu t'imagines ? Que j'suis un chat inférieur ? Que j'suis pas capable de chasser par moi-même ? Tu m'prends pour l'attardé du clan, c'est ça ?

Il balança la souris contre le mur. En le regardant d'un air supérieur, le chat ne fit qu'accroître sa rogne.

— Tu sais quoi ? lui demanda Patrick. J'sais chasser, moi aussi.

« Un seul de vous deux sortira de là, ti-gars », entendit-il dans sa tête.

Il se jeta sur Figaro. L'animal se laissa surprendre, mais une fois dans les bras du jeune homme, il se débattit vigoureusement. Subissant de profondes griffures au visage et aux mains, peu désireux d'être éborgné, Patrick se résigna à le laisser prendre la fuite.

— T'avises pas d'revenir, sale bête ! hurla-t-il en direction de la fenêtre.

Sinon c'est toi qui m'serviras d'repas ! Tu seras pas plus dégueu que la bouffe du resto chinois !

Le cadavre de la souris gisait sur le dos, à même le sol. En tâtant son entrejambe, Patrick trouva son sexe dans le même état : mou, dépourvu de toute vitalité.

6. Mary Sarah Newton ; *Essais divers, lettres et pensées* (1852).

7. Robert Sabatier ; *Le livre de la déraison souriante* (1991).

Chapitre 10

Même la porte d'entrée, fraîchement repeinte, n'avait pas préparé Patrick à ce qui l'attendait dans la maison de Joseph. Comme par enchantement, toutes les ordures avaient disparu. Chaque recoin de la salle à manger et du salon avait été désencombré, frotté, dépoussiéré. De toute la ribambelle de jouets qui occupaient les lieux, il n'en restait plus que deux, et ils s'affairaient à tendre sur la table une jolie nappe de dentelle blanche. Comble de bonheur, un délicieux arôme de viande flottait dans l'air.

Figé dans l'entrée, Patrick n'en croyait pas ses yeux, qui soudain ne perçurent plus rien. Dans le noir, il entendit le son d'une allumette qu'on gratte. Jetant un éclairage romantique sur la pièce, les bougies d'un lourd chandelier posé au centre de la table furent une à une allumées par un des deux jouets, une peluche de renard à l'échelle humaine. L'autre, un chat tout aussi grand, disposait sur la nappe divers ustensiles.

– Joseph ?

– Dans la cuisine, Patrick !

Le jeune homme contourna le mur pour trouver la cuisine aussi propre que les autres pièces. Les électroménagers brillaient comme des sous neufs. Joseph, ses beaux vêtements protégés par un tablier blanc, était aux fourneaux. D'une grande cuillère de bois, il touillait une sauce épaisse remplissant à ras bord un large chaudron. Sur un mur, un menu avait été inscrit à la craie sur un grand tableau noir : cochon de lait rôti et ses pommes flambées, sauce au porto, verdure et vinaigrette au sirop d'érable, légumes de saison. Patrick en avait l'eau à la bouche.

– Ce sera prêt dans un instant. Va t'asseoir. Détends-toi, laisse-moi te gâter. Tu le mérites, mon grand !

L'estomac de Patrick exprima sa hâte de se régaler de ce festin. Il retourna dans la salle à manger, où le renard de peluche lui tira sa chaise. Dès qu'il fut assis, le chat remplit sa coupe de vin blanc en faisant des courbettes.

– C'est un grand cru, constata Patrick après avoir examiné l'étiquette de la bouteille.

– Rien n'est trop bon pour vous, monsieur Nocchio, le flatta le chat.

Trois pantins sortirent alors de la cuisine en portant à bout de bras une large assiette sur laquelle reposait le porcelet rôti. En cuisant, sa face s'était fendue d'un large sourire, qu'une pomme venait remplir. L'assiette fut déposée directement devant Patrick. Une saucière lui fut également apportée par une jolie poupée aux tresses blondes. Patrick attrapa un couteau de service et une fourchette à deux dents, puis découpa un énorme morceau de viande, qu'il enfourna sans attendre. C'était si bon... Il avait tellement faim qu'il avala les premières bouchées pratiquement sans mâcher. Puis, les yeux fermés, il savoura les suivantes, la graisse de porc lui coulant sur le menton. Quand il ouvrit les yeux, le renard lui remit une serviette, avec laquelle il s'essuya le menton. Il ne comprit pas pourquoi des taches rouges souillaient le tissu blanc.

En baissant la tête vers le porcelet, Patrick le trouva cru, baignant dans un jus de sang clair. Brièvement décontenancé, mais trop affamé pour se plaindre, il planta directement les dents dans le dos du cochon, y arrachant des lambeaux de chair. Le sang lui barbouilla le visage et les doigts. Entre deux bouchées, il se rinça la bouche d'une longue lampée de vin. Quand il ficha son couteau dans une des fesses de l'animal, il crut l'entendre couiner. Insatiable, il ne s'en soucia pas et découpa de beaux morceaux qu'il trempa dans la sauce avant de les engouffrer. Crachant la pomme qui obstruait sa gueule, le porcelet poussa un grouinement horrifié et se mit à remuer, envoyant valser les feuilles de laitue de son lit.

Non seulement la bête était crue, mais elle était encore vivante !

Il était hors de question que Patrick laisse ce détail gâcher son magnifique repas. Dans l'espoir de calmer le goret, il lui asséna de nombreux coups de couteau. Des jets de sang éclaboussaient la nappe blanche. Paniqué, le cochon se redressa sur ses pattes et, voulant quitter l'assiette, il dérapa dans son propre sang et s'y vautra en y glissant. Patrick saisit un des ustensiles mis à sa disposition par le chat, un hachoir de boucher. D'un coup, il enfonça la large lame dans la nuque du porcelet. Lorsque la tête de l'animal bascula de côté, encore accrochée à son corps, le hachoir tomba au sol dans un cliquetis métallique. La blessure, quoique mortelle, ne découragea pas le porcelet déjà à moitié mangé, qui fit une deuxième tentative d'évasion. Cette fois, il parvint à quitter l'assiette. Dans sa fuite, il traça sur la nappe un chemin d'hémoglobine. Furieux, Patrick grimpa sur la table et, à quatre pattes, se jeta sur l'animal qui grognait et se débattait comme un forcené. Ses dents plantées dans une des oreilles roses, Patrick se mit à tirer dessus de toutes ses forces.

C'est à ce moment que les rires éclatèrent autour de lui. Patrick abandonna l'oreille pour se tourner vers Joseph, entré dans la salle à manger, qui hurlait de rire

en se tapant sur les cuisses, son tablier abondamment imbibé de sang. La pièce, redevenue un véritable fourbi, rassemblait à nouveau les jouets par centaines. Tous se moquaient de Patrick. Couvert de sang de la tête aux pieds, des bouts de chair collés à ses vêtements, il s'échinait à recracher des poils rêches. Il constata alors que la bouteille de vin que le chat tenait entre ses paluches était un récipient de plastique, semblable à celui qu'il avait utilisé à l'hôpital pour pisser. Sa coupe de vin était remplie d'un liquide jaune vif. Quant à la saucière dans laquelle il avait baigné sa viande, elle regorgeait d'excréments à demi liquides. Patrick sentit son estomac se révolter. Les rires devinrent plus forts encore. Certains jouets, hilares, en tombaient en bas de leur étagère.

Tandis que l'humiliation de Patrick se transformait en rage, le renard déposa sur la table un étui de cuir d'où dépassait une facture, qu'il poussa vers lui.

– C'est pas gratuit, mon Pat.

Toujours écrasé entre les bras de Patrick, le cochon fut secoué de rire. Le son qu'il produisait évoquait la toux d'un fumeur de longue date. Patrick braqua sur lui un regard noir. L'animal lui sauta au visage, le déchiquetant à grands coups de dents. Quand Patrick réussit à le repousser, les os de sa figure étaient complètement nettoyés de leur chair. Chancelant, il s'agenouilla, puis s'écroula. Les rires grimpèrent en décibels. Il ne pouvait toutefois plus les entendre.

Sa tête sans visage s'était enfoncée dans la saucière.

Chapitre 11

À la sortie du Super C, Patrick tenait devant lui un carton qui le proclamait sourd et muet. En ce dimanche soir, il en avait eu assez de se faire les dents sur les légumes crus volés dans les jardins du quartier. Rechignant à dépenser l'argent escroqué au propriétaire d'Alidor, qu'il avait caché sous son matelas, il testait pour la première fois cette façon de mendier. Elle portait ses fruits, mais surtout des pommes et des oranges. Patrick aurait préféré soutirer aux clients de l'épicerie un sandwich préparé ou un sac de biscuits.

Peu après que la noirceur fut tombée, un grand costaud aux muscles gonflés offrit généreusement à Patrick une tape dans le dos, ainsi qu'un billet de 20 \$. Aidé de sa blonde, il chargeait ses nombreux sacs d'épicerie dans le coffre de son camion de l'année, lorsqu'une vieille dame déposa deux sacs pleins à craquer aux pieds de Patrick. En gesticulant, elle le pria de l'aider à les porter jusqu'en haut de la rue.

— Pour ta peine, mon chou, je te donnerai deux beaux 30 sous tout neufs.

— J'ai l'air d'un âne ? se scandalisa le jeune homme.

Le baraqué revint vers Patrick en gueulant :

— P'tit maudit ! T'as encore moins l'air d'un sourd et muet !

Sur l'impulsion du moment, Patrick happa un des sacs de la vieille et détala en direction de la rue.

— Pas de panique, madame ! cria l'homme en se précipitant derrière le voleur. Je vous le ramène !

La course à pied n'étant pas la force de ce bon samaritain, il fit volte-face et sauta dans son camion. Évitant de foncer en direction de chez Joseph, Patrick bifurqua sur sa droite, empruntant des petites rues désertes à cette heure du soir. Il allait se faufiler entre deux terrains quand le camion, dans un tournant, arriva droit sur lui. Au lieu de courir dans la direction opposée, Patrick se lança vers le véhicule.

— Arrête ! hurla la passagère.

Patrick voulait obliger le conducteur à freiner brusquement, ce qu'il fit, mais avec tellement de retard que le jeune homme n'eut d'autres choix que de se projeter sur sa gauche. Le freinage soudain, combiné à un coup de volant désespéré, entraîna l'arrière du camion de ce même côté. Durement heurté par la tôle d'une portière, Patrick s'effondra sur l'asphalte. D'un œil à moitié ouvert, il vit le conducteur paniqué surgir hors de son véhicule et s'approcher de lui à petits pas.

— Ti-gars ? T'es correct ?

Cette fois, Patrick sut s'en tenir à son rôle de muet.

— Câlce ! C'est pas vrai que j'vais finir en prison pour un p'tit délinquant !

Trois secondes plus tard, Patrick entendait la portière du camion se refermer.

— Voyons donc, Sylvain ! On va quand même pas le laisser là !

— Certain, qu'on va le laisser là !

— Es-tu fou ? Si jamais il...

Les supputations hystériques de la femme furent couvertes par le crissement de pneus dans lequel le camion redémarra.

Patrick compta lentement jusqu'à 100 avant de se relever. Il était un peu étourdi, mais à part la morsure à son mollet qui l'élançait encore, il se sentait plutôt bien. Il avait pourtant du mal à marcher. Il ramassa quelques articles qui avaient roulé hors du sac de la vieille, avant de repartir chez Joseph en boitant aussi lamentablement que le faisait son grand-père.

Ce n'est qu'une fois le pays des jouets atteint que Patrick se rendit compte qu'il avait perdu le sachet d'amphétamines. Probablement qu'il avait été éjecté de sa poche lors de sa collision avec le camion.

Maudissant le mauvais sort, le jeune homme descendit dans sa chambre le sac de nourriture. Son corps couvert d'ecchymoses rendit l'aventure périlleuse, mais il tenait à placer ses provisions hors de portée de son vieux crapaud de grand-père. Son butin à l'abri, il retourna sur les lieux de l'accident.

Il longea la rue des deux côtés. Il se promena même à quatre pattes dans les gazons contigus. Malgré le déploiement de tous ces efforts, le sachet demeurerait introuvable. Par contre, Patrick mit la main sur un iPhone, un modèle récent.

La chance lui souriait !

Aucun mot de passe n'empêcha le jeune homme de constater que l'appareil appartenait au Sylvain qui l'avait percuté avec son camion. Il glissa le téléphone dans la poche arrière de son jeans. Il fantasmait sur le montant qu'il allait réussir à en tirer, quand son regard se porta sur une haute silhouette efflanquée. À peut-être 50 mètres de lui, immobile au beau milieu de la rue, un homme l'observait. Patrick peinait à l'identifier à cause du chapeau vissé sur sa tête et de sa trop grande distance avec le lampadaire le plus près. Les bras derrière le dos, il était vêtu d'habits foncés.

— Vous m'voulez quoi ? lui cria Patrick.

L'homme ne broncha pas.

— Hey, j'veus ai posé une question !

Sans aucune considération pour ses blessures, Patrick se dirigea vers l'inconnu d'un pas confiant. Ce dernier n'apprécia probablement pas, car il allongea devant lui un bras qu'il pointa sur Patrick. La rue était plongée dans la pénombre et l'homme en noir était toujours trop loin pour que Patrick en soit certain, mais il avait la désagréable impression d'avoir un flingue braqué sur la gueule.

— Wô, on se calme ! lâcha le jeune homme en stoppant net son avancée, ses mains se hissant devant son visage dans un réflexe de protection. C'est Sylvain qui vous envoie ? J'vais pas porter plainte, si c'est c'qui l'inquiète.

L'homme ne modifia pas sa position d'un poil. Un filet de sueur coula entre les omoplates de Patrick.

— Si c'est le téléphone le problème, je vous l'redonne, continua-t-il de débattre.

Puis, il se raisonna.

« Si cet énerguemène voulait ma peau, il aurait déjà tiré. »

Cette pensée rassurante lui permit de tourner les talons et de reprendre tranquillement le chemin en direction de la maison de Joseph. Il s'exhorta à marcher, à ne surtout pas céder à l'envie de partir au galop. Il ne jeta un œil en direction de l'inconnu qu'en tournant le coin de la rue.

L'homme en noir n'était plus là. La rue avait des allures de village fantôme. Patrick n'eut droit qu'à un seul soupir de soulagement avant que l'idée lui vienne que ce grand corps squelettique était le même qu'il avait vu près de sa fenêtre quelques jours auparavant. Si c'était le cas, l'énerguemène n'aurait donc rien à voir avec le chauffard qui l'avait laissé

pour mort. Soudain, la pensée qu'il puisse avoir par deux fois imaginé cet homme serra les entrailles de Patrick.

Ce mystérieux bonhomme ne se manifestait-il pas dans les moments où lui-même agissait de façon répréhensible ?

La peur qui frigorifia Patrick était plus forte encore que celle que lui avait causée le pistolet pointé sur lui, réel ou pas. Pendant un instant, le bois dont il croyait être fait se fissa. Il ne tarda toutefois pas à recouvrer son sang-froid. Un ricanement lui échappa, flotta dans la nuit et mourut sans être entendu.

Patrick marcha en sifflotant en direction de chez Joseph d'un pas lent, même s'il n'avait personne à qui faire croire que tout allait bien. Puis, tandis que la côte descendante le menait à bon port, il se figea à nouveau.

Une voiture de police était garée devant la maison.

Patrick retira le iPhone de la poche de son jeans pour l'enfoncer sous la boucle de sa ceinture, sur laquelle il rabattit son chandail. Quelques pas de plus lui apprirent que les agents de la paix, un homme et une femme, n'étaient pas là pour lui, mais pour son grand-père.

Une bière à la main, Joseph venait de sortir de la maison et les policiers tentaient de le convaincre d'y retourner. S'avançant en catimini, Patrick aperçut alors Frédérique. Accotée contre un arbre du terrain de Joseph, à quatre ou cinq mètres du porche, elle s'amusait de la scène. Il la rejoignit.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? s'informa-t-il. Ils l'ont ramassé paqueté sur la voie publique ?

Sans le regarder, ne voulant rien manquer du spectacle, Frédérique secoua la tête de gauche à droite.

— Lâchez-moi donc, gériboire, bougonna Joseph. J'ai l'droit d'être un peu chaudaille chez nous !

— Vous pensez pas que vous avez eu votre compte, monsieur Gingras ? tenta de le convaincre la policière. Allez donc vous coucher...

— J'étais pas dans la maison. C'est pas là que j'dors.

— Vous dormez où, monsieur Gingras ?

— Dans l'atelier.

— C'est pas raisonnable. On a eu un beau début d'automne, mais là, c'est fini. Il va faire froid, cette nuit. Vous risquez de tomber malade.

— T'es qui toi, ma mère ?

— Bon, on va y aller, décréta le policier. Mais c'est pas la première fois

qu'on vient pour ça, monsieur Gingras. La prochaine fois, on n'aura pas le choix de vous donner un constat d'infraction, ainsi qu'à madame Fréchette. Arrangez-vous pas pour finir à la cour municipale pour grossière indécence.

— Grossière indécence ? répéta Patrick, qui n'était pas certain d'avoir bien entendu.

— Ben voyons donc, riposta encore Joseph. À la grosseur qu'elle a, venez pas m'faire à croire que quelqu'un a pu voir de quoi !

Patrick fronça les sourcils.

— Y parle de sa bite ?

Frédérique pouffa.

— Ben non, niaiseux, il parle de la baleine à bosses, rectifia-t-elle, n'aidant pas du tout Patrick à y voir plus clair dans cette histoire.

— La baleine à bosses ?

— Solange Fréchette, la voisine qui reste trois maisons plus bas. On l'appelle comme ça parce qu'elle est vraiment grosse et qu'elle a d'énormes seins. T'as jamais surpris ton grand-père avec elle ?

Patrick regarda Frédérique sans rien dire, tandis qu'elle-même et les policiers observaient Joseph osciller en direction de l'atelier.

— Quoi ? finit-il par s'impatienter. Ils baisent ensemble ?

— Oh, ils iraient pas jusque-là. Madame Fréchette est une femme mariée.

— Frédérique, ostie, crache le morceau !

— Quand la baleine à bosses est fâchée contre son mari, elle se venge en faisant des pipes à ton grand-père.

Patrick grimaça.

— Paraît que ça dure depuis le milieu des années 1990, poursuivit Frédérique.

— Pourquoi lui ? J'suis même pas sûr qu'y s'lave une fois par mois.

— Ça doit être ça le but, supposa Frédérique. Montrer à son mari que même Joseph Gingras est plus digne que lui de ses petites attentions.

— Mettons..., grimaça encore Patrick. Mais qu'est-ce que la police vient faire là-dedans ? Ce qu'ils font, c'est vrai que c'est dégueulasse, mais c'est pas illégal.

Joseph venait de tomber en pleine face et les deux policiers, qui l'aidaient à se relever, essayaient une suite d'insultes sans queue ni tête. Frédérique pivota vers Patrick. De ses doigts, elle écarta le toupet du jeune

homme vers l'arrière.

— Qu'est-ce que tu t'es fait au visage, Pat ?

— C'est Figaro qui m'a griffé.

— Sûrement, oui. Il t'a aussi donné un coup de poing ?

Joseph se calma et laissa les policiers le diriger à l'intérieur de son atelier.

— Dis-moi c'que la police fait ici, Frédérique.

— Tu comprends pas, mon beau Pat. Quand je dis que la baleine à bosses est vraiment grosse, je veux dire vraiment, vraiment grosse. C'est pas des farces, elle doit peser plus de 500 livres. Entrer chez Joseph, pour elle, ça reviendrait à escalader le Kilimandjaro. Ils ont pris l'habitude de faire ça en arrière de l'atelier.

— T'es sérieuse, là ?

La jeune femme s'arrangea pour que leurs bras se frôlent.

— Le problème, c'est que les maisons d'en arrière ont des fenêtres au deuxième étage, là où dorment certains enfants, qui ont une très belle vue sur leurs activités.

— C'est beau, les jeunes ! les interpella le policier en sortant de l'atelier. Le spectacle est fini, rentrez chez vous.

— Bonne idée, susurra Frédérique à l'oreille de Patrick, tout en retroussant son chandail pour dévoiler son ventre plat. Moi, je suis toute mince, je peux entrer chez toi sans problème.

— Penses-y même pas.

— Faut pas avoir honte, mon beau, dit-elle en s'humidifiant les lèvres. J'ai déjà vu de quoi ça a l'air en dedans. Mais on peut aller chez moi si tu préfères, mes parents sont pas là.

— Restez pas là, j'ai dit ! leur cria le policier tandis que sa partenaire et lui reprenaient place dans la voiture de patrouille.

— Sont pas là souvent, tes parents.

— Mon père est souvent en voyage d'affaires.

— Pis ta mère ?

— Elle profite de son absence. On pourrait faire pareil.

— Vas-tu m'sacrer patience avec ça ? En quelle langue faut que j'te l'dise ? J'veux rien savoir de toi.

— C'est pas ce que dit la bosse dans tes culottes.

Patrick attrapa la main de Frédérique et la pressa sur son entrejambe.

— Ça, la mit-il au courant, c'est un cellulaire. Pis y'est à moi, pas question que tu t'amuses avec.

Il repoussa la main de la jeune femme et la planta là.

• • •

En s'imaginant avoir enfin la paix dans sa chambre, Patrick s'était mis le doigt dans l'œil. Jim était étendu sur le lit qu'il s'était approprié, les yeux mi-clos, ses cheveux blonds étalés sur l'oreiller.

— Tiens donc ! s'exclama Patrick. J'pensais pas t'revoir de sitôt, toi.

Sans même enlever ses chaussures, il se laissa tomber sur son lit et s'empara de son ordinateur. Aussitôt, il se mit à taper sur le clavier.

— Je n'arrive pas à dormir, bâilla Jim. Ton ordinateur fait un bruit chaque fois que tu reçois un message.

— J'te retiens pas ici, mon Jimmy. J'suis populaire, qu'est-ce que j'y peux ?

Patrick supprima tous les messages de Mégane avant même de les avoir lus, après quoi il lui composa un beau mensonge selon lequel son ordi faisait des siennes et qu'un ami informaticien passerait le chercher dans deux minutes.

— Tout l'monde a droit à quelques jours de congé, se félicita-t-il tout en chargeant la page officielle d'Apple pour connaître la valeur du iPhone.

Jim se redressa, s'assit en tailleur et s'étira en faisant la réflexion suivante :

— Ça n'a pas l'air d'aller, Patrick. Qu'est-ce que tu t'es fait au visage ? Tu as une énorme prune sur le front et un œil au beurre noir.

— J't'assure que j'vais très bien ! protesta joyeusement le jeune homme.

Sur l'écran de son ordinateur venait d'apparaître le frère jumeau du iPhone X de Sylvain.

— À partir de 1 319 \$! lut-il à voix haute, manquant de s'étouffer de bonheur.

Il montra sa merveilleuse trouvaille à Jim. Il savait bien qu'il allait déclencher un de ses insupportables sermons, mais il tenait quand même à lui en mettre plein la vue.

— J' imagine que tu n'as pas *trouvé* ce téléphone, s'exprima le vagabond,

sans lui laisser le bénéfice du doute.

— Eh bien oui, en fait. En quelque sorte.

— Ne vole point avant d'avoir des ailes.

— Elle est bonne celle-là, mon Jimmy, marmonna distraitement Patrick, tout en cherchant sur le Net un commerce où vendre le téléphone du pauvre Sylvain. Tu vois, tu peux être drôle quand tu veux.

Il localisa un Instant Comptant à Lévis. Cette question réglée, il ferma son ordinateur.

— Moi aussi, j'en ai une pas pire pour toi, Jimmy. Qu'est-ce que dit le voleur de vin au policier qui l'arrête ?

L'homme prit un air pensif avant de s'avouer vaincu.

— Je ne sais pas.

— Enfermez-moi dans la cave !

Les traits de Jim s'illuminèrent. Son rire, spontané et franc, prit Patrick par surprise. Il fut plus étonné encore de ressentir une pointe de fierté pour avoir provoqué cet éclat de joie. Bien malgré lui, il esquissa un sourire.

— Eh bien, murmura le vagabond. Me voilà voleur, tout comme toi.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Ne t'ai-je pas enfin volé un sourire, mon ami ?

Patrick ne parvint à rabattre ce sourire que sur un côté de son visage. La grimace qui en résulta fit de nouveau rire Jim.

— Mon objectif, lui confia Patrick, c'est d'ramasser 3 000 \$. Dès que j'vais les avoir, j'vais partir d'ici. J'vais m'louer un bel appart' pis j'vais arrêter l'école. Personne va m'obliger à y aller. J'vais être libre !

— Est-ce que je pourrai aller visiter les appartements avec toi ?

Patrick hésita un moment, puis, sa bonne humeur aidant, il acquiesça.

— À condition que tu mettes pas ton chapeau. T'as l'air d'un des pantins de Joseph avec.

— On ira bientôt ?

— Fais-toi pas d'idées, là. Tu pourras venir visiter avec moi, t'auras même le droit d'me donner tes impressions. Mais pas question qu'on soit colocs. Ça va être mon appart', pas l'tien.

Sans succès, l'homme s'efforça de masquer sa déception en demandant :

— Combien il te manque d'argent pour avoir 3 000 \$?

— J'ai pas grand-chose pour le moment... Mais tu vas voir, ça va

débouler !

— Tout arrive à point à qui sait attendre⁹.

— Recommence pas, Jim. Sinon, mon poing, c'est dans face qu'y va t'arriver.

— Excuse-moi. Ça va débouler, tu disais ?

— J'avais vendre le iPhone, pis y'a Mégane qui va m'envoyer 1 000 \$. Elle pense que j'avais m'en servir pour m'acheter un cellulaire ! Imagines-tu ? Adieu la liberté ! Quelle épaisse, elle gobe n'importe quoi ! J'aimerais mieux finir en prison qu'avec elle !

Jim se tortilla les doigts, mal à l'aise.

— Je ne veux pas gâcher ton bonheur, Patrick, signala-t-il, mais c'est probablement là que tu vas finir.

Patrick ne se fâcha pas. Il était de trop bonne humeur.

— J pense pas, mon Jimmy. Suffit d'être plus malin que les autres.

— On ne peut pas vraiment t'en vouloir, soupira le vagabond en se mettant à tripoter le manche du parapluie qui ne le quittait jamais. La pauvreté fait les voleurs comme l'amour les poètes¹⁰.

— T'es un poète, toi, mon Jimmy, souligna Patrick. T'essayes de m'dire que t'es amoureux ?

— Ben non... Toi, es-tu amoureux ? Sur Internet, tu discutes avec plein de filles.

— Es-tu malade ? Ces filles-là, c'est juste des greluches plus laides les unes que les autres.

— La femme que l'on aime embellit un beau jour¹¹.

— Si tu parles de Mégane, c'est un cas désespéré. Même sa mère la trouve moche.

— Si tu veux mon avis, tu as un problème avec les femmes, Patrick.

Cette fois, la joie de Patrick fut écornée.

— J'veux pas ton avis, Jim. Asteure, tu ramasses ton chapeau pis ton parapluie, pis tu décrisses.

— C'est à cause de ta mère ? insista le vagabond. Tu n'as pas une belle relation avec elle ?

Patrick vit rouge.

— Pourquoi tu t'entêtes à venir ici m'faire chier ? hurla-t-il à l'homme.

Tel un faon qui aurait flairé un prédateur, Jim bondit de l'autre côté de la fenêtre. Il ouvrit son parapluie au-dessus de sa tête, comme s'il pouvait le

protéger de la colère du jeune homme. Il revint ensuite une dernière fois à la charge :

— L'été est fini, mon cher Patrick. La véritable question est donc : pourquoi laisses-tu encore cette fenêtre ouverte ?

8. Proverbe danois ; *Dictionnaire des proverbes danois* (1757).

9. Proverbe français.

10. Proverbe indien.

11. Proverbe français ; *Dictionnaire de l'amour* (1808).

Chapitre 12

Malgré l'heure avancée de la nuit, Joseph jouait du marteau. La lumière en provenance de son atelier éclairait une étagère du salon, le feu de ce projecteur mettant en vedette Patrick, installé parmi les pantins et les autres jouets. Assis un peu de travers, il avait une joue qui s'écrasait contre le toit d'une maison de poupée. Ses longues jambes pendaient dans le vide, couvertes de poussière. Il y avait longtemps que Joseph n'était pas venu lui donner un coup de chiffon. Sur l'étagère d'en face, une jolie poupée aux longs cheveux bruns agitait d'interminables cils noirs dans des clins d'œil qu'elle lui adressait.

– On t'avait bien dit que tu resterais avec nous pour toujours, se gaussa un singe musical en entrechoquant les deux cymbales accrochées à ses longs doigts poilus.

– Pas pour toujours ! se rebiffa Patrick. Bientôt, j'vais avoir assez d'argent pour sacrer mon camp !

– Compte pas sur Mégane pour financer ton départ, mon Pat, l'avertit le singe dans un grand sourire tout en dents. Elle est avec moi, maintenant.

Un deuxième singe, une guenon en robe rose avec une boucle sur la tête et présentant les traits de Mégane, se colla sur le singe aux cymbales et l'embrassa sur la joue.

– Sois pas triste, mon beau Patrick, l'appela la poupée en continuant ses battements de cils aguicheurs. Je suis là, moi.

– Vas-tu arrêter ça ? lui grogna Patrick.

– Te laisse pas enjôler par cette catin, lui conseilla un clown ventripotent, assis à la droite de la poupée. On peut pas faire confiance aux filles.

– J'sais, marmonna Patrick.

– Faut pas la laisser te toucher, tu m'entends ?

– Je t'entends ! s'énerva Patrick. Ferme-la, tu veux ?

Malgré lui, il regarda à nouveau vers la poupée. Ayant écarté les jambes, elle lui offrait une vue sur le trou circulaire qui lui tenait lieu de sexe. Patrick voulut détourner la tête, mais son cou de bois s'était bloqué dans cette position.

– Pourquoi j'peux pu bouger ? hurla-t-il, paniqué.

Le clown leva vers le plafond ses bras mous, qui lui retombèrent sur les cuisses.

– Parce que tu la laisses faire, Patrick ! Tu la laisses t'hypnotiser !

– Écoute pas ce clown, le pantin ! l'interpella un diable à ressort en jaillissant de sa boîte mécanisée.

La brusque apparition de ce jouet, dans une explosion de notes joyeuses, fit tressaillir Patrick, dont le cou se débloqua.

– Pourvu que tu la laisses pas toucher ton cœur, pourquoi tu te priverais du reste ? voulut savoir le diable. La Frédérique, elle demande juste ça. Personne te force à l'aimer. Après, tu t'en débarrasses comme d'un mouchoir.

En tournant sa tête pour vérifier le bon fonctionnement de son cou, Patrick s'aperçut qu'autour de lui, dans tous les coins du salon, les jouets s'étaient mis à fornicuer entre eux. Un cheval de bois, debout sur ses roulettes arrière, prenait par derrière une poupée dont la jupe retroussée cachait le visage. Un pantin au long nez se servait de cet appendice pour faire grimper aux rideaux une bergère de bois, tandis que ses moutons, emboîtés les uns dans les autres, bêlaient de plaisir.

Quand Patrick porta à nouveau son regard sur l'étagère d'en face, la poupée aux longs cils n'était plus là. Sorti de sa boîte à musique, le diable copulait avec un vieux mouchoir.

– Je suis là, moi, dit une voix depuis le sol.

Patrick sauta en bas de son étagère. Fait de chair à nouveau, il n'avait plus de dur que son sexe tendu vers Frédérique. Ils se dévêtirent rapidement et elle bondit sur lui, enroulant ses bras autour de son cou et ses jambes autour de ses hanches. Lui agrippant les fesses, il la pénétra en la poussant contre le mur. Tandis que la boîte à musique jouait encore et encore la même mélodie, il la défonça comme un animal en rut.

Puis, la musique se tut, laissant entendre les bruits produits par la tête de Frédérique en cognant durement contre le mur, en cadence avec les coups de reins de Patrick. Relevant les yeux, il découvrit que le visage inexpressif de la jeune femme avait l'éclat de la porcelaine. Il était en train de baiser un jouet. C'est un long jet de sang qu'il éjecta en retirant des parois de bois de la poupée son sexe piqué d'échardes. Horrifié, il la relâcha. Désarticulée, elle s'effondra sur le sol, son visage se fissurant.

Retourné dans sa boîte, le diable éclata d'un rire mesquin.

Chapitre 13

Le lundi matin, Patrick fut libéré de ses cauchemars alors que le soleil n'était pas encore tout à fait levé. Dehors, un forcené frappait énergiquement du marteau. En sortant du lit, le jeune homme s'aperçut qu'il avait les jambes couvertes de bleus. Le contrecoup de sa collision avec le camion se faisait maintenant sentir, la douleur était vive. Quelqu'un d'autre dans le même état aurait rechigné à bouger les jambes. En enfilant un de ses jeans griffés, Patrick se dit tout simplement qu'il tenait une bonne raison de ne pas se présenter à l'école.

En passant dans le salon au son de la voix du prêtre qui officiait la messe télédiffusée, le jeune homme s'arrêta devant une des poupées de Joseph. Sans trop savoir pourquoi, il l'attrapa par les cheveux et la balança derrière le téléviseur. Ensuite, pistant le bricoleur fou au vacarme qu'il faisait, Patrick rejoignit son grand-père. À côté de l'atelier, la charpente d'un deuxième cabanon prenait forme.

— Tabarnak, Joe, tiens-tu à c'que les bœufs reviennent pour t'accuser de tapage nocturne ?

— Y'est passé 6 h. Y'a juste les bons à rien qui dorment après 6 h.

L'élocution du vieil homme laissait supposer qu'il n'avait pas encore commencé à accumuler de nouvelles bouteilles de bière vides.

— Qu'est-ce que tu fais ? Tu construis un nid d'amour pour ta madame Fréchette ?

— De quoi j'me mêle, le jeune ?

— J'ai eu un p'tit accident hier, Joe. Un char m'a rentré dedans.

Il voulut se servir de la bosse sur son front comme preuve, mais son grand-père ne leva pas les yeux de son ouvrage assez longtemps pour s'attendrir sur ses ecchymoses faciales.

— Qu'est-ce que tu crissais au milieu d'la rue, imbécile ?

— J'pense pas avoir de quoi d'cassé, mais j'ai une migraine pas possible, mentit Patrick. Si l'école appelle, peux-tu leur dire que j'ai besoin d'une journée d'congé de plus ?

— Embarque-moi pas dans tes gériboires de menteries, maugréa Joseph. Tu tiens debout, fait que soit tu vas à l'école, soit tu m'donnes un coup de main pour le cabanon.

— Qu'est-ce qui presse tant ? geignit Patrick.

— Faut que j'vide une partie d'la maison. J'peux rien mettre directement sur le terrain, sinon j'vais avoir la Ville sur le dos.

— T'as pas pensé aux poubelles, Joe ? C'est une belle place pour mettre les déchets.

— Y'a un autre marteau dans l'atelier. Tu sais à quoi ressemble un marteau ?

Tournant le dos à son grand-père, Patrick s'éloigna plutôt vers la maison.

— Hey, tu t'en vas où d'même ?

— Chercher mon sac d'école. Si tu penses que j'vais t'aider avec tes saloperies pour que ta baleine puisse venir te gober la crevette dans la maison, tu t'fourres un doigt dans l'œil.

Furieux, Joseph agita son marteau en direction de son petit-fils.

— Va quand même falloir que tu finisses par contribuer un peu, le jeune ! Un toit sur la tête, ça s'paye !

Avant de disparaître dans la maison, Patrick lui lança sur le même ton :

— Un toit, c'est ben pratique, Joe. N'empêche qu'un plancher serait pas d'refus.

• • •

En se faufilant à travers la marée d'élèves qui évacuaient l'autobus scolaire, Patrick espérait passer inaperçu. Or, une soudaine faiblesse dans les jambes lui fit manquer la dernière marche et le précipita directement dans les bras de Bernard Leroux.

— Tiens tiens, qui voilà ! lança le Renard d'un ton faussement enchanté.

— Tiens tiens, répéta son perroquet de Chat.

En le tirant par son sac à dos, Leroux entraîna Patrick à l'écart, sur le côté du bâtiment, d'où on ne voyait ni les autobus ni la porte d'entrée des élèves.

— Ça fait un bout qu'on t'avait pas vu dans l'coin, mon Pat, commenta le petit caïd en tirillant un des anneaux qui lui servaient de sourcil. J'imagine que t'as travaillé fort. T'aurais pas quelque chose pour moi ?

– Ouain, quelque chose ?

– Si j'me fie à ta face, mon Pat, le railla le Renard, j'suis pas le seul que t'as énervé dernièrement.

– C'est ma faute, avoua humblement Patrick. J'me suis pas méfié.

Bernard serra un poing. Patrick craignit d'être aspergé de sang s'il s'arrachait le piercing qu'il tripotait toujours de son autre main.

– J'suis sensible, Nocchio, l'avertit le Renard. Fais-moi pas pleurer avec tes histoires.

– Fais-le pas pleurer, insista le Chat. Ça l rend méchant.

– Ce gars-là était prêt à tout m'acheter, commença Patrick, pis le double du prix, à part de ça. J'aurais dû comprendre tout d'suite que c'était une police.

Les bras de Bernard lui en tombèrent. Son arcade sourcilière rougie bénéficia d'une pause.

– Qu'est-ce que t'essaies d'me dire, Nocchio ?

– Il m'a tout pris. Pis y'a voulu m'faire dire de qui j'tenais les comprimés.

– Dis-moi pas que t'as mentionné mon nom, grommela Leroux entre ses dents.

Les yeux sur le bord de lui sauter hors des orbites, il frappait sa paume gauche avec son poing.

– Dis-y pas ça ! gémit Steve en croisant les doigts, mimant une prière.

– Capotez pas, les gars, enchaîna Patrick. L'ostie d'poulet a tout fait pour m'faire cracher vos noms, mais j'étais plus proche de cracher mes dents. J'suis pas un *stool*.

Patrick redressa son pantalon jusqu'à ses genoux pour leur faire voir ses hématomes, enflures et éraflures. La colère de Bernard Leroux se dégonfla comme un ballon. Il s'appuya sur l'épaule de son ami.

– C'était qui, ce flic-là ? interrogea-t-il Patrick.

– Ouain, c'était qui ?

À chaque mensonge que le Renard et le Chat gobaient, Patrick sentait un agréable chatouillis dans son ventre.

– Tout c'que j'sais, c'est qu'il avait pas l'air bien net. Quelque chose me dit qu'il a gardé la marchandise pour lui.

– J'fais quoi, maintenant ? se plaignit le Renard auprès du Chat. Fesser un gars qui a déjà d'la misère à marcher, c'est même pas drôle.

— Ouain, c’est pas drôle pantoute.

Patrick ne s’était pas imaginé que pigeonner ces deux idiots serait aussi facile. Il en était presque déçu.

— Faut m’donner une autre chance, les gars, plaïda-t-il. J’ai un contact au cégep de Lévis.

Bernard avait recommencé à jouer avec ses anneaux, dévoilant son impatience.

— Déniaise, Nocchio, grogna-t-il. J’ai un autre gars à voir avant l’début des cours. Tu m’demandes quoi, exactement ?

— Deux autres de tes sachets. Dans deux semaines max, je t’aurai tout remboursé.

— Avec les intérêts, précisa le jeune caïd au crâne rasé.

— Ouain, avec les intérêts, répéta Patrick, coupant l’herbe sous les pattes du Chat, qui en resta bouche bée.

Pour le consoler, le Renard lui caressa le dessus de la tête. Le Chat en ronronna presque.

Au son de la cloche, deux sachets changèrent de main.

— T’as jusqu’à vendredi, trancha Bernard Leroux en s’éloignant avec son chien de poche. Quatre jours, pas un de plus.

Les chatouillis passèrent du ventre de Patrick à sa bite, qui se dressa de plaisir. Pour être en mesure d’aller à son premier cours sans se faire traiter de pervers, il s’obligea à penser à Frédérique. Sans savoir d’où il tenait une telle idée, il imagina la jeune femme couchée sur le dos dans le salon de Joseph. Nue, ses jambes écartées remontées vers sa poitrine, elle se faisait pénétrer par la tête d’une marionnette. Frédérique hurlait de plaisir sous les assauts du diable qui sortait de sa boîte et y retournait, allant et venant au bout de son ressort. Cette vision grotesque, si elle fit dresser les poils sur les bras du jeune homme, eut l’effet escompté : son sexe se recroquevilla.

• • •

En début de soirée, Patrick s’accorda une sieste d’une heure, puis une des petites pilules blanches du Renard, avant de se connecter à Facebook. Nullement apeuré, il s’interrogeait sur le nombre de mensonges qu’il pourrait encore servir à Leroux et à Pelchat avant qu’ils décident de lui faire sa fête, lorsqu’au hasard de ses errances il tomba sur la page d’un certain La

Mèche. L'homme d'une trentaine d'années était bénévole pour l'organisme Grands Frères Grandes Sœurs de Québec. Sur Facebook, il faisait campagne contre l'intimidation dans les écoles. Se targuant d'être une oreille compatissante, il invitait les jeunes victimes à lui parler de ce qu'elles vivaient.

« Ostie d'voyeur ! » songea Patrick.

Parce qu'il avait envie de s'amuser un peu, il fit parvenir une demande d'amitié à ce La Mèche. Après tout, il attendait déjà 1 000 \$ de Mégane et il avait presque convaincu deux autres filles de lui en envoyer autant. Son projet avançait bien, il n'était pas obligé de travailler sans arrêt !

Patrick commença par avouer à l'inconnu que la photo qu'il utilisait sur les réseaux sociaux n'était pas la sienne. Que ce visage et ce corps d'Apollon qui faisaient fantasmer les filles n'étaient pas les siens.

Pinocchio : Je suis plutôt petit, et beaucoup moins musclé. Ordinaire, en somme. Je suis nouveau dans mon école. Les autres élèves ne m'apprécient pas beaucoup.

La vérité s'arrêta là. Patrick enchaîna avec une kyrielle de mensonges.

Pinocchio : Deux brutes s'en prennent à moi depuis mon premier jour dans cette école. Aujourd'hui, après m'avoir volé mon lunch, ils ont caché mes cahiers parmi les livres de la bibliothèque. Le temps que je les récupère tous, j'étais en retard à mon cours. J'ai dû rester en retenue et copier 200 fois la même phrase stupide. Tout ça parce que ma face leur revient pas. C'est pas juste.

La Mèche ne tarda pas à lui répondre. Patrick ne s'en étonna pas. Ce grand roux maigre, avec ses énormes palettes de lapin, n'avait certainement rien de mieux à faire de sa soirée.

La Mèche : Tu as raison, mon garçon, ce n'est pas juste. Par contre, c'est plus courant que tu pourrais le penser. J'ai moi aussi été victime de petites brutes, à l'école secondaire.

« Sans blague ? se moqua Patrick. Si personne s'était chargé de t'charrier, j'me serais fait un plaisir de l'faire. »

La Mèche : Tu dois les dénoncer. Ils n'ont aucun droit de te traiter comme ils le font. C'est inadmissible.

Pinocchio : J'ai peur qu'ils me battent, si je parle.

La Mèche : Une chose est certaine, ça arrivera si tu ne fais rien pour les arrêter. Leur violence ne fera qu'empirer. Cacher tes bouquins ne satisfera

pas longtemps leur méchanceté.

Lancé, La Mèche continua à s'étendre sur le sujet, ensevelissant Pinocchio sous les conseils et les encouragements. Cette intense marque d'intérêt pour ses mensonges excita Patrick, dont le pénis se galvanisa. Il déposa l'ordinateur sur son lit, baissa son pantalon jusqu'à ses genoux et, assis sur ses pieds, se mit à se masturber en poursuivant sa lecture. Les inepties du « Grand Frère » coulaient en flot continu. L'histoire de Patrick le touchait au plus haut point, il ne demandait qu'à le prendre sous son aile.

La Mèche : Es-tu toujours là, mon garçon ? Garde confiance, trouve le courage d'avouer ce que tu vis. Ne laisse surtout pas tes agresseurs te tuer à petit feu.

Patrick aurait voulu lui éjaculer à la gueule. Que son sperme gicle sur l'écran, qu'il dégouline sur les mots de ce pauvre type. Or, il eut beau se branler jusqu'à s'infliger une crampe dans les doigts, sa bite commençait à se faner dans sa main. De colère, le jeune homme la malmena violemment, en lui adressant tout un chapelet d'insultes qui n'eut aucun effet. Son sexe ne consentit à se rengorger que lorsque Figaro fit son apparition sur le bord de la fenêtre. Après avoir contourné le rideau mal fermé, voyant que Patrick s'était enfermé dans la pièce, l'animal hésita à quitter son perchoir.

— Figaro ! l'appela Patrick dans un râle rauque. Viens m'voir, mon beau minou. Allez, viens...

Immobile, le chat refusa d'obtempérer. Il ne s'en alla pas pour autant, à croire qu'il narguait le jeune homme. Celui-ci arracha sa ceinture des ganses de son pantalon et l'agita dans les airs. Intéressé, Figaro sauta sur le lit à l'édredon rose situé sous la fenêtre. Lentement, comme hypnotisé par le bout de cuir qui ondulait, il s'élança pour atterrir sur le lit de Patrick, qui continua de secouer sa ceinture devant lui. Dès que le chat fit mine de vouloir s'en saisir, Patrick l'attrapa par la peau du cou et écrasa sa petite face offusquée contre sa cuisse. Le cou du chat enserré dans une main, sa verge électrisée dans l'autre, le jeune homme leur servit à tous deux un traitement identique. Si Figaro, étouffé, se débattait en déchirant sa cuisse nue de ses griffes, le sexe de Patrick, lui, en redemandait. De joie, il en pleurait des larmes visqueuses. En diminuant un peu la pression, Patrick espérait faire durer le plaisir, mais une main imitant l'autre, il permit ainsi au chat d'exhaler des miaulements de terreur qui propulsèrent sa jouissance à son apogée. Relâché, le pauvre Figaro se laissa glisser en bas du lit, où il ne

retomba pas sur ses pattes. Le temps de retrouver son souffle, il se releva et s'échappa par la fenêtre. Dehors, il allait devoir nettoyer à coups de langue ses moustaches souillées.

C'était la première fois que Patrick éjaculait depuis sa sortie du coma. Il ne doutait pas y être déjà arrivé dans son ancienne vie, mais en avait-il déjà tiré un plaisir d'une telle intensité ?

Avant que son sexe ne reprenne des dimensions plus modestes, il immortalisa son exploit d'une photo qu'il prit avec le iPhone de Sylvain. Puis, quand il fut remis de ses émotions, il transmit la photo de son membre à Cléo, la danseuse rousse qui l'avait contacté via Facebook une dizaine de jours plus tôt. Ceci fait, Patrick sentit son cœur lui remonter dans la gorge. Jim, le nez collé à la fenêtre, le vit blêmir et se pétrifier. Le vagabond ne passa à l'intérieur que la tête, car la vitre, qu'il ne parvenait pas à débloquent, l'empêchait d'insérer aussi les épaules pour entrer dans la chambre.

Conscient de la déviance de son comportement, Patrick espérait que son besoin pervers de violenter Figaro soit encore du domaine privé.

C'était sûrement le chat, en fuyant en catastrophe, qui avait déplacé le rideau, permettant à Jim de le voir. Mais depuis quand l'homme était-il à la fenêtre ? Qu'avait-il vu exactement ? Le degré d'indignation qui se lisait sur son visage n'était guère élevé. Sans doute n'était-il arrivé qu'après la désertion de Figaro. Mais qu'en serait-il de la prochaine fois ? À cause de son habitude de se pointer à l'improviste, le vagabond avait toutes les chances de devenir un témoin embarrassant.

— Envoyer une telle photo à une dame n'est pas digne d'un gentleman, signala Jim à Patrick. La pudeur sexuelle est un progrès sur l'exhibitionnisme des singes¹².

Pendant que Patrick reprenait contenance, Jim lança son parapluie sur le lit à l'édredon rose.

— S'il te plaît, Patrick, aide-moi à ouvrir la fenêtre.

— C'est hors de question, Jim. C'est pas un hôtel ici. Décâlisse.

— Sois gentil, insista le SDF. Je n'ai plus d'autre place où passer la nuit. Je voudrais m'installer avec toi quelques jours.

Patrick était pourtant certain d'avoir parlé français.

— T'entres pas, j'ai dit ! gueula-t-il. J'veux plus jamais t'voir ici !

Le vagabond parut peu affecté par cette violente réaction.

— Patrick, pourquoi te fâcher ? L'homme, quand un accès de colère l'égare, court lui-même au-devant du mal qu'il se prépare¹³.

Le temps de deux ou trois battements de cœur, Patrick ne vit plus que du noir. Le plus calmement du monde, il exigea de savoir pour qui, au juste, se prenait ce moins que rien.

— Je suis ton ami, non ?

Patrick n'avait pas d'amis. Il n'en avait jamais eu. La colère qui grondait dans son ventre lui monta d'un coup à la tête. Une pensée y prit toute la place : il devait se débarrasser, une bonne fois pour toutes, de ce casse-pieds.

« C'est ce qu'on fait avec ceux qui deviennent gênants, ti-gars. C'est pas comme si on avait le choix. »

Piloté par la rage, Patrick monta sur le lit sous la fenêtre et empoigna le parapluie que Jim y avait laissé choir. Ses mains serrant les tiges de métal couvertes de l'étoffe noire, il brandit le manche comme il l'aurait fait avec un club de golf. La poignée de bois atteignit l'homme en plein front. Son chapeau tomba sur le lit. Étourdi, croyant à peine à ce qui était en train de lui arriver, Jim voulut reculer, mais il s'était lui-même pris entre la vitre et le cadre de bois. Patrick le menaça à nouveau de son arme.

— Non ! geignit le vagabond en rivant son regard consterné dans celui, insensible, de Patrick. Pourquoi ? Qu'est-ce que j'ai...

D'une violence inouïe, un deuxième coup lui fracassa la bouche dans un sinistre craquement. L'homme recracha les dents arrachées à ses gencives. À cause du sang qui lui coulait dans la gorge, ses supplications moururent dans un gargouillis. Ne pouvant plus que couiner, il refusait de détacher ses yeux de ceux de son bourreau. Agacé par les sons ridicules que produisait sa cible, Patrick se remit en position, soulevant une fois de plus le parapluie au-dessus de sa tête.

Malgré toute la force que Jim employa à se débattre pour sauver sa vie, il ne parvint pas à débloquer la vitre qui le retenait prisonnier. Il ne pouvait que se tortiller, car l'angle de ses bras les rendait inutiles. Espérant briser la vitre, il se mit à la frapper de l'arrière de sa tête. Voyant cela, Patrick suspendit son geste en ricanant. Chaque coup du crâne contre la vitre était moins énergique que le précédent, Jim s'étourdissant davantage à chaque tentative. Vite lassé du spectacle, Patrick asséna un ultime coup. Au moment où le front de sa victime se renfonça, le parapluie se brisa entre ses

maines. Enfin, les yeux de Jim se fermèrent et, assommé, il s'écroula. Plus un son ne sortait de sa bouche. Son silence fit plaisir à Patrick. Le cou de Jim s'étira, laissant pendre sa tête blonde à l'intérieur de la maison, tandis que le reste de son corps, toujours dehors, s'affalait dans l'herbe.

Sa colère n'ayant pas faibli, Patrick s'acharna sur la vitre jusqu'à ce qu'elle cède et glisse le long du chambranle de la fenêtre. Brutalement, il la repoussa contre le cou du vagabond. Il recommença, encore et encore, jusqu'à ce que du sang se mette à gicler du cou profondément entaillé et qu'il coule le long du mur, tachant l'édredon rose.

Son propre sang pulsant à ses tempes, propulsé dans ses veines à la vitesse de l'éclair, Patrick tira le corps inanimé à l'intérieur et ferma les rideaux. La blessure à la tête était terrible à regarder, mais c'était la large taillade au cou de Jim qui certifiait sa mort.

La rage quitta Patrick d'un coup. Hébété, il observa le cadavre de longues minutes. Après l'avoir enroulé dans les draps roses, il le hâla hors de sa chambre.

Au matin, il aurait oublié ce qu'il avait fait du corps.

De retour dans sa chambre, Patrick nettoya avec application les traces de son crime. Faire disparaître tout ce sang de la vitre, du bois pourri de la fenêtre, du mur, du plancher, de sa peau et de ses vêtements lui prit des heures. Après quoi, il éteignit la lumière et s'engouffra sous les draps bleus. Malgré une immense fatigue, il ne parvint pas à fermer les yeux. Longtemps, il fixa le plafond et les ombres que les voitures passant dans la rue y dessinaient de leurs phares.

Au bout d'un interminable moment, Patrick ralluma et se leva. Il vérifia la fenêtre, le mur, le plancher et le matelas de l'autre lit. Il n'y avait pas la moindre goutte de sang nulle part.

Seule son âme en était à jamais éclaboussée.

Morphée n'accepta de prendre Patrick dans ses bras que pour le tourmenter à coups d'épouvantables cauchemars. Au matin, le jeune homme s'éveilla persuadé que le meurtre de Jim n'était qu'un de ces horribles rêves.

Les paroles de Frédérique lui revinrent alors en tête :

« C'est qui ça, Jim ? T'en fumes du bon en maudit, Patrick. »

Comment pouvait-elle ne jamais l'avoir vu, elle qui avait toujours le nez fourré de ce côté-ci de la haie de cèdres ?

« Y’existait pas, se dit alors Patrick. Y’a jamais été réel. Y’était juste la voix d’ma conscience. »

Désormais, Patrick n’avait plus de conscience.

12. Rémy de Gourmont ; *Des pas sur le sable* (1914).

13. Publilius Syrus ; *Sentences* – I^{er} siècle av. J.-C.

Chapitre 14

Les mains tremblantes, Patrick tourna sa clé dans la serrure de sa case postale. La jubilation qu'il anticipait à y trouver une enveloppe lui resta prise en travers de la gorge.

Le boîtier métallique était aussi vide que son estomac.

En traitant Mégane de tous les noms, Patrick balança un coup de pied dans le mur de casiers. Un employé de la pharmacie guettant son prochain geste d'un œil ombrageux, il se ressaisit.

« Demain », s'encouragea-t-il.

Sur le chemin qui séparait la pharmacie de la maison de Joseph, Patrick ajouta un comprimé d'amphétamine à la fièvre qui lui agita l'estomac. Le médicament, en plus d'atténuer la sensation de faim avec laquelle il vivait presque constamment, allait l'aider à garder les yeux ouverts.

— Arrêtez d'me regarder comme ça ! fulmina-t-il en passant encore une fois devant l'assemblée de jouets qui se déployait de l'entrée à l'escalier.

Alors qu'il les avait toujours pris de haut, Patrick avait soudain l'impression que les poupées, les peluches, les pantins et les clowns fixaient sur lui des yeux méprisants.

Que savaient-ils qu'il continuait d'ignorer ?

Pressé d'échapper à leur jugement, Patrick faillit débouler les marches vers le sous-sol. De justesse, il se rattrapa à la rampe, tandis qu'un de ses pieds envoyait valser dans l'escalier un jouet à roulettes.

Une fois dans sa chambre, il voulut s'assurer, via Facebook, que Mégane s'était bien acquittée de sa tâche. Excitée comme une puce qu'il ait récupéré son ordinateur, elle le bombardait de mots tendres avant de lâcher sa véritable bombe.

Mégane : J'ai suivi ton conseil, Pierre-Luc. J'ai envoyé chier ma mère. Elle m'a coupé les vivres, j'ai pas pu t'envoyer l'argent.

Patrick s'attrapa les cheveux à deux mains.

« Comment cette fille peut être aussi dinde ? J'veis devoir faire attention à tout c'que j'dis ! »

Mégane : C'est pas grave, je viens te rejoindre en stop !

Patrick échappa un rire hystérique. Il gaspilla un bon quart d'heure à lui faire comprendre avec tact qu'elle délirait.

Pinocchio : J'ai à peine de quoi me faire vivre moi-même, tu le sais. Que feras-tu sans l'argent de ta mère ?

Mégane : Elle a beaucoup de bijoux...

Patrick écarquilla les yeux à s'en faire sécher les globes oculaires. Oui, il avait bien lu.

Pinocchio : Pour pas qu'elle te soupçonne de vol, tu dois d'abord te réconcilier avec elle.

Mégane : Oui, j'y vais tout de suite.

— Grosse tarte ! s'exclama Patrick, pas peu fier d'avoir repris la situation en main.

Débarrassé de Mégane pour quelques minutes, il s'empressa de lire un message que lui adressait la danseuse rousse.

Cléo : J'allais monter sur scène quand ton beau gros bat s'est affiché sur l'écran de mon cell. Au club, le poteau sur lequel je me frotte doit encore sentir la chatte.

Patrick inspira profondément, allant puiser en lui tout le courage dont il allait avoir besoin pour participer activement à cette discussion.

Pinocchio : Tant mieux si mon cadeau t'a fait plaisir. J'ai bien fait d'omettre l'emballage.

Cléo : Lol ! J'ai carrément joui sur la scène.

Pinocchio : J'aurais voulu être là pour voir ça.

Cléo : Tu sais où je travaille, rien t'empêche de venir me voir, mon beau. En attendant, d'autres se sont rincé l'œil à ta place.

Pinocchio : Content de savoir que je contribue à t'enrichir.

— Très content, précisa Patrick pour lui-même. Faudra penser à partager.

Cléo : Dans l'isoir, y'a même un gars qui m'a rentré des 2 \$ dans la fente de la tirelire.

Pinocchio : Faut croire que t'es une belle cochonne.

— Ostie d'plotte, gémit le jeune homme, rebuté.

Cléo : Ma chatte bave d'envie devant ta queue. Elle veut une gâterie.

L'estomac vide de Patrick protesta.

— Crisse de grosse salope, une chance que j'ai rien à vomir.

Cléo : Désolée, j'écris pas vite, j'ai une main occupée.

Pinocchio : Prends ton temps, ma vicieuse, occupe-toi bien de ta chatte. Mais oublie pas que tu me dois une photo. Moi aussi, j'aimerais bien pouvoir me gâter en pensant à toi.

Cléo : J'ai justement préparé quelque chose juste pour toi.

C'est d'un œil écoeuré que Patrick regarda la vidéo qu'elle lui fit parvenir. Il s'agissait d'un plan rapproché sur des mains aux longs ongles vernis de rouge en train de caresser sans douceur des seins aussi gros et aussi ronds que des cantaloups.

Elle doit avoir de la corne sur les mamelons, à force, songea Patrick. Et comment elle peut se rentrer des ongles aussi longs dans la naine sans se provoquer une hémorragie interne ?

Pinocchio : Tu peux faire mieux que ça, non ?

Voyant que Mégane lui avait écrit, Patrick abandonna Cléo à son ramonage pour aller aux nouvelles. La jeune fille lui confirmait que sa mère avait accepté ses excuses.

Mégane : Elle m'a même donné l'argent pour le cellulaire ! Pour les bijoux, je les volerai dans trois semaines, quand mes parents seront partis pour la fin de semaine.

Pinocchio : T'es super, ma belle ! Faudra virer la maison à l'envers, peut-être même briser une fenêtre. Je connais un gars qui m'en donnera un très bon prix.

...

Le vendredi, Patrick eut la mauvaise idée de se présenter à l'école. Dès le matin, Leroux exigea son dû ; Pelchat fit bien sûr de même, en écho.

— La journée est pas terminée, les envoya-t-il balader.

Tout au long de cette journée, l'ombre du Renard et du Chat plana sur Patrick. Ils ne l'approchèrent pas à moins de quelques mètres, ne lui adressèrent même pas la parole. Mais là où Patrick allait, que ce soit à son casier ou aux toilettes, ils y étaient aussi, la menace dans leurs yeux démentant l'amabilité de leur sourire. Sans doute espéraient-ils être là quand Patrick, terrifié, ferait dans sa culotte. Or, Patrick s'amusait de les voir ainsi perdre leur temps.

La fin des classes venue, il s'étonna de pouvoir sauter dans son autobus sans que les deux voyous se mettent sur son chemin. Une vingtaine de

minutes plus tard, il débarqua à la pharmacie Brunet en se croyant tranquille pour la fin de semaine. Par conséquent, son bonheur fut total lorsqu'il ouvrit l'enveloppe que Mégane lui avait fait parvenir. En plus des 10 billets de 100 \$ qu'il s'attendait à y trouver, il en tira une large chaîne en argent. Jugeant son *look* assez masculin pour la porter, il la passa autour de son cou. Quant à la lettre qui accompagnait ces cadeaux, il la chiffonna et la lança au fond de son casier.

Patrick promena ensuite son sourire épanoui à travers les diverses rangées de la pharmacie. Il choisit avec soin un sac de gâteries pour chat, ainsi que trois tablettes de chocolat. Il en fourra une dans chacune des deux larges poches de son chandail avant de se présenter à la caisse, où il ne paya qu'une tablette et les gâteries qu'il destinait à Figaro. Une fois hors du commerce, il déchira l'emballage de la barre avec ses dents et mordit dans le chocolat. Son sourire fondit alors comme neige au soleil. Le goût de la sucrerie n'y était pour rien.

Bernard et Steve venaient de surgir dans sa face.

— Ciboire, les gars, qu'est-ce que vous foutez là ?

— T'habites dans l'coin, mon Pat ? le questionna le Renard d'un ton faussement amical.

Le Chat annonça fièrement à Patrick :

— On a pris ton autobus. Tu nous as même pas vus !

— Tu faisais quoi, au Brunet, Nocchio ? voulut savoir Bernard. Des médicaments, me semble que t'en as déjà. Pis tu les as pas encore payés.

— Ouain, tu faisais quoi ?

— Comment t'as su que j'avais un p'tit creux ? demanda le Renard en arrachant des mains de Patrick la barre de chocolat dont il n'avait pris qu'une bouchée.

— J'ai faim, moi aussi, se lamenta le Chat.

— J'ai ça, si tu veux, dit Patrick en lui secouant sous le nez le sac de gâteries pour chat.

— Très drôle, bougonna Pelchat.

Puisque Bernard s'esclaffa, Steve l'imita.

— T'as donc ben hâte de t'faire casser la gueule, toi ! s'exclama le premier. Parce que permet moi de te faire remarquer que la journée est pas mal finie.

— Ouain, est pas mal finie.

— Pourquoi tu t'énerves, Bernard ? persifla Patrick. Ça stresse ton p'tit minou. J'ai juste eu un léger contretemps. Comment j'aurais pu savoir que Frédérique, le contact dont je t'ai parlé, serait en voyage avec ses parents toute la semaine ? Elle revient dimanche. Va juste me falloir une semaine de plus.

Bernard Leroux croisa les bras sur sa poitrine, geste que son épais manteau de cuir fit paraître laborieux.

— J'ai vraiment l'impression que tu nous prends pour des cons, mon Pat.

— Des cons, acquiesça le Chat, qui croisa les bras à son tour.

— J'aurais aimé passer la soirée avec vous, les gars, mais vous allez devoir m'excuser. J dois m'occuper de mon grand-père malade.

Patrick tenta de filer en passant sur la droite des deux voyous, mais d'une série de mouvements qui s'accordèrent parfaitement, ils se glissèrent à nouveau devant lui. Quand il voulut s'esquiver sur la gauche, ils répétèrent leur manège.

— Ben dites donc, les filles, vous êtes gracieuses ! s'exclama Patrick. Vous êtes dans l'même cours de nage synchronisée ?

— Steve ? murmura Bernard.

Pelchat attrapa aussitôt les bras de Patrick, qu'il lui maintint dans le dos pendant que Leroux décroisait les siens et reculait le poing droit, se préparant à frapper. Se sachant bon pour une bonne correction, Patrick retint son souffle et contracta les muscles de son ventre, où il s'attendait à recevoir le premier coup. Il aurait souhaité se montrer plus courageux, mais à la dernière seconde il ferma les paupières. Deux battements de cœur plus tard, le juron que le Renard lâcha dans un cri lui fit rouvrir les yeux.

Un grand sec, le visage caché derrière Leroux, lui appliquait une clé de bras dans le dos. Les traits tordus de Bernard exprimaient une douleur intense.

— Lâ... lâche-le, Steve ! glapit-il.

Dès que le Chat libéra Patrick, son sauveur poussa Bernard vers son compère. Cet homme au visage creux avait des cheveux noirs grisonnants qui frôlaient ses épaules et entouraient un crâne aussi lisse qu'un œuf. Patrick reconnut le concierge de l'école. Il avait changé sa chienne de travail bleue pour un jeans, un t-shirt et un veston noir

– Vous avez rien à faire dans le coin, les gars, déclara l’homme de son léger accent, ses dents en or brillant dans le soleil de cette fin d’après-midi.

– On s’en allait, justement, grogna Bernard en se flattant le bras droit comme s’il s’agissait d’un animal blessé.

– On est déjà partis, précisa Steve, tandis qu’ils détalèrent tous deux la queue entre les jambes.

– Qu’est-ce que vous m’voulez, encore ? se fâcha Patrick, que le concierge observait de son air fourbe.

– Tu es toujours aussi reconnaissant envers ceux qui te sauvent les fesses, gringalet ?

– J’ai l’habitude de m’occuper d’mes fesses moi-même, merci.

– La dernière fois qu’on s’est parlé, tu as oublié ça, lui signala l’Italien en lui tendant une carte qu’il venait de faire apparaître dans sa main.

Un magicien n’aurait pas fait mieux.

Patrick considéra le bout de carton blanc comme s’il dégageait une odeur de crotte de chien.

– Dites-moi c’que vous m’voulez ou disparaïssez d’ma vue. Vous pouvez faire ça, disparaître dans un nuage de fumée ?

– Pour le moment, Nocchio, ces gars-là font que s’amuser. Comme un renard et un chat avec une souris...

– C’est moi que tu traites de souris, face de rat ? riposta Patrick.

– Quand ils vont se fâcher, tu vas la trouver moins drôle.

– Vous êtes qui, au juste ? Un emmerdeur d’ange gardien ?

L’homme éclata d’un rire désagréablement aigu.

– Oui, je pense qu’on peut dire ça, approuva-t-il d’une voix beaucoup plus basse.

Entre deux doigts osseux, il agita sous le nez de Patrick la carte du Stromboli.

– Vas-y, Nocchio, tu le regretteras pas. Ce sera peut-être bien la fin de tes problèmes d’argent.

– Crissez-moi patience, j’vous l’dirai pas une autre fois.

Le concierge abaissa la main qui tenait la carte. De l’autre, il donna une tape dans le dos de Patrick en lui chuchotant :

– À ce soir, gringalet.

Dans l'intimité de sa chambre, Patrick s'allongea sur son lit en poussant un soupir de contentement. Jamais il ne s'était attendu à se sortir des griffes du Renard et du Chat sans ecchymoses supplémentaires.

L'air devenait frisquet dans la pièce. Cependant, le jeune homme tenait à garder la fenêtre entrouverte. Non seulement il souhaitait le retour de Figaro, mais c'était le seul moyen d'empêcher l'infeste odeur de la maison de s'infiltrer jusqu'à lui. Patrick crut d'ailleurs remarquer que la pestilence du sous-sol était pire qu'à l'habitude. L'image d'un cadavre au crâne défoncé lui vint alors à l'esprit. Le corps du vagabond, pourrissant quelque part dans la maison, pouvait-il expliquer cette odeur qu'il pensait percevoir à travers les autres ?

« Non, se raisonna le jeune homme. Jim était pas réel. J'ai pas pu l'tuer. »

Un coup de vent le fit frissonner.

« J'serai parti d'ici avant l'hiver, se promit-il. »

Il engouffra en quelques bouchées les deux barres de chocolat qui avaient échappé au Renard. Après s'être léché les doigts, il pensa avaler une amphétamine.

« Ce serait du gaspillage, changea-t-il d'idée. »

Sa faim était comblée, il avait désormais besoin de se détendre. Il dézippa son jeans et s'empara de sa bite. En dépit de ses attentions, elle s'entêta à rester flasque dans sa main. Il n'en attendait de toute façon pas plus de cette limace. Il lui accorda quelques minutes de répit, le temps de démarrer son ordinateur et de raconter sa journée à son nouvel ami La Mèche.

Pinocchio : T'avais raison, ils n'arrêteront pas. C'est de pire en pire. Ce midi, l'un d'entre eux a craché dans mon assiette.

Quelques minutes passèrent, que Patrick investit dans la contemplation du plafond. Il était sur le point de s'assoupir quand une alarme le ramena de force à la réalité.

La Mèche : Je suis là, mon gars. J'espère que tu t'es sorti de cette situation sans trop de mal.

Pinocchio : Son crachat était tellement écoeurant que lorsque son complice m'a donné un coup de poing dans le ventre, j'ai pas pu faire autrement, j'ai dégueulé.

La Mèche : Ils t'ont frappé ? Tu es conscient que ça ne peut plus

continuer, n'est-ce pas ? Tu dois en parler à quelqu'un.

Patrick sentit enfin son sexe commencer à durcir. Il remit la main à la pâte.

Pinocchio : C'est ce que je fais, je t'en parle à toi.

La Mèche : Oui, et c'est très bien. Tu dois tout me raconter.

L'idée soudaine que le hideux rouquin aux dents de lapin puisse être excité sexuellement par ses récits perturba quelque peu Patrick.

— Allez ! se fâcha-t-il contre son pénis qui s'était remis à pendouiller, juste à moitié raide.

Pinocchio : D'où tu sors ce pseudo, La Mèche ?

La Mèche : On m'appelait comme ça au cégep, depuis le jour où j'ai sauté à la gorge d'un gars qui avait fait une remarque désobligeante sur ma dention. Un témoin a dit : « Il a la mèche courte, celui-là. » Le nom m'est resté.

Pinocchio : Tu lui as fait mal, au gars ?

La Mèche : Non, il avait des amis pour le défendre, lui. Mais c'est de toi qu'on parle. Je peux te soutenir, t'encourager, mais je ne peux rien faire pour que cessent les sévices que tu endures. Tu dois parler à tes parents ou à un professeur en qui tu as confiance.

Pinocchio : Il y a longtemps que je n'ai plus confiance en personne.

La Mèche : Aujourd'hui, ils t'ont frappé. Ça s'est arrêté là ?

Patrick accéléra les mouvements de va-et-vient de sa main, y mettant plus de pression. Le petit curieux voulait des détails ? Il allait être servi !

Pinocchio : Ils m'ont dit qu'ils savaient où j'habitais. Ils ont décrit mon chat que j'aime tant. Ils ont menacé de lui faire du mal si je ne prenais pas une bouchée de mon vomi.

La Mèche : Les écœurants !

L'indignation de l'homme arracha un râlement de plaisir à Patrick, dont le sexe défiait maintenant la gravité.

Pinocchio : J'ai obéi, ils m'ont pas laissé le choix, mais ça les a pas calmés. Ils m'ont forcé à avaler trois bouchées de plus.

La Mèche : N'y avait-il personne pour intervenir dans les environs ?

Pinocchio : La cafétéria était pleine. Personne a levé le petit doigt. Tout le monde me regardait comme si c'était moi, le plus malade des trois.

La Mèche : C'est assez ! Promets-moi que tu vas faire ce qu'il faut, dès lundi matin.

Patrick ne promit rien. Il venait d'apercevoir l'ombre de Figaro sur les rideaux de la fenêtre.

— Le p'tit chat que j'aime tant ! se réjouit-il en attrapant le sac de gâteries qu'il avait acheté pour lui.

Il laissa La Mèche en plan et se lâcha la bite le temps de bondir sur l'autre lit et de passer par la fenêtre. Là, dans la pénombre du soir, la main cachée sous son chandail, il continua à se caresser tout en appelant Figaro de sa voix la plus mièvre.

— Ici, mon chat. Viens, j'ai quelque chose de bon pour toi.

Figaro, s'il était encore aux alentours, demeurerait toutefois invisible. Il ne se ferait pas prendre aussi facilement une deuxième fois ! D'ailleurs, Patrick s'expliquait maintenant pourquoi le chat s'était risqué à s'approcher de la chambre où il avait déjà été martyrisé. Soûl mort, évaché contre la porte d'entrée, son grand-père bloquait l'accès à la chatière.

À la recherche de deux petits yeux phosphorescents, Patrick fouilla chaque recoin du terrain : les buissons, les arbres, même l'atelier de Joseph. Il s'approcha ensuite du deuxième cabanon, où l'amoncellement d'une incroyable quantité d'objets inutiles empêchait déjà la porte de fermer. Patrick en perdit son érection. Les pans de son jeans s'effondrant du même coup, un bout de carton s'échappa d'une de ses poches. Sans prendre la peine de rattacher ses culottes, le jeune homme se pencha pour le ramasser.

La carte du Stromboli !

— Ciboire, maugréa-t-il. Comment ce grand paquet d'os a pu la glisser dans ma poche sans que j'm'en rende compte ?

Un bruissement dans la haie de cèdres le fit se redresser vivement et se retourner.

— Figaro ?

Patrick fouilla l'obscurité des yeux sans rien trouver de plus que la végétation qui, par légers à-coups, oscillait dans la brise quasi imperceptible.

Le concierge ayant finalement réussi à piquer sa curiosité, Patrick porta les yeux sur l'adresse du Stromboli.

Après tout, il lui en devait une.

Chapitre 15

Pour une troisième fois, Patrick vérifia l'adresse sur la carte de visite. Il ne s'était pas trompé. Pourtant, les chiffres correspondaient à ceux d'une salle de sport, et non à ceux d'un bar. Sans compter que l'endroit, plongé dans l'obscurité, était fermé.

« Qui soulève des poids à 11 h du soir ? »

Ayant marché près de 30 minutes pour arriver à la limite du quartier, Patrick n'avait pas l'intention de partir bredouille. Tentant sa chance, il poussa la porte d'entrée de la salle de sport. Elle s'ouvrit sans lui résister. Alors qu'il avançait dans la pénombre entre les appareils de musculation, il s'immobilisa.

« Qu'est-ce que j'fous, ici ? », s'interrogea-t-il.

Même si le jeune homme se croyait plus fort que la peur, son corps fut pris de tremblements. C'est du moins ce qu'il crut avant de comprendre que les vibrations qui lui montaient dans les jambes venaient du plancher. En tendant attentivement l'oreille, il parvint à capter la musique qui jouait à plein volume à l'étage du dessous.

Patrick poussa une deuxième porte, celle-ci donnant sur une cage d'escalier, où une affiche lui confirma qu'il était au bon endroit. Une flèche l'invitait à descendre pour se rendre au Stromboli. Électrisé, il sauta les marches deux par deux et pénétra dans le bar. Quoique spacieux, le local du sous-sol était plein à craquer. Pourtant, rien ne laissait deviner de l'extérieur qu'une foule survoltée s'entassait dans cet endroit clandestin.

Patrick se força un passage entre les gens, des hommes pour la plupart. Étant de petite taille, il ne voyait pas ce qui se passait au fond de la salle. Quelques coups de coude de plus lui permirent d'avancer assez pour distinguer les contours d'un ring. À écouter les cris, les rires et les grossièretés qui se disaient autour de lui, il se figura que des femmes en petites tenues se battaient dans du Jell-O.

Parvenu devant le ring, il constata qu'un combat avait bel et bien lieu. Il opposait toutefois deux hommes au physique ingrat engoncés dans des

habits d'un ridicule consternant. L'un d'eux avait un bras dans une manche verte et l'autre dans une rose, même chose pour ses jambes. Un chapeau, bicolore également, duquel tintaient des grelots, lui descendait sur les yeux. Cet homme d'un certain âge personnifiait Polichinelle, tandis que son adversaire, dans la vingtaine, était vêtu du costume bariolé d'Arlequin. Toujours est-il que dans un décor qui rappelait un théâtre de marionnettes, ces deux énergumènes se tapaient dessus avec des gourdins démesurés. Petits et malingres, ils peinaient à les tenir, même à deux mains. L'Arlequin avait la bouche en sang et plus de rouge sur son costume que tout autre couleur. Il avait quand même l'air beaucoup plus en forme que le Polichinelle, qui avait du mal à tenir debout.

« Une vraie poupée d chiffon ! songea Patrick. Y'a aucune chance ! »

Puis, il dévia son regard de ce spectacle aussi violent que désolant. Quelqu'un, à la gauche de la scène, avait réussi à attirer son attention. Il s'agissait du concierge de l'école, vêtu d'un luxueux complet noir. Son visage grêlé affichant son rictus de carnassier, il agitait dans les airs une main à l'intention de Patrick. En guise de réponse, il eut droit à un doigt d'honneur. Son sourire malfaisant s'élargit plus encore.

La foule se mit à hurler. Certains de satisfaction, d'autres de rage. Par la faute du concierge, Patrick avait manqué le coup fatal. Étendu sur le ring, complètement inerte, l'Arlequin avait le nez dans un angle incongru. Deux hommes aussi chics que le concierge vinrent aider le Polichinelle à descendre de la scène, tandis que trois de leurs clones débarrassèrent le ring qu'encombraient l'Arlequin afin d'éponger son sang sur le sol.

Deux autres guignols armés de gourdins montèrent bientôt sur le ring. Alors que l'un d'eux lançait des insultes au visage de l'autre, qui répliquait par des gestes non moins vulgaires, une voix sortie d'un micro annonça qu'il était temps de parier sur ces deux nouveaux combattants. Au milieu des acclamations, il y eut un mouvement de foule. Plusieurs clients se ruèrent vers le bar. Ils plaçaient des paris et en profitaient pour refaire le plein d'alcool.

D'un œil qu'il imaginait subtil, Patrick observait le concierge. À la présentation du premier combattant, un bouffon à gros nez rouge, l'homme demeura de marbre. Il se mit en revanche à applaudir à tout rompre lorsque le rival du clown, un mime en chandail rayé, fut nommé. Ce faisant, il adressa à Patrick un signe de tête.

Le jeune homme n'hésita qu'une nanoseconde. Il préleva de son portefeuille les 993,80 \$ qui lui restaient de l'argent de Mégane et se hâta d'aller les miser sur le mime. Un Italien qui parlait à peine français lui promit qu'il doublerait sa mise si le mime sortait vainqueur de cette mascarade.

Le premier coup de gourdin, porté par le bouffon, fut habilement esquivé par le mime, qui s'était caché derrière un mur invisible. La foule ovationna l'exploit. L'ovationné mima la colère en jetant son propre gourdin au sol. Il se vengea de l'attaque en assénant un coup de gourdin invisible sur le crâne de son adversaire. Le bouffon répliqua d'un assaut réel à l'entrejambe. Le mime n'eut pas à caricaturer la douleur qui se répandit dans tout son corps. Son visage déformé menait à penser que ses testicules étaient allés se loger dans sa gorge. C'est alors que, coup de théâtre, un coup particulièrement brutal au crâne lui fit retrouver l'usage de la parole.

— J'suis aveugle ! s'époumona le pauvre diable en tirant sur ses bretelles rouges.

— Un mime qui parle ! se crinqua de rire un spectateur.

— Qu'est-ce que c'est qu'ce cirque ? beugla un autre.

— J'vois plus rien ! vagissait le mime. Par pitié, que quelqu'un fasse quelque chose !

Un coup de gourdin dans les dents le fit taire, ce qui emballa la foule déjà surexcitée. Sur les rotules, le mime tenta de fuir le ring en cherchant à tâtons le cordage qui le délimitait. Dès qu'il approchait d'un bord de la scène, des spectateurs le repoussaient vers le bouffon au nez rouge, qui sautillait partout en faisant tourner son gourdin au-dessus de sa tête.

Pas un instant Patrick ne s'inquiéta de ce qui pourrait advenir de son argent si difficilement escroqué. Il ne s'agissait que d'un jeu, d'une mise en scène. L'issue du combat était scellée d'avance, il n'en doutait pas. Un revirement de situation viendrait bientôt jouer en faveur de sa fortune.

C'était ce qu'il se disait quand une volée de quatre coups de bâton vint mettre le mime aveugle hors d'état d'amuser la galerie. Si la densité de la foule qui les séparait ne l'en avait pas empêché, Patrick se serait rué sur le concierge pour lui offrir le même traitement.

— Tu m'as fourré, mon crisse ! vociféra le jeune homme en pointant un doigt menaçant sur l'Italien en complet noir. T'es pas mieux qu'mort, tu m'entends ? T'es pas mieux qu'mort !

Évidemment, même s'il voyait Patrick s'égosiller à une vingtaine de mètres de lui, le concierge ne pouvait pas entendre ses vociférations, enterrées par la musique et les cris. Or, ses acolytes, postés plus près du jeune homme, le pouvaient.

Sans ménagement, Patrick fut empoigné par les bras et soulevé de terre comme s'il ne pesait pas plus lourd qu'un sac de plumes. Il se débattait encore quand, à l'écart des clients bruyants du Stromboli, on le précipita dans une pièce sombre qu'éclairaient les flammes vacillantes d'un feu de foyer. Pour ne pas culbuter, Patrick dut s'agripper à une barre de métal verticale. En s'en éloignant, il constata que le poteau appartenait à un support à vêtements sur roulettes qui présentait une dizaine de costumes plus colorés et grotesques les uns que les autres. Une porte capitonnée se referma derrière Patrick, plongeant la pièce dans un silence bienvenu. La vue d'un homme en complet de velours bordeaux, outrageusement grand et gras, assis derrière un bureau couvert de papperasse et d'un écran d'ordinateur, convainquit finalement le frêle jeune homme de se calmer.

— Ce gars-là vient de menacer Domenico de mort, Mangefeu, annonça à cet homme l'un des deux cravatés qui avaient traîné Patrick jusque-là.

Mangefeu émit un grognement qui secoua son ventre. Le bureau ainsi frappé par cette panse énorme fut déplacé vers l'avant d'un bon centimètre. L'écran de l'ordinateur vacilla. Le crâne de l'homme, partiellement éclipsé par ses énormes sourcils broussailleux, étincelait sous les caresses des flammes comme un lingot d'or. Sa longue tignasse prenait racine au-dessus de ses oreilles ornées d'anneaux d'or aussi gros que des tranches de pommes. Tout comme la barbe et la moustache qui lui chatouillaient le nombril, elle était d'un noir aussi profond que le charbon.

— Je suis le propriétaire de ce bar, petit bonhomme, se présenta cet Italien à la voix d'ogre. Tu sais que l'homme que tu as menacé de mort est mon cousin ?

Malgré sa brève résolution de demeurer courtois, Patrick s'emporta.

— Tout c'que j'sais, c'est qu'il m'a fait perdre mon argent !

Histoire de laisser au jeune homme le temps de retrouver la raison, ainsi que la crainte et le respect qui allaient avec, Mangefeu prit un moment avant de reprendre la parole.

— De quoi accuses-tu Domenico, exactement ?

Dans une mise en garde, les deux cravatés flanquèrent Patrick de façon

plus serrée.

— Premièrement, il me harcèle depuis des semaines pour que j'viennne ici ! tempêta-t-il, sans égard pour sa vie qui ne tenait peut-être plus qu'à un fil. Il s'est arrangé pour m'faire parier sur le mauvais gars !

— Tu comprends tout de travers, gringalet, tonna la voix du concierge.

L'homme au complet noir et à la couronne de cheveux gominée, aussi maigre que son cousin était gros, venait d'entrer à son tour dans la pièce. Se positionnant devant le support à costumes, il en examina quelques-uns de plus près. Après avoir fait un choix, il en déposa un sur le bureau de son énorme cousin, qui grogna son approbation. Puis, le grand paquet d'os posa une fesse sur le coin du bureau de Mangefeu. Même si un fauteuil orange faisait face aux deux hommes, aucun des deux n'invita Patrick à y prendre place.

— Je t'ai vu te battre, Nocchio, déclara Domenico. T'es bête et arrogant au point de n'avoir peur de rien. Sans compter que tu peux te montrer très sournois.

— C'est pour m'faire ce genre de compliments que vous m'tournez autour comme une pucelle en chaleur ?

Éclatant d'un rire rauque, Mangefeu frappa dans ses mains à plusieurs reprises. La pièce en vibra.

— Comme je te l'ai déjà dit, Patrick, articula exagérément Domenico, je t'ai fait venir ici pour te permettre de te remplir les poches.

Patrick étira le cou, sans toutefois parvenir à distinguer les détails du costume étalé sur le bureau de Mangefeu.

— Si j'comprends bien, j'vais m'remplir les poches pendant qu'vous allez vous vider la poche ? Ça vous fait jouir d'humilier les gens ?

— C'est bon, Nocchio, l'avertit Domenico. Garde ton arrogance pour la scène.

— Parce que vous croyez vraiment que j'vais aller m'pavaner dans votre théâtre de marionnettes ?

— Avec le salaire que tu feras ? siffla Domenico. J'en suis convaincu, oui.

— Combien ?

— Cinq cents dollars par combat, lâcha Mangefeu.

Les yeux de Patrick s'écarruillèrent. Il raccrocha sa mâchoire tombée pour s'exclamer :

– J’suis votre homme !

– Non, gringalet, tu es notre fillette, rectifia Domenico en soulevant le costume qu’il lui destinait.

La robe bleue et le tablier blanc étaient ceux de la célèbre poupée de chiffon Reggedy Ann. En plus *sexy*.

– N’oublie pas le gourdin pour rosser les vilains, petit bonhomme, jubila Mangefeu.

Pour telecharger plus d'ebooks gratuitement et légalement, veuillez visiter notre site : www.bookys.me

Après avoir consulté l’écran de son ordinateur, il ajouta :

– Ne fais pas attendre plus longtemps ton public en délire, *bellissima*.

...

Indécemment moulé dans la robe bleue, les poils de ses jambes transperçant ses collants rayés rouge et blanc, Patrick faisait face à un Pierrot affublé d’un costume à pompons blancs et noirs. Sur le visage enfariné de son adversaire, une énorme larme avait été tracée au crayon sous un de ses yeux cerclés de noir. Quant à Patrick, on lui avait dessiné des ronds rouges sur les joues et de longs cils noirs sous les yeux.

– Enfonce-lui ton gourdin bien profond dans la plotte ! beugla quelqu’un dans la foule. Elle demande que ça !

– Ouais ! l’appuya une seconde voix. À la grosseur qu’il a, elle va hurler de plaisir !

Le pierrot offrit un triste sourire à la poupée, l’air de s’excuser d’avance de tout ce qu’il allait lui faire subir. Au signal, les gourdins furent brandis et se frappèrent l’un contre l’autre. Patrick, qui ne s’attendait pas à ce que l’homme chétif qu’il combattait fasse preuve d’une telle force, tomba sur son arrière-train. Sa culotte de dentelle, lui sciant l’anus, lui arracha une grimace. Glissée de travers, sa perruque de brins de laine rouge lui cachait un œil.

– Désolé, ma petite ! se lamenta le Pierrot à pleins poumons.

Sans prendre le temps de replacer sa perruque, Patrick bondit sur ses pieds. Les genoux pliés, il balança son gourdin dans les rotules du Pierrot,

qui bascula sur le dos.

– J’veais t’faire verser des larmes pour quelque chose, moi, promit-il au pleurnicheur en soupesant son gourdin.

– Ouais, ma jolie ! se réjouit une femme dans la foule. Fais-le brailler !

– Fais-lui de vrais yeux au beurre noir ! proposa un homme.

Patrick enfonça brutalement le talon d’un de ses escarpins dans le ventre de son opposant. Le Pierrot se recroquevilla sur lui-même et roula sur le flanc en se tenant les côtes. Demeurant dans la peau de son personnage malgré les coups de gourdin qui se mirent à lui pleuvoir dessus, il glapissait comme un enfant.

– Va falloir le consoler, maintenant, Reggedy Ann ! exigea quelqu’un dans l’assistance.

Patrick avait beau frapper, les jérémiades de l’autre allaient en s’amplifiant, lui vrillant les tympans.

– Hey, la marionnette ! le héla un homme particulièrement éméché. Maudite moumoune ! Si t’es pas capable de lui faire fermer sa gueule, tasse-toi de là, j’veais m’en charger, moi !

Patrick se tourna vers l’homme.

– C’est moi que tu traites de moumoune ? postillonna-t-il.

– Sur quelle ficelle faut tirer pour que tu t’actives, foutu pantin ? renchérit le poivrot suicidaire.

– Toi, en tout cas, t’as pas tiré sur la bonne !

Patrick lâcha son gourdin, escamota sa perruque de laine et monta dans le cordage, d’où il se jeta littéralement en bas de la scène. Les premiers rangs reculèrent. Après un vol plané, Patrick projeta l’homme à la renverse en s’étendant sur lui de tout son long. La foule se massa autour d’eux, retardant l’intervention des hommes de Mangefeu. Déjà, le premier coup de poing de Patrick fut inutile ; le casse-pieds s’étant durement frappé le crâne contre le sol, il était à peine conscient. Le deuxième coup lui cassa le nez, éclaboussant de sang les gens les plus près. La douleur réveilla l’ivrogne, qui se mit à vagir comme un nouveau-né appelant sa mère. Un coup de poing dans le ventre le fit taire en lui coupant le souffle. C’est à ce moment que les hommes en noir parvinrent jusqu’à Patrick. Ils durent le rouer de coups lui aussi pour qu’il lâche prise. Une fois relevé, il poursuivit son œuvre à coups de pieds, réduisant en bouillie le visage du poivrot. Incapables de le maîtriser, les employés du bar le lancèrent par-dessus le

cordage du ring.

Ayant bénéficié d'un moment d'accalmie, le Pierrot s'était ragaillardi. Grimpé dans le cordage, il se donna un élan pour se précipiter ventre contre ventre sur son rival impudique, dont la robe bleue retroussée dévoilait jusqu'à son nombril. Le genou sciemment plié du Pierrot s'enfonça dans les bijoux de famille ornés de dentelle blanche de Patrick.

— Pardon ! brailla le clown triste en couvrant son visage ensanglanté de baisers, sans pour autant cesser de lui pilonner les bourses.

En s'agitant sur Patrick de tout son poids, il l'empêchait de se redresser. Fou de rage, le jeune homme se débattait comme un diable dans l'eau bénite. Quand il réussit à arracher un des pompons du costume du Pierrot, il le lui fourra dans la bouche. L'autre le lui recracha à la gueule. Apercevant un des gourdins du coin de l'œil, Patrick l'attrapa par le manche. Le Pierrot lui balayait maintenant le visage à grands coups de langue, ce qui décupla sa colère. Malgré cette sangsue qui se contorsionnait toujours sur lui, il parvint à faire rouler le bâton au-dessus de sa tête, où il lui devint possible de le saisir à deux mains. Comprenant ce qui allait se passer, le Pierrot releva la tête, éloignant son visage de celui de Patrick, mais il ne s'écarta pas assez vite. L'arme s'abattit sur son bonnet noir, la violence du coup l'assommant tout en le précipitant à nouveau vers son adversaire. Son front blanc heurta le sien, faisant apparaître des étoiles argentées dans le champ de vision de Patrick.

Dans les oreilles du jeune homme, le délire pétulant de la foule s'atténua soudainement. Il était sur le point de s'évanouir lorsqu'un arbitre en habit de gendarme fit son entrée sur la scène à grand renfort de coups de sifflet. Le décompte qu'il entama, repris par l'assistance, fournit à Patrick la volonté de reprendre ses esprits et de repousser le corps inerte qui l'étouffait. Quoique flageolant, il se remit sur ses pieds. Le gendarme leva son poing vers le plafond en lui agrippant un poignet.

C'est à la fois acclamé et vilipendé par la foule que Patrick piqua du nez et s'affala sur le ring.

...

Il reprit connaissance dans le bureau de Mangefeu, échoué dans le fauteuil orange, toujours étrillé par les vêtements trop serrés de Reggedy Ann. L'air

satisfait, le patron était assis dans son siège, derrière son bureau. Un poing posé sur le ventre, il s'entortillait la barbe autour d'un doigt. Debout à côté de lui, Domenico comptait les billets de 100 \$ qu'il avait dans une main. Dans les vitres miroir du foyer, Patrick put constater, du seul œil qu'il pouvait encore ouvrir, que les hommes de Mangefeu n'avaient pas épargné son visage. Ses lèvres enflées, barbouillées de sang, auraient pu appartenir à une traînée siliconée.

Domenico s'avança vers Patrick, lui cachant son propre reflet, et lui tendit quatre billets bruns.

— On avait dit 500, se plaignit le jeune homme en les saisissant.

— Navré, petit bonhomme, ergota Mangefeu. J'ai dû soustraire le prix de ton costume de ton salaire. On ne peut pas dire que tu en as pris grand soin.

— C'est ma faute si y'est trop p'tit ? râla Patrick.

— Étais-tu obligé de lancer la perruque dans la foule ? Ces brutes en ont fait de la charpie !

— C'était déjà juste un tas d'charpie ! rouspéta encore Patrick.

— Tenir tête à Mangiafoco, ça va chercher dans les 100 \$ la minute, Nocchio, l'avisa le squelette en complet noir.

— Pis le soulon que j'ai tabassé ? s'enquit le jeune homme, provocateur.

— Lui ? s'étonna Mangefeu. Rien à foutre. C'est un mauvais payeur. J'allais lui faire casser la gueule, de toute façon.

— Dans ce cas, j'reprends ça, dit Patrick en s'appropriant d'un coup sec un des billets que Domenico avait encore à la main. Ma paye pour avoir cassé la gueule du mauvais payeur.

Le monstrueux ventre de Mangefeu se souleva tandis qu'un rire tonitruant secouait toute la pièce. Pris de chaleur, il se servit de sa longue barbe comme d'un éventail. Retrouvant son souffle, il somma Patrick de revenir le voir dès qu'il aurait pansé ses blessures.

— Tu es la plus mignonne Regeddy Ann que j'ai jamais vue !

Mangefeu repartit d'un grand rire dont il perdit le contrôle. Sous ses fausses joues rouges, Patrick devint cramoisi.

— Je t'ai fait venir un taxi, Nocchio, intervint Domenico. Il t'attend à l'arrière de la bâtisse.

Patrick s'avança vers lui.

— Ça paye bien, votre petit business de détraqués, non ? Pourquoi vous

avez besoin en plus de torcher une bande d'ados dans une école secondaire ?

— Ça, Nocchio, ça te concerne pas.

— Asteure que j'ai fait c'que vous vouliez, allez-vous arrêter d'me suivre comme mon ombre ?

Les canines de prédateur de l'Italien apparurent tandis qu'il ripostait :

— Je suis pas ton ombre, Nocchio. Souviens-toi, je suis ton ange gardien.

— Ça veut dire quoi, ça, exactement ?

L'obèse riait toujours en se frappant le gras des cuisses lorsque son cousin osseux se pencha vers Patrick jusqu'à pouvoir souffler dans son oreille :

— Sérieux, Nocchio, t'as aucune idée de qui je suis ?

Chapitre 16

Les cris en provenance du sous-sol montaient jusqu'à la chambre du garçon, l'empêchant de trouver le sommeil. La lueur blanche de la pleine lune filtrait entre les rideaux, l'incitant à supposer que ces hurlements étaient ceux d'un loup-garou. Même si, à 12 ans, les enfants ne croyaient plus à l'existence de ce genre de créatures, le garçon, lui, savait que certains monstres étaient bien réels.

Encore plus intrigué qu'apeuré, il décida d'aller voir de quoi il retournait. Il marcha dans le noir jusqu'à l'escalier. Les cris bestiaux continuaient d'offenser ses oreilles. Une fois en bas, il passa devant une porte fermée, mais celle qui donnait sur la pièce d'où venaient les cris était entrouverte. Dans l'embrasure, le garçon entrevit le responsable de son insomnie : un homme affublé d'un masque de loup. Il reconnut son père à son corps mou et trapu aussi poilu qu'un ours. À genoux sur le divan, hurlant comme un dément, il s'agrippait au ventre d'une femme à quatre pattes qu'il baisait sauvagement. Les mains de cette femme étaient menottées dans son dos et son corps portait de nombreuses écorchures rouges causées par des ongles. Le bandeau qui cachait ses yeux était trempé de larmes. Ses seins lacérés, ensanglantés par de multiples et profondes morsures, ballottaient au rythme de l'agression.

Ce n'était pas la première fois que le garçon était témoin d'une scène semblable.

Sa mère non plus.

Assise dans le fauteuil voisin, elle fumait une cigarette en ne jetant que de brefs regards à la performance sexuelle de son mari. Elle se concentrait plutôt sur le dossier qu'elle avait sur les genoux, étudiant des colonnes de chiffres.

En balayant la pièce du regard, le garçon vit également l'homme de main de ses parents, aussi grand et maigre que laid, debout face à un troisième homme, plus jeune.

– Alors ? demanda cet inconnu quand le père du garçon, après avoir poussé un ultime hurlement, eut rangé sa queue dans ses culottes et retiré son masque. C'est bon ?

C'est la mère du garçon qui répondit :

– Non, c'est pas bon, Desrosiers. Tu nous dois déjà trop d'argent.

L'homme poilu poussa la femme sur l'accoudoir du divan et s'installa confortablement contre elle, comme si elle n'était qu'un vulgaire coussin.

– Juste une caisse, Val ! J'demande pas la lune ! J'ai laissé ton mari fourrer ma blonde, me la maganer...

– Ça, c'était pour que j'accepte de t'écouter, Desrosiers.

– Ma câlice ! Ça s'passera pas comme ça ! J'ai juste un mot à dire, pis...

– Pis quoi ? le coupa la mère du garçon. C'est des menaces, ça, Desrosiers ?

Pendant qu'elle parlait, son homme de main, habile et silencieux, s'était glissé derrière le dénommé Desrosiers.

– Sois pas vache, tabarnak ! Juste une centaine de DVD pis j'm'arrange pour vous rembourser c'que j'vous dois.

– J'ai plus confiance, Desrosiers. Peux-tu vraiment m'en vouloir pour ça ?

Le jeune homme n'eut pas la chance de s'exprimer sur le sujet. Une ceinture de cuir venait de s'enrouler autour de son cou. Il se débattit contre son attaquant pendant que ce dernier bouclait la ceinture en enfonçant l'ardillon de métal dans un trou ajouté exprès pour ce genre de boulot. La bande de cuir serra si étroitement le cou du mauvais payeur que, privé d'oxygène, il finit par s'évanouir et s'écrouler sur le sol.

Le garçon en avait assez vu. Il allait regagner sa chambre quand son père se leva et contourna Desrosiers pour se diriger vers la porte. Le garçon n'avait pas le temps de monter l'escalier. Il se précipita dans l'autre pièce. Ce n'est qu'une fois la porte refermée derrière lui qu'il s'étonna d'avoir pu entrer dans ce cagibi. Habituellement, la porte était verrouillée. Il avait d'ailleurs reçu l'ordre de ne jamais l'ouvrir.

De faibles miaulements s'offensèrent qu'il allume la lumière. Empilées les unes sur les autres, de nombreuses cages retenaient captifs des animaux, des chats pour la plupart. Beaucoup avaient déjà subi de graves blessures. Des plaies purulentes recouvraient leurs petits corps maigres. Ceux des cages du dessous avaient le pelage sali par les déjections des animaux qui habitaient les cages du dessus. L'odeur écœurante prenait à la gorge, mais il était hors de question que le garçon sorte de là avant d'être certain que tout le monde avait quitté le sous-sol.

Ceux qui le pouvaient, en tout cas.

En patientant, le nez bouché de ses doigts, il tendit l'oreille. Aucun son ne sut le renseigner sur ce qui se passait de l'autre côté de la porte. C'était normal. Puisqu'il n'avait jamais entendu le moindre couinement venant de ce cagibi, il était

assurément insonorisé.

Le sort des chats n'attristait pas le garçon. Les chats lui faisaient peur, ils étaient méchants, c'était pour cette raison qu'il fallait les punir. Par contre, un petit cochon tout rose attisa sa compassion d'un grognement. Le garçon trouva adorable cet animal qui ne portait aucune trace de sévices.

Il n'était pas trop tard pour le sauver.

Au bout de quelques minutes, le garçon ouvrit la cage et prit le cochon dans ses bras. Une langue lui humidifia le front. Il hasarda ensuite un coup d'œil dans le couloir. La place était libre. La porte donnant sur l'autre pièce ayant été laissée à demi ouverte, le garçon put y voir le haut du corps de Desrosiers, toujours étendu à même le sol. Sa langue gonflée pendant sur sa joue, il semblait mort. Pourtant, sa tête frappait doucement contre le béton.

Le garçon s'avança pour mieux voir. La femme brutalisée par son père, toujours nue et menottée, était assise à califourchon sur le cadavre. C'était les mouvements de son bassin qui agitaient le mort. Le bandeau n'était plus sur ses yeux mais sur sa bouche, expliquant le silence qui régnait dans la pièce. Le regard de la femme s'agrandit en croisant celui du garçon. Bougeant les yeux, elle l'incita à regarder derrière elle.

Avachi sur le divan, l'homme de main pointait sur la tête de la femme un pistolet muni d'un silencieux. Le spectacle qu'il la contraignait à donner ne l'intéressait pas pour autant. Les yeux dans le vague, il pensait à autre chose.

À la façon dont il allait se débarrasser du cadavre, peut-être ? À ce qu'il ferait de la femme au corps en charpie ?

Que ferait-il du garçon s'il venait à le surprendre ?

Le cochon lâcha un grognement. Sachant qu'il aurait bientôt une réponse à cette question, l'enfant sentit ses jambes devenir aussi molles que du coton. L'homme au pistolet leva la tête vers lui, qui vit mourir dans les yeux de la femme le dernier espoir qu'elle entretenait d'échapper vivante à cette situation.

L'homme sortit son cellulaire de sa poche. Tandis que le garçon se ruait dans l'escalier, il composa un numéro. À l'étage, la sonnerie du téléphone de son père retentit. Le garçon se pétrifia.

– Capo, il y a un petit problème au sous-sol. Non, capo, celui-là est pas de mon ressort. Non, inutile de déranger votre épouse.

Presque sur-le-champ, le gros homme s'encadra en haut de l'escalier. Furieux d'y découvrir son fils avec le cochon, il dévala les marches.

– Les porcelets sont pas des... des chats, bredouilla le garçon. Ils sont gen...

gentils.

– Tu crois ? hurla son père en l’empoignant par le bras pour le traîner dans la pièce où la femme besognait toujours le cadavre en frottant son sexe sur le sien.

L’homme de main parut soudain s’intéresser à elle.

– T’as pas de plaisir, ma belle ? s’enquit-il en passant ses doigts le long du silencieux de son arme. La rigidité cadavérique ne viendra pas avant plusieurs heures. Viens ici, je vais t’arranger ça.

Sans lâcher le bras du garçon, son père s’arrêta pour assister à la suite, qui améliora son humeur. Le grand maigre poussa la femme au sol, lui attrapa le cou d’une main et de l’autre lui enfonça le long cylindre du silencieux dans le vagin. Un gémissement fusa de sous le bandeau. Les yeux de la femme se firent suppliants, mais elle ne résista pas davantage. Après quelques impitoyables va-et-vient, le bourreau pressa la détente.

Le garçon fut précipité dans une petite pièce qui servait d’entrepôt. Une cinquantaine de boîtes s’empilaient contre le mur du fond.

– C’est pas un bébé que t’as dans les bras, ti-gars, c’est un cochon nain, l’informa son géniteur.

Il n’était plus fâché. Il semblait même content. Instinctivement, le garçon en conçut une peur qui le jeta à genoux.

– C’est un omnivore, il mange de tout, poursuivit l’homme. Tu penses qu’il va manger quoi, enfermé ici ? Ça fait déjà plusieurs jours qu’il jeûne. On verra, quand il sera vraiment affamé, si tu le trouves toujours aussi gentil.

Le garçon ne supplia pas. C’était inutile et ça ne pouvait qu’exciter le pervers cruel qui l’avait mis au monde.

L’homme avait dans la poche un canif qu’il lança vers le garçon.

– Tiens, t’en auras sûrement besoin.

Il quitta la pièce et la porte se referma. Le garçon entendit le cliquetis du verrou, puis :

– Un seul de vous deux sortira de là, ti-gars.

Chapitre 17

Bousculé d'un cauchemar à un autre, victime d'étourdissements et de nausées, Patrick perdit le compte des heures qu'il passa dans son lit. Pendant trois jours, il ne sortit de sous ses draps que pour grignoter, boire et soulager sa vessie. Lorsqu'il émergea de ce semi-coma, une petite pilule blanche lui servit de déjeuner. Son visage, qu'il vit dans l'écran sombre de son ordinateur éteint, faisait peur. L'enflure avait diminué, mais les vilaines couleurs qu'avait prises sa peau ne lui arrangeaient pas le portrait.

Une fois son ordinateur démarré, Patrick apprit que l'après-midi du lundi tirait déjà à sa fin. S'il se présentait dans son état à l'école, on l'enverrait séance tenante à l'hôpital. Il n'avait pas le choix, son congé devait s'étirer sur quelques jours encore.

Malmenant sa santé mentale, Patrick lut en diagonale la vingtaine de messages que Mégane avait jugé pertinent de lui écrire. En gros, le dernier, envoyé une heure plus tôt, résumait tous les autres.

Mégane : Excuse-moi, mon beau chéri. Tu dois avoir l'impression que je te harcèle, mais c'est pas mon genre. Tu as mon numéro, alors j'attends ton appel.

Habituellement, Patrick adorait se triturer les méninges et imaginer des façons de rouler cette bécasse dans la farine, mais un mal de tête lancinant allait rendre l'activité moins amusante. Or, puisqu'il espérait recevoir les bijoux de sa mère dans un avenir rapproché, il n'avait pas le choix de s'y mettre, et sans tarder.

Pinocchio : Commence par m'envoyer l'argent pour le cellulaire.

Patrick compta huit secondes avant d'avoir droit à une réponse.

Mégane : Tu l'as pas reçu ? Impossible !!!

Pinocchio : Tu me traites de menteur ?

Mégane : T'énerve pas, c'est pas ce que j'ai dit. Il y a sûrement une explication...

— Bien sûr qu'il y a une explication, grommela Patrick en se frottant les tempes. Laisse-moi juste quelques secondes pour la trouver...

Pinocchio : Je viens de vérifier sur le formulaire que j'ai signé, y'aurait dû avoir deux clés dans l'enveloppe que Postes Canada m'a fait parvenir. Mon enculé de voisin a sûrement pris la deuxième !

Mégane : Attends rien dans les prochains jours, ma mère m'espionne.

En long et en large, elle lui parla de ce que sa mère disait de leur relation.

— Mais quelle relation, maudite nouille ?

Pinocchio : Quand on va vivre ensemble, t'auras plus jamais à écouter les vacheries qui sortent de la bouche de cette vieille chouette.

Mégane : Y'a qu'avec toi que je me sens aimée. Combien tu veux d'enfants ?

« Ça suffit, s'impatiente Patrick. Chaque réflexion de cette grosse épaisse me donne plus mal à la tête que l'ferait un coup de bâton derrière le crâne. »

Il coupa la conversation sans crier gare. Demain, il expliquerait à Mégane qu'il avait des problèmes de réseau. Pour le moment, il avait mieux à faire. Il avait lu quelque part que l'activité sexuelle pouvait considérablement réduire une migraine.

Du tiroir de sa table de chevet, Patrick sortit le iPhone qu'il y avait caché et s'en servit pour prendre un autoportrait. Se félicitant d'avance des répercussions qui allaient s'en suivre, il fit parvenir cette photo à La Mèche. L'homme aux dents de lapin réagit au quart de tour, ne laissant même pas à Patrick le temps de s'extirper la graine des culottes.

La Mèche : Qu'as-tu fait pour mériter un tel traitement ?

Pinocchio : Mais rien du tout ! Qu'est-ce que tu crois ?

La Mèche : Bien sûr que tu n'as rien fait ! Tu es décidé à porter plainte ?

Pinocchio : Non. Ça peut plus empirer, maintenant.

Patrick se brassa un peu la bite pour l'inciter à se réveiller.

La Mèche : Que veux-tu dire ? Qu'est-ce qui s'est passé, au juste ?

Pinocchio : On était dans les toilettes de l'école. Le plus petit gardait la porte. Le grand a voulu me forcer à le sucer.

Stimulé par ce mensonge, le pénis de Patrick se mit enfin au garde-à-vous, bien que sans grande conviction. Tel un petit chien qui faisait le beau, il ne se dressait que pour quémander une gâterie de plus.

La Mèche : Tu as refusé, c'est pour ça qu'ils t'ont tabassé ?

Pinocchio : Oui, mais au final, j'ai dû le faire quand même. Sinon, le grand m'aurait cassé les dents. « Résiste encore un peu », qu'il m'a supplié. « Sans dents, ça va être encore meilleur ». Il m'a dit que si je faisais pas bien ça, la prochaine fois, il allait commencer par me la foutre dans le cul.

La Mèche : Et tu tiens vraiment à ce qu'il y ait une prochaine fois ?

Pinocchio : Non ! Tu crois que j'aime ça ?

La Mèche : Alors, parle ! Dénonce-les !

Sentant qu'il perdait son érection, Patrick s'imagina en train de planter une fourchette dans le corps de Figaro.

La Mèche : Donne-moi leurs noms et celui de ton école. Je vais m'en occuper. Je vais aller prévenir votre directeur en personne.

Pinocchio : Il ne fera rien du tout ! D'ailleurs, c'est peut-être que des rumeurs, mais il paraît qu'il aime bien les garçons. Je veux pas être convoqué dans son bureau.

La Mèche : S'il le faut, je vais alerter les médias. Mais ça va s'arrêter, je te le promets.

Patrick baissa les yeux sur son sexe. Le chat dans son fantasme avait beau pisser le sang comme une passoire, c'est une larve molle qu'il relâcha. Il ne pouvait pas lui en vouloir, La Mèche commençait à être franchement ennuyant. Et voilà que Cléo lui écrivait. Ce n'était sûrement pas elle qui allait donner envie de vivre à sa pauvre queue !

La rousse venait de lui envoyer une vidéo. Les yeux à moitié fermés de dégoût, Patrick y vit en gros plan sa croupe rebondir sous l'assaut d'une verge luisante qui entrait et sortait de sa chatte, bruits de succion et halètements à l'appui. Le cœur au bord des lèvres, les paupières toujours plissées, Patrick s'astreignit à regarder cette infamie dans son intégralité. Heureusement, il n'eut pas droit à la sordide conclusion de cette fornication. Au bout d'une minute ou deux de va-et-vient, celui qui était sûrement en train de choper l'herpès déplaça la caméra qu'il avait à la main afin de filmer la tête de la rousse. Patrick eut alors du mal à croire en sa chance. Juste avant que l'enregistrement ne s'arrête, Cléo tourna le cou, faisant apparaître clairement son visage, le temps de lui adresser un clin d'œil.

Pinocchio : C'est ton chum ?

Cléo : Non, mon chum est en voyage d'affaires.

Cette question réglée, ils se donnèrent rendez-vous le jeudi suivant.

Lorsque Patrick frappa à la porte de l'appartement de Cléo, à Sainte-Foy, son visage affichait encore d'inhabituelles couleurs. Dès que la porte s'ouvrit, il glissa un pied à l'intérieur. C'est qu'il supposait que Cléo, en voyant qu'il ne ressemblait ni de près ni de loin à la photo de son profil Facebook, allait le renvoyer illico d'où il venait. Étonnamment, cette découverte affecta peu la catin rousse.

— T'es un p'tit cachotier, toi. T'as 18 ans, au moins ?

— Évidemment !

S'exhibant sans la moindre gêne dans des sous-vêtements d'un rouge transparent, elle vérifia un autre détail.

— Le gros bat sur la photo, c'était bien le tien ?

— Oui.

Elle l'attrapa par le collet afin qu'il pénètre chez elle. En chaleur, elle ne perdit pas une seconde pour le tripoter, déjà prête à baiser. La porte de l'appartement était encore ouverte. Patrick se défit brutalement d'elle. Les mains d'une créature aussi abjecte sur son corps, même si ses vêtements le protégeaient, c'était plus qu'il ne pouvait en supporter. Si Cléo fut déstabilisée, sa surprise ne dura qu'une seconde, après quoi son sourire adopta une courbe plus obscène encore.

— T'aimes ça *rough* ?

— Assois-toi ! lui ordonna Patrick en lui pointant le divan dans son salon.

— À vos ordres, roucoula-t-elle en se laissant tomber contre des coussins recouverts de simili fourrure.

Patrick ferma la porte derrière lui. D'un regard, il fit le tour de l'intérieur moderne et luxueux de Cléo, qui lui confirma ce qu'il savait déjà : la fortune de cette danseuse était proportionnelle à la grosseur de ses seins.

Parce que Patrick sortit son iPhone de sa poche, Cléo s'imagina qu'il désirait la filmer. Elle envoya séance tenante valdinguer son soutien-gorge, effleurant au passage ses mamelons érigés. Sa culotte étant fendue à l'entrejambe, elle n'eut qu'à les ouvrir pour s'y humidifier les doigts et s'effleurer le clitoris.

Même en connaissant le personnage, Patrick ne s'était pas attendu à devoir en subir autant avant d'atteindre son but. Au lieu d'immortaliser

pour peut-être une millième fois les lèvres épilées de Cléo, Patrick tourna vers elle l'écran du iPhone afin de lui faire voir la vidéo qui la mettait en vedette, celle qu'elle lui avait elle-même envoyée quelques jours plus tôt.

— Tu veux qu'on la regarde ensemble ? demanda la rousse d'une voix suave.

— Non, une fois c'était déjà ben en masse, la rabroua Patrick. J'voudrais plutôt la montrer à ton chum.

Les sourcils de la rousse se froncèrent. Elle retira le doigt qu'elle venait de s'introduire dans le vagin, perdant du coup sa mine alanguie.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? Mon chum est pas ici. Il est encore en voyage d'affaires.

— Bah, ça presse pas, persifla Patrick. J'vais repasser une autre fois. J'voudrais pas l'priver d'voir ça.

Cléo ferma les jambes, l'air de dire : « la fête est finie. » Elle se leva et fit un pas vers Patrick, qui recula.

— J'suis pas certaine de comprendre.

— C'est simple, même toi tu vas comprendre vite. Soit tu m'donnes 3 000 \$, soit ton chum te verra t'faire défoncer la plotte par une autre queue que la sienne.

— Espèce de p'tit crisse ! s'écria Cléo.

Cette riposte désarçonna Patrick. Il avait cru inquiéter la jeune femme en l'intimidant de la sorte, et voilà qu'elle se fâchait. Sa menace n'avait pas pesé lourd, il le comprit quand la garde-robe s'ouvrit. Un grand gaillard musclé en surgit. Torse nu, le pantalon détaché, descendu à mi-cuisses, il était armé d'un bâton de base-ball.

La tête que fit Patrick redonna le sourire à Cléo.

— P'tite bite, le nargua-t-elle, je te présente Bruno, mon chum. Il a déjà pas mal tout vu, tu comprends ? J'imagine que même toi, tu comprends ça.

Remonter son pantalon ne semblait pas faire partie des plans à court terme du fameux Bruno.

— OK, mon gars, t'arrêtes de faire chier ! ordonna-t-il à Patrick en agitant son bâton. Tu t'sors le paquet pis tu baisses ma blonde. J'ai pris *off* à job pour assister au spectacle, c'est pas toi qui va m'annuler ça !

Quelques secondes furent nécessaires à Patrick pour qu'il se brosse un tableau de la situation dans laquelle il s'était lui-même fourré. Il explosa :

— T'oublies ça tout d'suite, trou d'cul ! J'vais pas me mettre la queue

dans ta truie pleine de bibittes pendant que tu t'branles à côté !

— Ton choix, p'tit con ! rétorqua Bruno en pointant sur lui le bâton de base-ball. Mais dans ce cas-là, va falloir que quelqu'un me rembourse mon salaire d'la soirée. Soit tu fourres Cléo en y mettant de l'entrain pis tu y viens dans face, soit tu vides tes poches pis tu décâlisses.

Pas encore tout à fait remis de sa petite virée au Stromboli, Patrick craignait qu'un coup de bâton de plus ne le blesse sérieusement. Affolé, il chercha une troisième option, mais en vint plutôt à la conclusion que les deux salauds le tenaient solidement par les couilles. Sachant pertinemment que même en y investissant la meilleure volonté du monde il lui serait physiquement impossible de pénétrer Cléo, il se résolut à abandonner le iPhone de Sylvain à Bruno.

Les 1 000 \$ qu'il devait en tirer s'envolèrent en fumée, portant un violent coup à ses plans de liberté.

— Ton portefeuille ! Donne-le à Cléo, lui ordonna Bruno, tenant le téléphone dans une main et le bâton de base-ball dans l'autre.

— Y'a juste d'la p'tite monnaie, les avertit Patrick en lançant la pochette de cuir à la guidoune qui s'obstinait à rester les boules à l'air.

Il se louangea d'avoir caché tout son argent sous son matelas. Pourtant, son sourire arrogant se transforma en grimace quand Cléo sortit de son portefeuille une belle liasse de billets.

— Sept cents dollars, annonça-t-elle après un calcul rapide.

Patrick en devint blanc comme un drap.

— C'est ça, pour toi, d'la p'tite monnaie ? s'esclaffa Bruno.

Patrick se rappelait à présent avoir placé toute sa fortune dans son portefeuille avant de partir pour Sainte-Foy. Prévoyant profiter de son passage dans cette ville pour visiter des appartements, il voulait être en mesure de prouver à un éventuel futur propriétaire qu'il avait les moyens de le payer. Dans l'angoisse générée par cette soirée ne se déroulant pas du tout comme prévu, il avait complètement oublié ce détail.

Patrick n'était pas au bout de ses peines. L'horreur se poursuivit alors que Bruno constatait qu'il portait des vêtements griffés. Sous la menace du bâton, il fut d'abord contraint de se départir de ses dispendieuses chaussures de sport, puis de son jeans, de son blouson et de son t-shirt.

— J'vois que t'as l'habitude de mettre les gens en colère, commenta le voleur à la vue des nombreux hématomes qui couvraient le corps de

Patrick.

Sans aucun scrupule, Bruno lui prit aussi la chaîne de Mégane. Il en était à exiger que le jeune homme lui refile son caleçon, mais Cléo se lassa du spectacle.

— Laisse-lui ses bobettes. Sa graine, je l'ai assez vue. Pis dehors, c'est un peu frisquet ce soir.

Le couple de tordus eut également la bonté de lui permettre de garder ses bas.

En cette fin d'octobre, Patrick traversa le pont de Québec pratiquement nu, son portefeuille vide à la main. Il se fit klaxonner, reçut par la tête bon nombre d'injures, mais nulle offre de monter dans une voiture. Pas plus qu'on ne lui donna un vêtement ou une couverture pour le tenir au chaud. Retourner à pied chez Joseph lui prit environ deux heures. Cette marche humiliante eut raison de son moral comme de ses plantes de pied.

Trouvant Frédérique assise sous le porche, Figaro ronronnant sur ses genoux, Patrick s'écrasa à côté d'elle. Se frayer un passage au pays des jouets, sentir sur lui tous leurs vilains petits yeux qui allaient le juger, les entendre dans sa tête se moquer de lui, c'était au-dessus de ses forces. Il voulut caresser Figaro, mais le chat, sur le qui-vive, détala dès qu'il bougea la main.

— *My gosh*, t'as pas froid ? s'étonna la jeune femme. J'ai un manteau et je gèle.

Il haussa les épaules.

— Ça fait une heure que je t'attends. D'où t'arrives de même ?

— La vraie question c'est : où j'm'en vais d'même ?

Frédérique examinait les ecchymoses qui le meurtrissaient de la tête aux pieds. Puis, elle le regarda dans les yeux. L'énergie pour s'indigner de sa pitié manqua à Patrick.

— C'est pas le vieux Joe qui te bat, toujours ?

— Ben voyons...

Un autre jour, il en aurait sans doute ri.

— Je suis ici parce que deux petits *bums* de ton école sont passés me voir au cégep, aujourd'hui. Bernard Leroux et Steve Pelchat. Ils m'ont demandé si j'avais fait bon voyage. De quoi ils parlaient, Pat ?

— Occupe-toi pas d'eux autres, ils jappent plus fort qu'ils mordent.

— Ils avaient un message pour toi. « Tu payes demain ou on te casse les

deux jambes. »

Les coudes sur les genoux, Patrick se prit le visage à deux mains.

— T'as pas de quoi les payer, j'imagine.

Sans écarter ses mains qui étouffaient sa voix, il lança :

— J viens d me faire voler tout c que j'avais.

— Par ceux qui t'ont frappé ?

La question de Frédérique demeura sans réponse.

— Il est tard, dit-elle, je dois rentrer.

Elle souleva une fesse qui dissimulait une enveloppe dorée. Elle la tendit à Patrick.

— En me voyant là à t'attendre, Joseph m'a donné ça pour toi.

Patrick se hâta de déchirer le papier, découvrant 200 \$ en billets de 20. La consolation était mince. Il recomptait les billets pour la sixième fois quand Frédérique demanda :

— Ça vient de qui ?

— Aucune idée. C'est la deuxième fois que j reçois une enveloppe comme celle-là.

— Il y a assez pour rembourser Leroux ?

— À peu près, oui, répondit Patrick.

Pas du tout, en fait. Mais de toute façon, il se ferait passer dessus par un train avant de donner ne serait-ce qu'une cent à cet enfoiré.

— Faut croire que t'as un ange gardien, en conclut Frédérique.

— Faut croire, oui, murmura Patrick.

Avant de retourner chez elle en passant entre les branches des cèdres qui délimitaient les deux terrains, la jeune femme le serra brièvement dans ses bras.

Il ne lui opposa aucune résistance.

Chapitre 18

Lorsque Frédérique avait relâché son étreinte, le froid qui auparavant incommodait à peine Patrick s'était abattu sur lui, s'insinuant jusque dans ses os. En entrant dans la maison, il faillit trébucher dans le fil du téléphone. Il voyait pour la première fois cet appareil préhistorique, récemment déterré et abandonné sur le plancher. Il se laissa choir à côté, sur une minime partie de prélat inoccupée. À la télévision qui ne se taisait jamais, un couple faisait l'amour avec une passion bruyante. Envahissant plus d'espace chaque jour, les jouets cessèrent d'écouter ces ébats pour concentrer leur attention sur Patrick.

— Un mot, vous autres, pis j'vous dévisse la tête, les prévint-il.

Sous la table, une souris agitait ses moustaches d'un air dédaigneux. Même elle était dégoûtée par le tas de déchets qui s'y trouvaient. À la recherche d'un bout de nourriture encore comestible, l'animal déplaça un objet, qui roula vers Patrick.

Il s'agissait d'une vieille bouteille d'eau remplie d'urine. Des coulisses jaune foncé en maculaient l'extérieur. Ainsi assis sur le plancher de la salle à manger, Patrick constatait pour la première fois qu'une bonne trentaine de ces bouteilles, pêle-mêle avec d'autres saloperies, étaient entreposées sous la table, à moins de deux mètres de la porte d'entrée.

Sous une impulsion soudaine, écoeuré, le jeune homme sortit de son portefeuille la carte de visite de la travailleuse sociale qui s'était chargée de son dossier et composa le numéro qui y figurait.

On décrocha à la deuxième sonnerie.

— Urgence sociale, ici Thomas Lacasse, comment puis-je vous aider ?

Clairement au bout du rouleau, l'homme ne donnait pas l'impression de vouloir aider qui que ce soit.

— Euh... Je veux parler à madame Jolicœur.

— Il est tard, elle...

— Je sais. Tu peux noter un message, Thomas ?

— Rachel ne prendra pas ses messages dans un avenir rapproché. Elle est en congé maladie.

Cette situation semblait énerver le dénommé Thomas. Elle énerva encore plus Patrick.

— T'es sérieux, là ?

— Vous savez, jeune homme, certains des cas sur lesquels elle travaille sont... Disons qu'ils ne l'aident pas à maintenir une saine santé mentale.

Le pauvre Thomas semblait lui-même au bord de la crise de nerfs.

— Tu dois avoir son numéro personnel, non ?

— Je ne suis pas autorisé à...

Patrick raccrocha violemment. Pendant un instant qui s'éternisa, il fixa bêtement la carte qu'il avait encore à la main. Puis, ses yeux allèrent d'un jouet à un autre.

— Ça d'lair que j'avais rester avec vous encore un peu, leur chuchota-t-il. J'vous avertis, vous avez pas intérêt à continuer à m'faire chier !

L'idée de s'en prendre aux jouets lui arracha un bref ricanement. Leur regard brillant s'appesantit plus encore sur lui. Tous, ils cherchaient à percer son âme pour mieux se moquer de ce qu'ils allaient y découvrir.

Patrick fit de la carte une boulette qu'il lança au hasard dans le bordel ambiant, puis il se rendit dans sa chambre. Là, il jeta l'enveloppe dorée et l'argent qu'elle contenait sur sa table de chevet. Même dans un compte à la banque, ses économies ne seraient pas à l'abri de lui-même. Empoignant ensuite son ordinateur portable comme un noyé s'accroche à une bouée, il fut contrarié de voir que Cléo lui avait écrit.

Cléo : Je garderai un très bon souvenir de toi, p'tite bite.

Une photo accompagnait ce mot tendre. La plantureuse danseuse, nue sous le t-shirt préféré de Patrick, lui soufflait un baiser.

Le jeune homme effaça cette photo, ainsi que tous les messages reçus de Cléo. Il la supprima également de sa liste d'amis. Après, il tenta de communiquer avec l'une de ses conquêtes, mais de toute sa collection, aucune ne répondit présente. Pas même Mégane ! Il n'était pourtant que 23 h 45. Normalement, peu importait l'heure de la nuit à laquelle il lui écrivait, la jeune fille encore à moitié endormie se jetait sur son téléphone intelligent.

Refusant de se laisser complètement abattre, Patrick choisit sur Google Images la photo d'un mignon petit chat, qu'il publia sur son mur.

Pinocchio : Chat perdu. Propriétaire très triste. Quelqu'un l'a vu ?

Il copia même cette publication directement sur les murs d'une vingtaine de ses 328 amis Facebook. Dans l'heure qui suivit, de partage en partage, la photo de Figaro fut vue par une cinquantaine de personnes. Patrick fouilla parmi la dizaine de commentaires qui suivaient son statut. L'auteure d'un de ces messages compatissants devait être une fille susceptible de laisser un beau parleur l'enrouler dans un tissu de mensonges. Un des commentaires capta son attention de façon inattendue.

Fée Bleue : Je déteste les chats.

Quatre petits mots qui conquièrent Patrick. La curiosité l'amena sur la page de cette jeune femme. Il n'y trouva rien, pas même une photo de couverture. La page n'avait été créée que six jours auparavant. Au moins Patrick put-il y examiner plus en détail la photo de profil. Étrangement, cette Fée Bleue titillait quelque chose en lui. Elle paraissait avoir une vingtaine d'années. Même s'il ne comprenait pas ce qui l'attirait chez elle, il l'était, indéniablement. Était-ce sa chevelure bouclée d'un bleu vif qui ne cadrerait pas avec le visage angélique qu'elle entourait ? Ou ses yeux plus noirs qu'une nuit sans étoiles ?

Patrick lui envoya une demande d'amitié et se surprit à croiser les doigts dans l'attente d'une réponse. Favorable, cette dernière infligea une décharge électrique au cœur peu actif du jeune homme.

Pinocchio : Moi aussi, je déteste les chats.

Fée Bleue : Tu es triste, pourtant.

Pinocchio : Ce chat n'est ni à moi, ni perdu. Je voulais seulement attirer l'attention de quelqu'un.

Fée Bleue : Tu as réussi ;)

Se stupéfiant lui-même, Patrick engagea avec cette jeune femme une discussion dépourvue de tous mensonges.

Pinocchio : Tu as l'air nouvelle sur Facebook. Que mettras-tu comme photo de couverture ?

Fée Bleue : Si j'en mets une, elle représentera la page d'un livre. J'adore les histoires. Tu m'en racontes une ?

Patrick lui fit le récit de ses pires mésaventures. Il lui raconta son expérience au Stromboli et les circonstances du vol dont il venait d'être victime. Il ne lui épargna aucun détail. S'imaginant qu'il inventait ces histoires de toutes pièces, la Fée Bleue s'en amusa beaucoup.

Commentée par elle, la vie de Patrick semblait soudain plus belle. Quel jeune homme de son âge pouvait se vanter d'avoir une vie aussi mouvementée ?

Ils discutèrent une bonne partie de la nuit. Jamais Patrick ne dévia de la route de la vérité que, sans savoir pourquoi, il avait décidé d'emprunter. De peur qu'au matin la jeune femme aux cheveux bleus disparaisse pour toujours, il lutta contre le sommeil. Il finit tout de même par s'endormir, le cœur plus léger que jamais.

...

On frappait à sa fenêtre. Encore embrumé de sommeil, Patrick reconnut Frédérique. Accroupie devant la vitre, elle tenait Figaro dans ses bras. D'une main, elle agitant une des petites pattes du chat dans un bonjour matinal.

— Quoi, encore ? maugréa Patrick en refermant les yeux.

— Figaro voudrait entrer, entendit-il à travers la vitre. La chatière est bloquée, faudrait dire à Joseph de la réparer.

Émergeant de ses couvertures, Patrick monta sur l'autre lit et entrouvrit la fenêtre pour récupérer Figaro. Le chat eut pour lui un regard torve. Il cracha et le griffa au visage avant de détalier sous son lit.

— C'est la première fois que je le vois aussi agressif, souligna la jeune femme. Il a pas apprécié sa nuit dehors.

Patrick évita de mentionner qu'il avait saboté la chatière de la porte d'entrée afin que Figaro ne puisse pénétrer dans la maison que par la fenêtre de sa chambre. Sous le nez de Frédérique, il s'apprêtait à se sortir la bite des boxeurs qui lui servaient de pyjama.

— Tasse-toi d'là, la somma-t-il. J'ai envie d'pisser.

Dès que Frédérique s'écarta, un jet jaune arrosa la pelouse de Joseph.

— T'es dégueu ! se plaignit-elle.

— Si tu voyais c'que Joseph fait d'sa pisse... Crois-moi, c'est un moindre mal.

Alors qu'il allait refermer la fenêtre, Frédérique y encadra son visage pour dire :

— Tu sais, moi non plus j'aime pas beaucoup qu'on me laisse dehors.

Patrick lâcha un soupir.

— On est vendredi, non ? T'as pas d'cours ?

– Il est encore tôt.
– C’est pour ça que j’veais retourner au lit.
– Je m’y glisse avec toi, si tu veux.
– Dans tes rêves.
– Écoute, Pat, si tu fais pas d’efforts pour être plus gentil avec moi, les enveloppes dorées, tu peux les oublier !

Frédérique était donc sa mystérieuse bienfaitrice ? Ça tombait sous le sens. À la seconde où il avait mis le pied chez Joseph, elle avait essayé de lui mettre le grappin dessus.

Sans chercher à imaginer la suite que prendraient les choses, il força la vitre qui avait tendance à bloquer, permettant à la jeune femme d’entrer dans sa chambre. Elle laissa ses chaussures dehors et passa les jambes à l’intérieur, offrant à Patrick une vue non sollicitée sur sa culotte. Il retourna sous ses couvertures, où elle le rejoignit après s’être soulagée de son manteau, de sa jupe, de ses collants et de sa blouse.

– Ça pue vraiment, ici ! s’exclama Frédérique en laissant la fenêtre entrouverte d’un pouce.

– Y’a des crottes et des cadavres de souris un peu partout. Bienvenue chez Joseph.

– On peut aller chez moi.

– J’bouge pas d’ici. Dans deux minutes, avec l’air de dehors, tu sentiras presque plus rien.

Tous deux étendus sur le flanc, ils se faisaient face. Elle voulut l’embrasser, mais il évita ses lèvres en enfouissant sa bouche dans son cou, qu’il couvrit de baisers à peine esquissés. Frédérique se pressa contre lui. Machinalement, il lui caressa le dos. Il l’aida même à dégrafer son soutien-gorge. Elle dut par contre lui saisir les mains pour le forcer à les poser sur ses seins. En dépit de l’indolence du malaxage qu’il leur consentit en pensant à autre chose, leurs pointes durcirent sous ses doigts. Le corps de Frédérique se mit à ondoyer contre le sien. Elle gémissait tout bas ; il ne l’entendait que parce que sa bouche frôlait son oreille. Quand elle essaya encore de l’embrasser, il éloigna son visage du sien pour lécher un à un ses mamelons. Il en prit un dans sa bouche, qu’il suçait doucement. La sensation ne fut pas particulièrement désagréable et, clairement, Frédérique apprécia l’effort.

« Peut-être qu’en gardant les yeux fermés, en m’y prenant bien,

j'pourrais la faire jouir sans qu'elle s'aperçoive qu'elle me laisse de marbre. »

Parce qu'elle dirigeait une main curieuse vers son pénis amorphe, il la fit basculer sur le dos et l'écrasa de tout son poids, ne laissant aucune ouverture où elle aurait pu infiltrer ses petits doigts vicieux. D'une cuisse, il sentait l'humidité de sa vulve à travers sa culotte.

— Embrasse-moi, l'implora-t-elle en se frottant contre sa cuisse.

Après qu'il se soit exécuté sans grande conviction, les gémissements de Frédérique devinrent plus rauques, plus saccadés. Elle lui empoigna les fesses. Elle en réclamait davantage. Puis soudain, elle se raidit, état que le sexe de Patrick n'avait toujours pas atteint.

— Qu'est-ce qui va pas, Patrick ? s'inquiéta-t-elle. C'est tout l'effet que je te fais ?

Il leva les yeux sur elle. Elle semblait au bord des larmes.

— C'est l'maudit chat, inventa-t-il. Le savoir en dessous du lit, ça m'déconcentre.

— Tu me trouves pas belle ?

— Ben voyons, Fred, tu sais que t'es belle.

— Moi je le sais, c'est toi qui n'as pas l'air de le savoir.

— Écoute ben, moi j'dormais, j'demandais rien à personne. Si t'es pas contente, tu peux t'en aller.

Au lieu de partir, elle lui fit une offre :

— Voudrais-tu que je le prenne dans ma bouche ?

Il glissa plutôt ses doigts dans sa culotte. La toison pubienne de Frédérique était taillée, mais pas rasée. Il caressa cette courte touffe comme il aurait flatté un chat. Son index chatouilla le clitoris.

« C'est un p'tit museau d'chat humide », s'incita-t-il à penser.

Patrick força son cerveau à imaginer qu'il avait vraiment affaire à un chat. Son doigt frôla les lèvres de cette bête affamée, qui s'ouvrirent sous ses cajoleries. Il y insinua un doigt, palpant l'intérieur des joues du chat.

— Oui, susurra Frédérique. Oui, c'est bon...

Il aurait préféré qu'elle demeure muette.

Dans la bouche avide qui cherchait à l'aspirer, il enfonça un deuxième doigt beaucoup plus violemment. Ce geste arracha un cri à la jeune femme.

— Doucement, réclama-t-elle.

Patrick ralentit les mouvements de ses doigts, mais les engouffra profondément, jusqu'à pouvoir enchâsser la vulve tout entière dans sa

paume. Il bougeait subtilement la main, la pressant fortement, comme s'il cherchait à étouffer le chat imaginaire ainsi agrippé. Frédérique se cabra de plaisir, ses mamelons pointant vers le plafond. Embrasée, elle se remit en quête du pénis de Patrick.

Il devait lui occuper les mains.

— Ce qui m'ferait plaisir, lui chuchota-t-il à l'oreille, c'est que tu t'caresses les totos.

En levant la tête pour s'assurer qu'elle obtempérait, Patrick la vit se pétrir la poitrine en s'empoignant les seins par en dessous, tout en s'agaçant les mamelons de ses pouces. Il vit également que Figaro, sans doute attiré par les sons étranges qui sortaient de la bouche de la jeune femme, était monté sur le lit. Il s'était installé contre le mur, derrière l'oreiller où reposait la tête de Frédérique. D'un geste vif, Patrick harponna la tête du chat, qu'il enfonça violemment dans le matelas. Miaulant elle-même de plus en plus fort, Frédérique ne se laissa pas distraire par le feulement étouffé qu'émit la bête.

Tout allait bien. Toute à son extase, la jeune femme gardait les yeux fermés.

Patrick resserra sa poigne sur la tête du chat, ce qui lui prodigua une miraculeuse érection. Sachant le phénomène possiblement éphémère, il retira en hâte ses doigts du vagin, dégagea son phallus de ses sous-vêtements, arracha la culotte de Frédérique et la pénétra d'un coup.

Elle cria.

« La surprise, sans doute », se dit Patrick en la pilonnant brutalement.

— Patrick ? Qu'est-ce que... Non !

Il l'écrasait. Elle pouvait à peine bouger.

— Non !

Emporté par une brusque exultation des sens, pas une seconde il ne s'imagina qu'il en allait autrement pour Frédérique. Après tout, c'était elle qui l'avait voulu. S'il en était venu jusque-là, c'était pour le bon plaisir de madame.

Les ongles de Patrick écorchaient la peau de Figaro. Quand ceux de la jeune femme lui griffèrent le dos, il ne comprit pas qu'elle se débattait pour l'écarter d'elle. Ses doigts écrabouillaient toujours le petit crâne du chat, qu'il asphyxiait peu à peu en lui poussant le museau plus profondément dans le matelas. Au lieu de mettre un frein à ses coups de boutoir, il les

distribua plus généreusement encore, avant d'éjaculer en échappant un long râle. Il n'eut pas conscience de relâcher Figaro qui, dans un miaulement sinistre, bondit en bas du lit en fouettant de sa queue le visage de Frédérique.

Patrick resta étendu sur elle, pantelant, jusqu'à ce que son poulx reprenne un rythme normal et que son sexe ramolli glisse hors du sien. Ce n'est qu'une fois retourné sur le dos qu'il remarqua qu'elle pleurait.

Il ne s'attendait pas à connaître un soulagement aussi jouissif. Le sang tardant à lui remonter au cerveau, il peinait à revenir totalement à lui. Pourquoi cette poufiasse lui gâchait-elle ce savoureux instant de pure volupté ?

— Qu'est-ce qui va pas ? s'enquit-il. C'est pas c'que tu voulais ?

— Oui, mais... C'est juste que...

— On est pas obligés d'en parler, non plus.

Frédérique se redressa, chercha ses vêtements à travers les draps. Sa culotte était déchirée. Elle l'abandonna sur le plancher. Alors qu'elle levait les jambes pour enfiler sa jupe, Patrick vit que le sperme qui s'écoulait sur l'intérieur de ses cuisses était légèrement teinté de rouge.

— Je t'ai fait mal ?

— Oui, Patrick, tu m'as fait mal. C'était ma première fois.

Il en resta pantois.

— Regarde tes doigts ! le somma Frédérique en essuyant ses larmes avant de terminer de s'habiller.

Les doigts de la main droite de Patrick, qui avaient servi à molester le chat, étaient poisseux d'un sang que la jeune femme croyait être le sien.

— Comment j'aurais pu savoir ? la questionna-t-il, sur la défensive, tandis qu'elle ouvrait la fenêtre en grand.

— Tu m'as pas demandé. Tu m'as pas écoutée.

— J'pensais... J'ai cru...

— T'as pas pensé à grand-chose. Un condom, t'as jamais entendu parler de ça ?

« Ciboire, elle prend pas la pilule ? »

Il se rassura. S'il l'avait engrossée, le jour où ça commencerait à paraître, il serait déjà loin.

Dès que Figaro en eut l'occasion, il ficha le camp par la fenêtre, suivi de Frédérique. Pendant qu'elle mettait ses chaussures, appuyée contre le mur

extérieur, elle raconta :

— Le jour où je t'ai vu débarquer chez Joseph, je me suis dit : pauvre gars, il va vraiment vivre dans cette maison-là ? T'avais l'air si triste. T'avais l'air perdu. J'ai seulement voulu t'apporter un peu de réconfort. Je voulais qu'on devienne amis. Tu m'as regardé comme si j'étais une merde sous ta semelle. J'ai juste voulu... J'aurais voulu... juste une fois... que tu me regardes autrement.

Pour la première fois, Patrick voyait Frédérique telle qu'elle était : une petite fille qui ne demandait qu'à être aimée.

— Inquiète-toi pas, je viendrai plus t'embêter. Je vais te laisser tranquille. T'es content ?

Il ne savait plus.

Chapitre 19

Pour Patrick, la douleur était un moindre mal. L'idée de souffrir contrecarrait rarement ses plans. En revanche, avoir les deux jambes cassées réduirait grandement la variété des activités auxquelles il pourrait s'adonner. Par conséquent, même s'il soupçonnait Bernard Leroux d'être trop mauviette pour accomplir un tel geste, il considéra qu'une journée de plus loin de l'école ne serait pas une mauvaise idée. Le fait que la Fée Bleue venait de répondre à son message matinal n'était pas non plus étranger à sa décision.

Après le départ de Frédérique, Patrick avait douté. Avait-il rêvé la fascinante jeune femme ?

Non, elle existait vraiment !

Il passa tout son vendredi à discuter avec elle. Il apprit même, à son plus grand bonheur, que la Fée Bleue vivait et travaillait à Québec, de l'autre côté du fleuve, juste en face de chez Joseph ! Son optimisme et sa naïveté, traits de caractère que Patrick exécrait habituellement, le rassuraient et l'encharmaient ; il ne pouvait s'empêcher de fredonner. La joie de vivre de la jeune femme mettait un baume sur un cœur qu'il ne savait même pas avoir.

Il aurait voulu la rencontrer au plus vite, mais craignait de l'effaroucher avec une proposition aussi cavalière. Il ne devait pas précipiter les choses, ils devaient d'abord apprendre à mieux se connaître.

La fin de l'après-midi arriva à la vitesse d'un train. Lorsque vint le moment où la Fée Bleue se déconnecta — elle devait se préparer avant d'aller travailler —, Patrick en sortit de ses rails. Il se retrouva plus désœuvré qu'il ne l'avait jamais été. Retomber sur Terre après avoir touché le septième ciel, c'était comme chuter au trente-sixième dessous.

Patrick étudia longuement les saillies et les craques du plafond. Puis, il voulut se désennuyer en regardant une vidéo de chat en proie à de mauvais traitements. Comble de malheur, la connexion internet du voisin faisait des siennes ; il sortit de sa chambre et monta à l'étage. Là-haut,

même errer sans but relevait de la discipline sportive.

Dans le salon, une trame sonore mystérieuse accompagna le jeune homme tandis qu'il questionnait les pantins, les poupées et les toutous qui le surveillaient comme si Joseph les avait placés là exprès pour ça.

— Y'a tu un chat parmi vous ?

Il suivit le regard d'une poupée.

— Là ?

Ces foutus jouets regardaient partout et nulle part à la fois.

— Laissez faire, tas d'merdes inutiles, j'finirai bien par trouver.

— À qui tu parles, le jeune ? T'as pas vu la télécommande ? Cette maudite musique-là me tombe sur les rognons !

Joseph était dans la cuisine. Au son, il devait avoir la bouche pleine. Le téléphone sonna et il répondit sans même prendre la peine d'avaler sa bouchée.

Patrick repéra sur le dessus d'une boîte un jouet de bois qui représentait un chat. Ses longues moustaches étaient faites de fil à pêche. N'ayant rien de mieux à offrir à son âme apathique, le jeune homme se dit que ça valait la peine de tenter le coup. Il saisit le chat par son long cou et se dirigea vers l'entrée. Son grand-père, le combiné du téléphone plaqué sur une oreille, le défia d'un regard noir de passer la porte.

— Comment ça, des absences répétées ? grogna-t-il à son interlocuteur.

Patrick se rendit dans l'atelier, où un assortiment sans fin d'outils s'offrait à lui. Lequel saurait rendre excitante la torture d'un chat de bois ?

Sorti à sa suite, Joseph lui hurla de se présenter en classe tous les jours de la semaine.

— Tu obéis, le jeune ! C'est ça ou tu t'retrousses les manches pis tu contribues aux dépenses en t'trouvant une job !

Conscient de crier dans le vide, le vieil homme descendit les trois marches du perron et partit rejoindre Patrick dans son atelier. Le surprenant avec la statuette de chat dans une main et un ciseau à bois dans l'autre, il se radoucit.

— J'savais pas que la sculpture sur bois t'intéressait.

Décontenancé, Joseph remonta son pantalon par l'arrière et en profita pour placer sur ses hanches les mains dont il ne savait que faire.

— Si tu veux, j'peux t'montrer comment j'fabrique un jouet comme celui-là. Ça t'ferait pas d'mal de t'occuper les doigts.

Patrick se débarrassa du chat de bois en l'expédiant sur l'établi.

— J'sais très bien quoi faire de mes doigts, répliqua-t-il en s'agrippant l'entrejambe.

Sous le coup de la colère, Joseph s'empourpra. Le rouge de son nez s'étendit au reste de son visage.

— C'est ça qu'tu fais d'tes journées, le jeune ? Pendant que j'me tue à l'ouvrage du matin au soir ?

— Vieux fou, marmonna Patrick.

Il heurta volontairement son grand-père, qui s'écarta pour le laisser quitter l'atelier à grandes enjambées.

— Tu travailles pour rien, Joe ! Y'a jamais personne qui t'donne une maudite cent pour tes jouets d'marde !

— Tu t'en vas où avec mon ciseau à bois, p'tit criss ? Ramène ça icitte !
Patrick l'ignora.

— C'est ça, ronchonna le vieil homme, retourne dans ta chambre t'astiquer le moineau. Tu sais rien faire d'autre ! P'tit maudit...

Figaro, qui passait nerveusement devant le porche, se fit aboyer :

— Hé, mon pote Figaro ! T'aimes ça les moineaux, hein ? Qu'est-ce que tu dirais d'manger l'mien ?

Le chat accorda à Patrick un bref regard et décampa.

Agitant un index menaçant, Joseph s'était rapproché de son petit-fils.

— Continue d'même, le jeune, pis tu vas t'ramasser dans rue. Y'a rien qui m'oblige à t'garder ici !

Alors qu'il atteignait les marches, Patrick fit volte-face. Son poing droit se serra autour du manche du ciseau à bois. Il vit la peur remplacer la colère dans les yeux de son grand-père.

— Lequel de nous deux aurait le plus de chances de réussir à s'débarrasser de l'autre, Joe ? rétorqua-t-il.

Puis, il lâcha l'outil tranchant, qui alla se perdre à travers le gazon trop long.

...

La connexion Internet avait eu le bon goût de se rétablir. Si Patrick se fiait à la rafale de messages mitraillés par La Mèche, l'immonde rouquin se rongait les ongles jusqu'au sang.

17 h 08 : Je ne peux pas m'enlever ton histoire de la tête.

17 h 09 : Dis-moi que tu vas bien, mon grand.

17 h 12 : Ç'a juste pas de bon sens ! Donne-moi les noms de ces gars-là.

17 h 13 : Dis-moi ce que je peux faire pour t'aider. N'importe quoi.

Il était grand temps que Patrick lui réponde !

Pinocchio : Salut.

La Mèche : Dieu merci ! Je commençais à m'imaginer le pire.

Pinocchio : Je t'écris de l'hôpital.

La Mèche : C'est eux ? Ils t'ont encore fait du mal ?

Cette fois, Patrick y alla à fond. Il raconta être allé marcher seul le soir dans les bois, histoire de prendre l'air, de décompresser. Ses intimidateurs avaient feint de le rencontrer par hasard, mais Patrick était certain qu'ils l'avaient suivi. Ils étaient venus à vélo. Pour le battre, ils s'étaient servis des chaînes de ces bicycles. Ils avaient frappé jusqu'à ce que, étendu sur le ventre, il n'ait plus la force de se relever. C'était là, alors qu'il avait le visage écrasé contre le sol, la bouche pleine de terre, que le plus grand des deux l'avait sodomisé.

Pinocchio : Après, il m'a obligé à me retourner. Son ami voulait me pisser dans la bouche. Mais là...

La Mèche : Tu peux tout me dire.

Pinocchio : Je comprends pas pourquoi, j'avais mal, j'étais mort de peur. Mais j'étais bandé.

La Mèche : Tu ne dois surtout pas avoir honte. C'est une réaction du corps contre laquelle tu ne pouvais rien. Ça ne veut pas dire que tu as aimé ça.

Pinocchio : Sauf qu'eux, ils ont pensé le contraire. Alors, ils ont recommencé. Avec une branche d'arbre.

La Mèche : Tu as donné leur nom à quelqu'un ? À l'hôpital, ils ont dû te poser pas mal de questions.

Pinocchio : J'ai rien dit. J'ai confiance en personne d'autre que toi.

La Mèche : Je suis là, je t'écoute. Donne-moi leurs noms.

Patrick hésita une bonne minute, puis il se décida.

Pinocchio : Bernard Leroux et Steve Pelchat.

Il fournit également à La Mèche le nom de son école. Il devrait finir par s'y rendre s'il voulait être témoin de ce qu'il venait de déclencher. En

découlerait-il de grands remous ? Il en doutait. Il laissa La Mèche à son devoir de Grand Frère pour partir sur le Net en quête d'une vidéo qui lui permettrait de se soulager de la raideur qu'il venait de s'infliger en proférant ses vilains mensonges.

• • •

Tandis que la vidéo chargeait, Patrick lut quelques-uns des commentaires laissés par les internautes qui l'avaient visionnée.

André Massicotte : Qui sont les monstres qui ont filmé ça ? Il faut les faire enfermer !

Josée Boisjoly : Pauvre petit minou ! Faut être malade pour faire ça à un animal.

Michel Leblanc : Josée Boisjoly, tu es aussi malade que ceux qui ont fait ce film. Tu t'inquiètes pour le chat sans avoir une pensée pour ce qu'a subi le petit garçon !

Les enfants n'avaient aucun effet sur Patrick. Il se savait tordu, mais jamais il ne se servirait d'un enfant pour assouvir un fantasme. Pas même en pensées. L'idée, à elle seule, lui donnait des envies de meurtres.

En voyant apparaître devant ses yeux un chat au dos à vif, son excitation monta d'un cran malgré son malaise. Un petit garçon s'amusait à arracher les poils de ce chat. Le visage de l'enfant, qui n'avait pas plus de cinq ans, avait été brouillé au montage.

— Il fait chaud, dit le garçonnet au chat. Il faut enlever ta fourrure.

L'animal tentait de se défendre, mais les coups de ses petites pattes dépourvues de griffes n'étaient que des caresses sur les joues du garçon. Les yeux flous de ce dernier fixèrent la caméra. Il hocha ensuite la tête, acceptant apparemment les directives qu'on venait de lui donner. Il dit :

— Tu as faim ?

Le chat avait faim, c'était plus qu'évident. À sa maigreur squelettique, on devinait qu'il était privé de nourriture depuis longtemps.

Sans trop que Patrick sache pourquoi, son malaise grandissait. Lorsque l'enfant attrapa le pot qu'une main lui confiait, il en perdit carrément son érection. On devinait, à la couleur, que le pot contenait une tartinade de saumon.

Patrick le *savait*.

Peut-être avait-il déjà visionné cette vidéo dans l'autre vie dont il refusait de se rappeler autre chose que la spacieuse maison familiale.

« C'est donc pas l'hémorragie cérébrale qui m'a bousillé l'cerveau. J'suis né avec cette déviance, cette envie de voir souffrir un animal », en déduisit le jeune homme.

Le garçonnet, immobile, semblait écouter les instructions qui lui étaient données. Il sourit, puis enfonça dans la tartinade un index qu'il plaça ensuite sous le nez du chat. La langue râpeuse se mit à lécher frénétiquement la tartinade. L'enfant rigolait sous les chatouilles. Une fois son doigt bien net, le chat encore affamé le happa dans sa gueule. Il se mit à tirer sur ce bout de viande comme s'il voulait l'arracher et partir en l'emportant. Apeuré, le garçon réussit à reprendre son doigt, qu'il cacha dans son poing. Peu après, il hocha à nouveau la tête en regardant le caméraman. Cette fois, les instructions qu'il reçut n'étaient pas de son goût. Même si son visage était brouillé, on devinait qu'il pleurait, car, avant de retirer son pantalon, il fit le geste d'essuyer ses larmes.

— Mais... Je... Si je mets la tartinade là, le chat va me faire mal avec ses dents.

Bien que chamboulé par ce qu'on exigeait de lui, le garçon glissa à nouveau la main dans le pot de tartinade de saumon.

Patrick ferma les yeux. Quelques secondes plus tard, paniqué, le garçon se mit à hurler :

— Maman ! Aide-moi, Maman ! Enlève-le de là !

Aucune mère ne se laissa attendrir par les cris du petit. D'un œil entrouvert, Patrick le vit frapper le museau du chat, mais l'animal vorace s'acharnait sur lui. L'enfant continua de s'époumoner, tandis que ses petites mains s'enroulaient autour du cou du chat.

— Maman ! Papa !

Il serra de plus en plus fort, jusqu'à ce que le chat devienne tout mou et tombe au sol.

— Vilain chat ! glapit le garçon.

Hurlant comme un sauvage, il empoigna la fourchette à barbecue qu'on lui présentait. Quand la vidéo s'arrêta enfin, l'enfant avait du sang jusque dans les yeux et la dépouille du chat n'était plus reconnaissable.

Il aurait pu s'agir de n'importe quel cadavre d'animal écrabouillé sur la

route.

Chapitre 20

La vidéo s'était arrêtée depuis plusieurs minutes. Pour arracher à sa vue le cadavre du chat en bouillie, Patrick avait carrément fermé son navigateur Web. Ébranlé, il fixait la photo de Figaro qui décorait son écran.

Allait-il devoir atteindre un tel degré de sauvagerie pour satisfaire sa propre perversité ?

Son trouble allait bien au-delà de ce qu'impliquait cette question, il en était conscient, même s'il en ignorait l'origine. Quel genre de monstres pouvait tirer plaisir à voir un si jeune enfant à ce point terrifié ? Secoué jusqu'au trognon, Patrick n'avait qu'une envie : parler avec la Fée Bleue. Aspirer une profonde bouffée de sa pureté.

Pinocchio : J'ai envie de te voir.

La Fée Bleue : Je suis encore au travail, je t'écris dès que je suis de retour chez moi.

Elle le laissait dans le vague. Avait-elle le goût de le rencontrer, au moins ?

En épluchant leurs anciennes conversations, Patrick trouva l'information qu'il cherchait : la jeune femme était serveuse au restaurant l'Écrevisse Rouge, dans le Vieux-Québec. Internet lui apprit que ce prestigieux restaurant ne fermerait ses portes qu'à 3 h. Il n'était pas même 20 h. Il n'allait quand même pas tourner en rond comme une bête en cage pendant plus de sept heures ! Au lieu de se ronger les ongles jusqu'au sang, il prit l'initiative d'écrire à Mégane, anormalement discrète depuis quelques jours.

Pinocchio : Allô ma belle ! Tu me manques.

Dix minutes s'écoulèrent sans qu'elle consente à lui donner signe de vie. Peut-être s'était-elle résolue à lui servir sa propre médecine ? Si tel était son but, elle n'était pas très bonne à ce jeu. Dès qu'il lui fit croire qu'il irait la voir à Montréal la fin de semaine suivante, elle craqua.

Mégane : Vraiment ?

Pinocchio : Le seul ennui, c'est l'argent. Je pensais pas que c'était aussi

cher, un billet d'autobus.

Mégane : T'as pas 100 \$? Encore une excuse. Si t'as pas envie de venir me voir, dis-le franchement. J'arrêterai de t'embêter.

« M'embêter ? C'est un euphémisme ! Tu m'casses littéralement les couilles ! »

Pinocchio : Si tu m'aimais, comme tu le dis, tu me ferais confiance.

Mégane : C'est de plus en plus difficile, Pierre-Luc.

Pinocchio : Tu crois qu'il m'arrive pas de douter, moi aussi ? Qui me dit que t'es pas un gars ?

Mégane : Lol

Pinocchio : Prête-moi l'argent pour le bus, et je viendrai m'assurer que tu es bien celle que j'aime.

— Tu pousses ta *luck*, champion, se gronda-t-il lui-même en retenant son souffle.

Mégane : Ton voisin pourrait encore te voler. Je vais plutôt te réserver un billet en ligne.

Pinocchio : C'est réglé, j'ai récupéré la clé que ce salaud m'avait prise.

Mégane : C'est quand même plus simple, t'auras qu'à prendre ton billet directement au terminus le jour de ton départ.

Patrick l'accusa de le traiter de voleur. Il la menaça de mettre un terme à leur relation.

Mégane : Je vais t'envoyer l'argent. M'en veux pas, j'ai pas l'habitude d'être aimée. Je te mérite pas.

— Je te l'fais pas dire, maugréa Patrick en concluant brusquement la discussion.

Après avoir vérifié que les hématomes qui bleuissaient ses orbites pouvaient passer pour des cernes, il fouilla sa valise, toujours ouverte entre les deux lits, sur le plancher. Il en sortit le complet que Rachel Jolicœur avait eu la bonne idée d'inclure dans son mince bagage. Pour aller avec, elle avait choisi une chemise d'un bleu aussi vif que les cheveux de la Fée Bleue.

« C'est un signe », se dit Patrick, ce qui acheva de le persuader que ce qu'il s'apprêtait à faire n'était pas une bêtise.

• • •

Un autobus conduisit Patrick à la gare fluviale de Lévis, où il embarqua sur le traversier qui lui ferait franchir le fleuve. Les autres passagers ayant le bon sens de rester à l'abri dans la cabine, il se croyait seul sur le pont, dans le noir, à se laisser malmener par le vent froid, lorsqu'il remarqua un homme qui l'observait depuis l'étage supérieur. Cette silhouette efflanquée lui rappela celle de l'individu qui avait pointé une arme sur lui deux semaines auparavant. Se sachant regardé, l'homme souleva son chapeau en signe de salut. Patrick crut alors reconnaître Domenico Stromboli.

Le harcelait-il à nouveau dans l'espoir qu'il retourne se ridiculiser sur le ring du théâtre de marionnettes ?

Patrick monta l'escalier en longeant la rambarde, à laquelle de hautes vagues l'obligèrent à se retenir. Quand il arriva à l'endroit où quelques secondes plus tôt se tenait l'homme en noir, il n'y avait plus personne.

Une fois débarqué dans le Vieux-Québec, Patrick marcha un demi-kilomètre, trajet au cours duquel il jeta de nombreux regards derrière son épaule. La sensation d'être suivi ne le quitta que lorsqu'il poussa la porte de l'Écrevisse Rouge. Un employé en livrée noire l'accueillit.

— Vous avez une réservation, monsieur ?

— Non.

— Une carte VIP, sans doute ?

— Non plus.

L'employé au parler distingué agita ses doigts sur l'écran tactile de sa tablette sans que Patrick puisse deviner ce qu'il cherchait à vérifier.

— Il est déjà tard, l'informa-t-il. Seuls les VIP ont l'avantage de pouvoir étirer leur expérience au-delà de 23 h.

— J'ai pas l'intention de m'éterniser.

— Bien. Dans ce cas, veuillez me suivre, monsieur...

— Nocchio.

— Monsieur Nocchio. Soyez le bienvenu à l'Écrevisse Rouge.

À la suite de l'employé, Patrick pénétra dans une grande salle à l'éclairage discret, qui offrait une centaine de places assises. Un tapis rouge absorbait le bruit qu'auraient produit en son absence les vertigineux talons des serveuses. Elles étaient nombreuses à se déplacer entre les tables, balançant habilement des hanches pour éviter les obstacles, les bras chargés d'assiettes ou portant des plateaux où s'entrechoquaient des coupes de champagne.

Après s'être assis à la place que lui avait indiquée l'employé, Patrick n'eut pas à observer bien longtemps ce qui l'entourait pour comprendre que l'Écrevisse Rouge était loin d'être un restaurant familial. Les clients, essentiellement des touristes, étaient en grande majorité des hommes. Beaucoup s'agglutinaient autour des tables en groupes de plus de 10 personnes. Quant aux serveuses, toutes, sans exception, avaient de longs cheveux teints en bleu et portaient le même uniforme : un bustier de cuir noir, une jupe et une collerette de tulle bleu. Les lèvres étaient peintes du rouge feu de la carapace d'écrevisse, tandis que les cils s'allongeaient infiniment, enrobés d'un épais mascara noir. Une poudre bleue faisait briller leurs paupières.

Avant ce jour, Patrick n'avait vu la Fée Bleue qu'en photo. Même si les serveuses se ressemblaient toutes, à la seconde où il aperçut la jeune femme, il sut sans l'ombre d'un doute qu'il s'agissait d'elle. L'aura qui la ceignait l'attirait comme un aimant. Une sensation de plénitude l'étreignit. Il avait l'impression d'exister pour une raison précise, d'être lié à elle depuis toujours. Une forme de magie venait d'opérer. Or, la jeune femme avait fort à faire et elle ne l'avait toujours pas remarqué. Dans l'attente que ses grands yeux noirs le repèrent, il la dévisagea sans la moindre retenue. Quand le serveur en chemise d'un blanc immaculé vint lui présenter un menu, il lui pointa la femme aux cheveux bouclés en demandant à être servi par elle.

— Vous m'en voyez désolé, monsieur, mais les serveuses s'occupent des groupes et des VIP seulement. Je serai votre serveur pour la soirée. Puis-je vous conseiller notre spécialité ?

— Oui, c'est c'que j'veais prendre, tenta de le congédier Patrick, qui se tordait le cou pour voir la jeune femme derrière cet homme.

Plutôt que de débarrasser le plancher, le serveur lui expliqua en quoi consistait le plat qu'il avait commandé, tandis que la Fée Bleue distribuait des sourires à tout vent. Les clients la reluquaient avec appétit comme ils l'auraient fait avec un morceau de viande juteuse. Elle se pencha à une table, offrant sa mignonne poitrine aux regards lubriques. Un homme toucha ses cheveux en approchant de son nez une mèche, qu'il huma sans gêne. Celui avec qui il partageait son repas enserra d'une main la cuisse de la serveuse et, sans se soucier de ce qu'elle en pensait, porta sa coupe de vin à ses lèvres rouges, l'obligeant à boire. Sous le tulle transparent de la

juquette, Patrick vit la main monter et pétrir les fesses de la jeune femme, comme s'il s'agissait de miches de pain qu'elle lui servait sur un plateau d'argent.

— Le tout accompagné de pommes de terre duchesse ou d'un gratin dauphinois, selon votre goût, termina le serveur.

— Oui, répondit Patrick, qui n'avait pas écouté un traître mot du monologue culinaire.

« Ils la prennent pour une vulgaire poupée, pesta-t-il en lui-même. Une marionnette dont ils calculent chaque geste. »

Voir la Fée Bleue ainsi soumise le mit en colère. Une énorme boule s'était formée dans sa gorge.

— Le gratin dauphinois, donc ?

— Oui.

Patrick continua à suivre des yeux les gestes de la jeune femme, tandis que la boule dans sa gorge grossissait. Le plat qu'on lui présenta semblait délicieux, l'arôme qui s'en dégageait était des plus alléchant, mais Patrick ne pouvait rien avaler. Alors qu'il bousculait la nourriture de sa fourchette, un éclat de rire lui vint aux oreilles. Une assiette pleine à la main, la Fée Bleue s'amusait des plaisanteries salaces d'un vieux pervers à moumoute.

— Laisse-la un peu tranquille, papa, râla l'homme en face de lui. Faut qu'elle puisse faire son travail... Je meurs de faim, moi !

— J'ai faim, moi aussi, se plaignit le vieux cochon en se frottant le nez sur la peau tendre et rebondie qui dépassait du bustier de cuir, se rinçant l'œil jusqu'au nerf optique.

Lorsqu'il fit mine de passer la langue entre ses deux seins, la Fée Bleue esquissa un mouvement de recul. En voulant la maintenir près de lui contre son gré, l'homme accrocha une coupe qui heurta une assiette dans un bruit de verre brisé. Le contenu de l'assiette que tenait la Fée Bleue se retrouva sur lui.

— Ostie de calice de tabarnak !

— Ce n'est rien, monsieur, c'est ma faute. Venez avec moi, je vais arranger ça. Tout va bien aller.

Une forte nausée envahit Patrick.

« Tout va bien aller », entendit-il à nouveau dans sa tête.

— Ça ne va pas, monsieur ? Auriez-vous préféré les pommes de terre duchesse ?

Patrick n'avait même pas remarqué le retour de son serveur. Les yeux baissés sur son assiette, il déglutit avec peine et secoua la tête pour réfuter sa proposition. Il avait l'atroce impression que son cœur flottait dans le jus d'un poisson pourri.

— Vous êtes d'une extrême blancheur, tout à coup. Vous êtes certain que tout va bien ?

— Tout va bien, répéta en écho la Fée Bleue, en entraînant l'homme au complet sali hors de la salle à manger.

Patrick trouva le moyen de se ressaisir. Levant son visage défait sur le serveur, il porta un poing devant ses lèvres et déclara d'une voix étouffée :

— Y'a des asticots dans la viande.

— Pardon ? Des asticots ?

Tout en se répandant en excuses, le serveur s'empara de l'assiette, qu'il glissa entre les mains d'une serveuse en jupette bleue qui passait par là.

— À la poubelle ! ordonna-t-il en s'essuyant les doigts sur son pantalon. Je ne comprends pas, c'est impardonnable. Puis-je vous faire apporter autre chose ? Un whisky, peut-être, pour commencer ? C'est la maison qui offre, bien sûr.

— Non, déclina Patrick en repoussant sa chaise pour se hisser sur ses jambes. J'ai perdu l'appétit.

— J'en suis désolé, monsieur. Puis-je faire quoi que ce soit qui vous serait agréable ?

— Je refuse de payer pour ce plat.

— Cela va de soi, monsieur.

Patrick n'en crut pas ses oreilles. Comment cet idiot maniéré pouvait-il le croire sur parole ? Il n'avait même pas eu la présence d'esprit de vérifier ses dires. Des asticots ? Si le serveur n'avait jeté qu'un coup d'œil au plat, il aurait bien compris que son client mentait.

La réaction du serveur valut à Patrick une érection si soudaine et vigoureuse que son vis-à-vis y porta aussitôt attention. Il s'y attarda de longues secondes, avant de relever les yeux sur ceux de Patrick.

— Puis-je faire quoi que ce soit qui vous serait agréable ? articula-t-il une deuxième fois, jetant sur cette offre un éclairage nouveau.

La moue concupiscente que cet homme adressait à Patrick fut la goutte qui fit déborder le vase. La hargne qui bouillait dans ses entrailles se

transforma en fureur. D'une manière ou d'une autre, il allait devoir se décharger de cette colère, sans quoi il allait exploser. L'estomac torturé de Patrick évacua alors une large gerbe rosée que le serveur reçut sur sa chemise immaculée. Le cri horrifié que ce dernier ne put réprimer fit tourner des têtes. Cachant son visage avec ses mains, Patrick quitta le restaurant au pas de course. Il arriva en trombe dans la rue, face à la vitrine d'une boutique où quatre mannequins immobiles présentaient des vêtements pour homme. Il s'arrêta là un instant, la tête vers le bas, le temps de reprendre son souffle et ses esprits. Quand il redressa le cou, il n'y avait plus que trois mannequins dans la vitrine.

« On peut pas avoir déplacé le quatrième aussi vite, se dit Patrick, abasourdi. À moins qu'il soit vivant... »

Puis, il repensa à l'homme en noir sur le bateau, et à la sensation d'être suivi qui ne l'avait quitté qu'une fois entré dans le restaurant.

— Qui êtes-vous ? hurla-t-il. Qu'est-ce que vous m'voulez ?

Dans la rue, les rares passants lui jetèrent des coups d'œil indisposés. Clairement, leur expression disait : « Ce gars est fou. »

« On le serait pour moins que ça », l'avisa une voix dans sa tête.

Bien malgré lui, Patrick revit le sourire crispé, tellement triste, de Rachel Jolicœur, la femme qui l'avait emmené chez Joseph.

...

Une fois le fleuve retraversé, il était trop tard pour prendre un autobus. Patrick ne se laissa pas affecter par cette énième épreuve. Marcher lui viderait l'esprit et lui permettrait de s'endormir dès qu'il poserait la tête sur l'oreiller. Il avançait contre le vent, la tête enfoncée sous le col retroussé de son veston.

Une voiture s'arrêta ; on offrit de le reconduire chez lui, mais Patrick préféra continuer à marcher. Il voulait que le froid s'infilte en lui jusqu'à lui engourdir l'esprit. Il arriva chez Joseph frigorifié. Les mains de chaque côté du visage telles des œillères, il passa devant les jouets en évitant leur regard accusateur et dédaigneux.

Ses doigts engourdis eurent du mal à faire afficher les messages reçus en son absence. Le premier venait de Mégane, le deuxième d'un certain Zak

Vézina, le troisième de La Mèche.

Mégane : Pierre-Luc, ou qui que tu sois, lis attentivement ce message. Je suis la mère de Mégane. Ton petit jeu est terminé. Ne t'avise plus jamais d'entrer en contact avec ma fille. Si tu vas à l'encontre de cet avertissement, je mettrai la police sur ton cas. Ton numéro de case postale devrait leur être utile.

Expédier une volée d'insultes à cette grosse vache qui le tenait par les testicules était hors de question. Patrick dut faire preuve d'une incroyable retenue pour ne pas envoyer valser son ordinateur dans le mur.

Zak Vézina s'avéra être celui qui possédait le visage qui séduisait tant de filles.

Zak Vézina : C'est ma face que t'utilises comme photo de profil, le clown. Enlève ça tout de suite, sinon je te trouve pis je te refais le portrait pour vrai. J'ai déjà signalé ton compte à Facebook.

S'imaginant à tort que le message de La Mèche allait le divertir de ses problèmes qui s'accumulaient plus sûrement encore que les jouets de Joseph, Patrick en fit également la lecture.

La Mèche : Bernard Leroux et Steve Pelchat ne te feront plus jamais de mal. Tu peux dormir tranquille.

Il ne dort pas tranquille.

Il ne dort pas du tout.

Chapitre 21

C'est avec une vague appréhension au ventre que Patrick se rendit à l'école le lundi matin. Il ne parvenait pas à s'enlever de la tête que quelque chose de grave s'était produit. Il comprit que son imagination ne lui jouait pas des tours lorsque la majorité des élèves gagnèrent leur salle de cours avant même que retentisse la première cloche.

Dans la classe de français, la tête de monsieur Grégoire lui confirma son intuition. Le professeur, assis sur son bureau, les deux pieds posés sur une chaise d'étudiant, était un homme jeune et séduisant, ex-joueur de football. Il tentait de s'enlaidir en s'imposant le port de cols roulés et de lunettes aux verres en cul-de-bouteille. Efforts inutiles qui n'empêchaient nullement ses jeunes élèves féminines de se pâmer devant lui.

Dès que le dernier élève de sa liste répondit présent, monsieur Grégoire prit une profonde inspiration, chargé qu'il était d'éclairer quelques lanternes.

— La plupart d'entre vous sont déjà au courant, commença-t-il. Pour les autres, j'ai l'immense regret de vous apprendre que deux de vos camarades, Bernard Leroux et Steve Pelchat, ont été retrouvés morts dans la nuit de vendredi à samedi.

« Bernard Leroux et Steve Pelchat ne te feront plus jamais de mal. Tu peux dormir tranquille. »

Même si, quelque part au fond de lui, Patrick s'attendait à une annonce de ce genre, il avait du mal à en croire ses oreilles. La Mèche, ce malingre rongeur de carottes, ne pouvait quand même pas... Non. Il ne pouvait s'agir que d'une coïncidence. Pour les deux emmerdeurs de première qu'étaient Leroux et Pelchat, les ennemis ne devaient pas manquer.

— Un accident de voiture ? supposa un grand sportif assis au fond de la classe. Le vieux tas de ferraille du Renard a fini par lâcher ?

Le professeur étira d'un doigt le col roulé de son chandail et le détrompa d'une voix à peine audible :

— Il ne s'agit pas d'un accident, mais d'un double meurtre.

Des murmures créèrent dans la classe des vagues si hautes que Patrick

se sentit emporter à la dérive.

— Qui a fait ça ? couina une voix aiguë.

— Les policiers l'ignorent encore, les renseigna monsieur Grégoire. Une enquête est en cours. Ne vous étonnez pas s'ils veulent interroger certains d'entre vous. Quiconque sait quelque chose doit leur en faire part. Je compte sur vous. Vous écoutez assez la télévision pour que je n'aie pas besoin de vous dire que même un détail qui vous semble insignifiant aujourd'hui pourrait éventuellement mener au tueur.

— Ça s'est passé près de l'école ? s'inquiéta une fille que Patrick entendait parler pour la première fois.

— Au parc des Chutes-de-la-Chaudière, répondit un élève bien informé. À cinq minutes d'ici.

— Dans les bois ?

Monsieur Grégoire se frotta les yeux en passant ses doigts sous ses verres épais. Puis, il retira ses lunettes et cligna plusieurs fois des yeux.

Les filles ramollirent sur leur chaise.

— Bernard et Steve ont tous les deux été accrochés par le cou au pont suspendu, au-dessus de la rivière Chaudière, révéla-t-il.

Patrick sentit la bile lui brûler le fond de la gorge. Cette histoire dépassait l'entendement.

— Monsieur Grégoire ? C'est vrai qu'ils ont été battus tellement sauvagement que même leurs parents ont pas été en mesure de les identifier ? voulut savoir un petit blond au visage couvert de boutons.

Son voisin de pupitre en remit une couche :

— Paraît qu'il faudra des tests d'ADN pour être absolument certain que les corps sont bien les leurs.

— Ils ont effectivement été... Ils ont été torturés, valida le professeur.

— Avec une chaîne de bicycle, murmura quelqu'un.

Les épaules de Patrick s'affaissèrent.

— Mon père a entendu dire que la tête de Steve a bien été retrouvée accrochée au pont, à côté du corps de Bernard, mais que son cou se serait déchiré et que son corps aurait été repêché dans la rivière.

Monsieur Grégoire secoua la tête. En levant une main en signe de holà, il dit :

— Je ne crois pas que de tels détails soient...

Mais les jeunes étaient lancés.

— Paraît que le tueur les a violés avec une branche d'arbre large comme un poing.

Ce commentaire fit blêmir Patrick à un point tel que sa blancheur spectrale capta l'attention du professeur.

— Patrick, tu ne te sens pas bien ? Tu étais proche de Bernard et Steve ?

— Non, réussit à bafouiller le jeune homme. Je les connaissais à peine.

— Leur meurtre est-il lié à la drogue qu'ils vendaient ?

La question de la fille s'adressait directement à Patrick.

« Qu'est-ce qu'elle s'imagine, cette pétasse ? »

— Si tu as une opinion sur le sujet, Léonie, intervint monsieur Grégoire, je te propose d'en faire part aux policiers.

— Sérieux ? chuchota quelqu'un au fond de la classe. Avec une branche d'arbre ? Grosse comme le poing ?

— Ils ont eu ce qu'ils méritaient, c'est tout, affirma une voix masculine.

Offusqué, monsieur Grégoire mit quelques secondes avant de réagir.

— Les propos qu'on vient d'entendre ont sûrement dépassé la pensée de celui qui les a formulés, affirma-t-il d'une voix qui tremblait d'une indignation à peine retenue. Sinon, je l'invite fortement à faire un examen de conscience.

En se trémoussant sur son bureau, il tenta de remettre les pendules à l'heure :

— Écoutez, Bernard Leroux et Steve Pelchat n'étaient pas des enfants de chœur, mais... ils ne méritaient quand même pas de... Je sais qu'ils n'ont pas toujours été très tendres avec certains d'entre vous...

Une fille éclata en sanglots. Comme si un barrage venait de se rompre, d'autres élèves se mirent à pleurer en silence.

— Ils jouaient les gros *tough*, mais ils étaient pas vraiment méchants, précisa quelqu'un.

— Steve était tellement con, balança un garçon.

Le professeur ne releva pas cette remarque. Même lui ne pouvait pas prétendre le contraire.

— Personne a jamais compris pourquoi Bernard aimait autant Steve, souligna un élève.

— Au primaire, j'étais son ami, révéla un autre. Bernard avait plein d'amis. Mais dès que l'un d'eux se moquait de Steve, il l'envoyait promener.

Y'est resté juste Steve.

— Ces deux-là étaient tout l'un pour l'autre. Quand Steve a redoublé sa 5^e année, Bernard s'est arrangé pour échouer lui aussi.

— Paraît que c'est pour Steve que Bernard s'est mis au trafic de drogue. Les parents du Chat ne lui donnaient rien, y'avait à peine de quoi s'habiller. Y'avait même pas de nourriture dans leur frigo.

Patrick se leva si subitement que son pupitre se cogna contre la chaise de la fille assise devant lui.

— Patrick ? s'étonna le professeur.

— Faut que j'aille aux toilettes.

— Encore une minute, s'il te plaît.

Monsieur Grégoire se leva lui aussi.

— Nul besoin d'avoir été très proche des victimes pour être ébranlé par des meurtres d'une telle atrocité, conclut-il. Pour ceux qui en ressentent le besoin, la psychologue vous recevra tour à tour dans son bureau. Elle sera disponible toute la semaine. D'ici là, je vous invite à vous regrouper dans le gymnase. Les enquêteurs vous y attendent.

Le professeur passa une main nerveuse sur sa tête, s'échevelant. En dépit des circonstances, bon nombre de filles furent parcourues de frissons. Les poitrines furent mises en valeur, les lèvres humidifiées par les langues.

« Elles pensent donc toutes qu'à ça ? Toutes ces petites salopes doivent avoir la chatte tellement mouillée qu'elles doivent laisser des traces sur leur chaise. »

Patrick donna un coup de pied dans son pupitre, arrachant un cri à la fille qui le reçut dans le dos.

— Psycho-Pat..., entendit-il chuchoter.

— Patrick ! l'appela le professeur. Tu vas directement au bureau de la psy. Ce n'est pas une option.

Le jeune homme hocha la tête, mais suivit plutôt la mêlée jusque dans le gymnase, puis s'esquiva par la porte qui donnait dans la cour de l'école. Il fut rapidement pris en stop par une dame inquiète de voir un jeune de son âge faire du pousse après ce qui venait tout juste d'arriver.

• • •

Une énorme masse bloquait l'accès à l'escalier. Madame Fréchette, assise

directement sur le plancher du salon, était en train de tailler une pipe à Joseph, bien évaché dans son fauteuil. Ses deux gigantesques seins flasques, qu'elle avait extirpés de sa blouse déboutonnée, reposaient sur les cuisses du vieil homme. Ce dernier, tout en tétant avidement le goulot d'une bouteille de bière, s'amusait à faire tressauter ces abominations en agitant ses cuisses au rythme de la musique que diffusait le téléviseur.

Ce spectacle laissa Patrick interdit. Autant il aurait préféré ne jamais assister à une telle scène, autant il avait du mal à en détacher les yeux.

— Hey, p'tit crisse de voyeur, t'es pas à l'école ?

— Joe, t'as pas peur que cette grosse baleine finisse par t'avalier ?

— Sacre ton camp, gériboire !

Pour sa part, madame Fréchette devait être sourde, car elle continuait de besogner Joseph comme si de rien n'était. De ses grosses paluches, elle incita les cuisses qui s'étaient immobilisées à reprendre le balancement dont ses monstrueuses mamelles tiraient plaisir.

Patrick parvint à l'escalier en se désolant pour les pantins et les poupées qui, eux, devraient supporter cette exhibition jusqu'à sa conclusion. Puis, il eut pitié de lui-même en constatant que La Mèche lui avait encore écrit.

La Mèche : La police est venue. Je ne sais pas quelles preuves ils ont contre moi, mais ils me soupçonnent. J'ai besoin que tu confirmes mon alibi. On a passé la nuit de vendredi à samedi ensemble, chez moi. On a écouté la trilogie complète du *Seigneur des anneaux*. Si tu ne l'as pas déjà vue, je te conseille de t'y mettre. Ils pourraient te poser des questions à propos de son contenu.

Pinocchio : Va te faire foutre, foutu malade mental ! Tu m'oublies, tu m'écris pu jamais !

Du coin de l'œil, il nota qu'il avait une demande d'amitié de la part d'une dénommée Christine Laflamme. Il l'ignora, tout simplement, et se précipita sur la fenêtre de sa chambre.

Il avait besoin de prendre l'air.

La vitre refusant de s'ouvrir assez pour le laisser passer, il la secoua dans tous les sens. Il était prêt à la défoncer, quand elle finit par coulisser.

Se sentant plus que jamais seul au monde, Patrick s'engagea dans le cadre de la fenêtre. Frédérique n'avait pas de cours le lundi avant-midi. S'il la jouait finement, s'il faisait vraiment pitié, elle le laisserait peut-être entrer chez elle. Elle n'allait quand même pas lui en vouloir éternellement de

l'avoir déflorée, alors qu'elle l'avait pratiquement forcé à en arriver là.

Hors de la maison, une fois redressé, Patrick se figea sur place.

Deux hommes se tenaient devant lui. Le plus près, grand et bien bâti, arborant une épaisse chevelure sombre, avait les bras croisés sur la poitrine. Le deuxième, moins choyé par la nature, bedonnant, le cheveu gris et rare, était resté en retrait, les mains sur les hanches. C'est ce dernier qui annonça :

— Sergents-détectives Grondin et Marceau.

— Où tu vas comme ça, jeune homme ? tonna le chevelu.

— Nulle part, affirma Patrick. J'avais seulement éviter de croiser mon grand-père et sa dulcinée.

— Tu devrais pas être à l'école ?

— Les cours ont été annulés.

— On le sait, on en revient. Tu devais quand même y rester, non ? Là-bas, on nous a dit que tu connaissais bien Leroux et Pelchat.

— Pas vraiment.

— Patrick, suis-nous à l'intérieur, s'en mêla plus amicalement le bedonnant enquêteur Marceau. Nous avons quelques questions à te poser.

— Vous l'aurez voulu, marmonna Patrick en les menant vers le porche.

Découvrir l'intérieur de la maison fit perdre son petit sourire fendant à l'enquêteur Grondin.

— Tabarnak, Marceau, as-tu déjà vu ça ?

Apparemment, les aléas de la vie avaient déjà emmené son collègue, plus âgé, à admirer la décoration insalubre et opulente de Joseph Gingras. Peut-être même avait-il déjà eu l'honneur de rencontrer la très généreuse madame Fréchette derrière l'atelier. Toujours est-il qu'il darda un regard de reproche sur l'enquêteur Grondin.

— Joe ? s'égosilla Patrick.

Puis, après quelques secondes de silence :

— Y'est pu là.

— Pourrait-il être dans sa chambre, ou au sous-sol ? le questionna Grondin, l'air de sous-entendre que le jeune homme était peu dégourdi.

— Son état d santé lui permet pas de tels exploits.

Grondin grimaça. Soit la réponse de Patrick ne lui plaisait pas, soit les odeurs de la maison lui montaient une à une au nez.

– T’as une idée de l’endroit où on pourrait le trouver ? demanda l’enquêteur ventru.

– Après s’être fait sucer, d’habitude, il va boire un coup au bar du coin.

– Où étais-tu, dans la nuit de vendredi à samedi, Nocchio ? continua de l’agresser Grondin.

Patrick joua les étonnés.

– Dans mon lit.

– Un certain Lucien Groleau nous a pourtant juré sur la tête de sa défunte mère que t’étais avec lui.

– J’connais personne de ce nom.

– T’as donc pas passé la nuit de vendredi à samedi à écouter des films chez monsieur Groleau ?

– J’mes tiens pas avec des tapettes. J’étais dans mon lit.

– Ton grand-père pourra le confirmer ?

– Mon grand-père est même pas apte à confirmer son propre nom.

Marceau corrobora cette affirmation en hochant la tête, les lèvres tordues.

– Tu es au courant de la mort de Bernard Leroux et de Steve Pelchat, n’est-ce pas ? vérifia-t-il auprès de Patrick.

Ce dernier hocha la tête à son tour.

– Paraît que ces deux-là te cherchaient des poux, Nocchio, déclara le grand costaud chevelu, son ton laissant suggérer qu’il l’accusait d’avoir quelque chose à voir avec les meurtres.

– Si tu préfères, intervint l’enquêteur Marceau, on peut attendre le retour de ton grand-père pour t’interroger.

– Pour la différence que ça ferait..., soupira Patrick.

– Ferme donc la TV, Nocchio, qu’on s’entende parler, lui ordonna Grondin.

– Allez-y, l’invita Patrick avec un geste vers le salon, vous gênez surtout pas.

L’enquêteur étira le cou vers le salon, fit deux pas en direction de l’appareil, puis se ravisa.

– On va dire que c’est pas si fort que ça.

Patrick pointa aux deux policiers la table de la salle à manger, dont la surface disparaissait complètement sous divers objets.

– Assoyez-vous, j’veis vous faire du café.

– C’est vraiment pas nécessaire, se braqua l’enquêteur aux oreilles sensibles.

Marceau débarrassa deux chaises de ce qui les encombraient, puis convainquit son collègue de s’asseoir aussi et d’accepter le café sans rechigner. Séparé d’eux par le mur de la cuisine, Patrick se mit à la recherche d’un pot de café en poudre qui aurait pu être oublié dans tout ce barda. En fait, il cherchait surtout un mensonge à raconter, une histoire qui le disculperait de sa responsabilité dans cette affaire. Un mensonge assez crédible pour convaincre les policiers que revenir avec un mandat pour fouiller son ordinateur serait une perte de temps.

Dans la salle à manger, les deux enquêteurs discutaient à mi-voix.

– As-tu vu la vidéo avec les deux p’tits ânes ?

– De quoi tu parles, Grondin ?

– T’as sûrement entendu parler du couple de détraqués, à Verchères, qui faisait jouer leur p’tit gars dans des films de cul avec des ani...

– Voyons, Grondin, pas devant le jeune.

Ces derniers mots donnèrent une idée à Patrick. S’il faisait croire aux policiers qu’il n’était plus là pour les écouter, peut-être qu’ils parleraient de l’enquête et dévoileraient ce qu’ils savaient le concernant.

Passant devant eux, il se dirigea vers l’escalier en lançant :

– Y’a pu d’café. J’veis en chercher dans la réserve, au sous-sol.

Après avoir vu Patrick disparaître dans l’escalier, Grondin patienta quelques secondes avant de revenir à la charge.

– Pis, en as-tu entendu parler, des vidéos ? Le bonhomme filmait, mais c’était sa bonne femme qui dirigeait tout ça.

– Moins fort. Évidemment que j’en ai entendu parler. Mais ces films-là sont des preuves à conviction. T’as pas pu les voir.

– Tu connais Dumoulin, qui est rendu à l’unité sur l’exploitation sexuelle des mineurs ? Quand y’a appris que les deux malades allaient être relâchés faute de preuves, y’a péti une coche. Y’a appelé des collègues, dans le coin de Montréal, pis y’a fini par mettre la main sur plusieurs films. Il les a diffusés sur internet, histoire d’alerter la population.

– C’est brillant, ça, ronchonna Marceau.

– J’en ai vu juste des bouts, va pas penser qu’ça m’excite. Dans un des films, le p’tit a même pas cinq ans. Y’a un chat qui lui...

– Veux-tu bien m’épargner ce genre de détails, Grondin ?

– Dans le film dont j'te parlais, il porte un masque d'âne et il...

– Arrête ! Comment ça, ils n'avaient pas assez de preuves ?

– Ben, les deux fuckés, on les voit jamais dans leurs vidéos. On n'entend pas leur voix non plus. Même leur gars, y'a toujours le visage dans l'ombre, ou brouillé, ou alors il porte un masque. Hey, une vraie marionnette ! Si tu voyais tout ce qu'il les a laissés lui faire !

– Ben voyons, gros innocent ! protesta Marceau.

Après s'être assuré que Patrick n'était pas en train de remonter, il ajouta :

– C'était juste un enfant. Qu'est-ce que tu aurais voulu qu'il fasse d'autre ?

– Hey, faut pas charrier ! s'obstina Grondin. Y'avait au moins 14 ans, si c'est pas 16, dans certaines vidéos !

– Coudonc, t'en as vu combien de ces vidéos-là ?

Grondin en remit une couche :

– Y'était pas attaché, le gars. Y'allait à l'école, comme tous les enfants. Être lui, j'aurais tué mes parents dans leur sommeil, c'est pas compliqué. Y'aurait au moins pu s'enfuir, demander de l'aide. Faut croire qu'il aimait ça.

– OK, Grondin, ferme ta gueule. T'es vraiment un cas désespéré.

– Ouain, ben c'est pas moi qui m'laissais...

L'enquêteur Marceau, dépassé par la profonde bêtise de son collègue, monta le ton.

– Bonté divine ! Ferme-la, je te dis !

– Capote pas, Marceau ! Le jeune est encore en bas, y peut pas nous entendre.

– Il pourrait remonter d'une seconde à l'autre, et moi non plus je ne veux pas t'entendre, peux-tu comprendre ça ?

Grondin grommela quelque chose que Patrick ne comprit pas, puis un bref silence se fit.

Accroupi au milieu de l'escalier, le jeune homme s'était pétrifié depuis un moment déjà.

– Hey, Nocchio ? hurla l'enquêteur chevelu. Es-tu parti le chercher en Colombie, ton café ?

Assailli par des mauvais souvenirs qui lui venaient par flashes comme autant de coups de poing en plein visage, Patrick fut incapable de répondre.

Son corps s'était raidi, il avait l'impression d'avoir des bâtons à la place des jambes. Quand il parvint à faire bouger ces bouts de bois, il monta afin de se montrer aux policiers, mais demeura près de l'escalier.

— J' préférerais que vous reveniez quand mon grand-père sera là.

Grondin s'énerva.

— Hey, ça fait cinq minutes qu'on végète ici, pis là tu...

— Pas de problème, Patrick, le coupa l'enquêteur Marceau. On va revenir plus tard.

Grondin darda son regard frustré dans celui du jeune homme.

— Tu joueras pas au plus fin avec nous ben longtemps, Nocchio. On le sait que t'as quelque chose à voir avec ce qui s'est passé aux Chutes.

En quittant sa chaise, l'enquêteur chevelu heurta un objet du pied. Après s'être penché sous la table pour voir de quoi il s'agissait, il releva une drôle de tête au visage verdâtre.

— Ben voyons, tabarnak, c'tu d'la pisse, ça ?

Marceau l'attrapa par le bras et le fit sortir de la maison.

Malgré le départ des policiers, Patrick resta un long moment debout en haut des marches, avant de pouvoir descendre dans sa chambre. Les doigts tremblants, il tapa quelques mots clés qui le mirent sur la piste de la vidéo mentionnée par l'enquêteur Grondin.

...

La scène avait été tournée à l'extérieur, dans un champ où un homme et une femme nus, à quatre pattes dans l'herbe, personnifiaient des ânes. Des masques, troués au niveau de la bouche, leur cachaient le visage. Les longues oreilles pendaient, tout comme les seins de la femme et le sexe mou entre les cuisses de l'homme.

Trois autres hommes entrèrent en scène. Les yeux bandés, ils s'apprêtaient à jouer à une version très perverse du jeu de la queue de l'âne.

Leur pantalon et leur caleçon sur les chevilles, les trois hommes participaient à une séance collective de masturbation. Dès que les trois bites furent érigées et maintenues à l'horizontale, le signal de départ fut donné. À pas sautillants, les joueurs se précipitèrent maladroitement sur les ânes. L'un d'eux, malgré le bandeau sur ses yeux, arriva rapidement face à la femme. Il

plia les genoux et chercha l'ouverture dans le masque, son membre distendu tâtonnant, puis glissant entre les lèvres de l'actrice. Agrippé aux fausses oreilles de l'ânesse, l'homme blond se mit à s'agiter, ses fesses basculant d'avant en arrière.

Pendant ce temps, le deuxième joueur s'était tellement éloigné qu'il n'était même plus dans le champ de la caméra. Quant au troisième, il venait de trébucher en se prenant les jambes dans le corps immobile de l'homme-âne. Il se releva en se cramponnant à ses cuisses, palpa en quête d'un sexe. Trouvant un pénis, il l'empoigna et le masturba sans ménagement. Le membre devint si gros dans sa main que le joueur s'exclama d'une voix profondément idiote :

— C'est bel et bien un âne !

Il se cracha sur les doigts et, une fois son propre membre sommairement lubrifié, il l'inséra rondement dans le rectum de l'homme à quatre pattes.

Pour sa part, le blond qui se faisait sucer par la femme au masque d'âne, écoutant les râles de satisfaction qu'elle échappait, en vint à déclarer :

— Ce n'est pas le cul d'un âne, ça... J'ai perdu !

Évidemment, tout était orchestré, cet homme ne venait pas juste de se rendre compte de son erreur. Il était clair, d'ailleurs, que l'acteur se moquait bien d'avoir le rôle du perdant. Continuant à donner des coups de reins dans le visage de la femme, sa queue complètement invisible bien enfoncée dans sa gorge, il avait tant de plaisir qu'il n'arrivait même pas à prendre l'air déçu qui aurait convenu à sa réplique.

Le joueur égaré, qui n'avait toujours pas trouvé où fourrer sa queue, guidé par la voix, se hâta en direction de la femme. De son gland en repérage, il ne fit qu'effleurer ses fesses et titiller son sexe humide, dont il n'arrivait pas à trouver l'entrée. Impatiente, elle l'aida en bougeant son postérieur. Il la pénétra d'une seule secousse, lui arrachant un bêlement extatique assourdi par la bite qui frappait contre sa lnette.

— J'ai gagné ! s'écria l'homme en s'en donnant à cœur joie contre les fesses de la femme.

— J'ai réussi avant toi ! se fâcha le sodomite qui, à quatre pattes à son tour, se faisait maintenant prendre par-derrière par l'homme au masque d'âne.

— Ce n'est pas juste, bougonna l'acteur blond, qui paraissait soudain en

avoir assez de se faire mâchouiller la carotte.

Une femme complètement nue apparut alors à l'écran. Cette fausse blonde au ventre mou n'était pas particulièrement jolie, mais ses seins volumineux faisaient oublier le reste. Le lait qui les gonflait perlait à ses mamelons.

Elle s'étendit dans l'herbe et écarta les jambes. Pendant quelques secondes, la caméra zooma sur sa toison fournie qui avait été teinte en vert. En jouant avec les poils qui couvraient ses grandes lèvres, elle appela les trois joueurs :

— Qui veut essayer un autre jeu ?

Le blond enleva son bandeau et se retira de la bouche de l'ânesse pour se ruer sur la femme et planter son dard dans la cible cerclée de vert. Il s'activa rudement, ses cris primitifs s'accordant à ceux de la femme, mais il ne tarda pas à la priver de sa queue pour répandre sa semence sur la vulve enfiévrée. Puisqu'il n'y avait plus rien à tirer de cet homme, il sortit du cadre de la caméra.

— Et si on jouait un peu au ballon ? gémit la femme en pétrissant elle-même ses deux pis aux aréoles grosses comme des pommes.

Le lait sortait par jets de ses tétines émoussillées.

Les deux joueurs abandonnèrent le jeu de l'âne pour venir s'allonger contre les flancs de la femme et lui téter les seins aussi voracement que l'auraient fait des veaux. Reconnaisante, la femme afficha un plaisir démesuré à les branler en même temps. Entre deux gémissements, haletante, elle somma les ânes de s'approcher à leur tour. Ils vinrent en marchant sur les genoux, tandis que les hommes lui agrippaient chacun une jambe pour qu'elle s'ouvre aussi grand que possible. D'une voix douceuseuse, elle incita les ânes à brouter le poil enduit de foutre de son sexe épanoui. La caméra zooma encore afin de saisir cet instant en gros plan, pour finalement se mettre à tressauter.

Au bout d'un moment, l'objectif bascula vers le bas, montrant la main aux doigts boudinés du caméraman, qui se masturbait. Assis à poil sur une chaise, le gros bonhomme poilu était sur le point d'arriver à ses fins. Une giclée de sperme aspergea la lentille. C'est à travers ce voile gluant que Patrick vit ensuite le corps de la femme se tendre et atteindre les sommets de l'orgasme grâce aux lichettes et aux mordillements des deux ânes.

Patrick mit un terme au défilement de ces images.

Il savait qu'il ne s'agissait pas du film dont le policier avait parlé. Il en existait une deuxième version, dans laquelle lui et une jeune fille avaient été forcés d'enfiler les masques des ânes et de prendre leurs rôles.

De ce film illégal, les autorités avaient dû effacer toutes traces dès qu'ils en avaient eu l'occasion.

Les monstres qui réalisaient ces films avaient l'habitude de dire qu'il en fallait pour tous les goûts.

D'ailleurs, la deuxième vidéo mettait également en vedette un authentique âne.

Dans l'esprit de Patrick, une porte venait d'être défoncée à grands coups de pied.

• • •

Les souvenirs déferlaient sur le jeune homme, l'engloutissaient. Il aurait voulu les étouffer, mais la digue mentale qui l'en avait jusque-là protégé venait de céder. À chaque nouvelle vague, noyé dans l'horreur, Patrick ne pensait pas parvenir à remonter à la surface. Mais s'il respirait mal, il respirait tout de même.

Les mots du policier résonnèrent à ses oreilles.

« Moi, je les aurais tués dans leur sommeil. »

« Pourquoi je l'ai pas fait ? se questionna Patrick. Pourquoi j'ai pas massacré ces ordures ? »

Au lieu de ça, il avait tenté de s'enfuir.

Sans aller bien loin.

Il avait mal choisi son moment. S'il s'était conformé à son plan initial, il serait parti plus tôt, mais... quelque chose l'en avait empêché.

Chapitre 22

La Porsche rouge de son père s'engagea dans l'entrée à l'instant où il enfourchait son vélo, son lourd sac sur le dos. Ses parents lui laissant peu de liberté, il n'avait pas l'habitude de prendre son vélo autrement que pour se rendre à l'école. Parce que c'était un vendredi soir, qu'il faisait déjà noir et qu'un orage menaçait de frapper, sa mère eut un doute quant à ses projets.

— Où tu vas comme ça, mon beau garçon ? lui demanda-t-elle en passant une main dans ses bouclettes blondes, que le toit ouvert de la décapotable avait permis au vent d'ébouriffer.

Valérie était une jolie femme qui adorait les bijoux, dont elle se couvrait à outrance. Ils étaient la seule coquetterie qu'elle se permettait. Elle achetait bien des vêtements dispendieux, mais ils cachaient toujours ses atouts plutôt que de les mettre en valeur. Elle ne portait ni maquillage ni talons hauts. Elle ne servait jamais d'objet sexuel, pas même à son mari libidineux et débauché.

— J'vais chez des amis, répondit Patrick à sa mère, déjà à moitié mort de peur. À un party.

— Qu'est-ce que t'as dans ton sac, mon ti-gars ? s'enquit son père de sa voix où l'accent italien se mêlait au québécois, toujours douce et caressante, comme les ronronnements d'un chat. Y'a l'air lourd. T'apportes pas de la bière, toujours ? J'veux pas avoir d'ennuis avec les parents de tes copains.

— Voyons, Claudio, s'exaspéra sa mère. Y'a pas d'amis, tu le sais bien. Le laisse pas partir sans avoir vérifié ce qu'il trimbale là-dedans.

Patrick, qui avait rempli son sac à dos de nourriture, d'eau et de vêtements, était conscient qu'un seul coup d'œil de ses parents à l'intérieur aurait ruiné son projet.

Claudio était encore dans sa voiture quand son fils donna un premier coup de pédale. Valérie voulut l'empêcher d'aller plus loin, mais malgré sa course dans l'entrée, elle ne put le rattraper avant qu'il prenne de la vitesse et qu'il gagne la route.

— Claudio ! hurla-t-elle. Ramène-le !

Leur maison luxueuse offrait tout le confort moderne dont on pouvait rêver.

Elle était néanmoins située au milieu de nulle part. Personne ne vit la Porsche rouge foncer sur le jeune homme et emboutir sa bicyclette. Tombé au sol, Patrick s'y cogna durement la tête. Son père, un homme petit et grassouillet, attrapa son vélo, le jeta dans le fossé qui bordait la route et aida son fils, à moitié assommé, à monter dans la voiture. Quand il le força ensuite à descendre, sa mère les attendait devant la porte du garage. Elle avait dans les mains une corde de marin à double tressage et piquetée de traceurs bleus, prise sur le bateau qui avait passé tout l'été dans le garage. Elle y avait fait un nœud coulant.

– Ça doit avoir l'air d'un suicide, ordonna-t-elle.

– Oui, acquiesça le petit homme, plus mou qu'une motte de beurre. T'as raison, ma chérie. Vaut mieux se débarrasser de lui. Mon p'tit doigt me dit qu'il s'en allait nous dénoncer.

– De toute façon, y'a plus d'argent à faire avec lui. Y'est trop vieux.

C'est à ce moment que la pluie commença à tomber et que les vents, déjà présents, devinrent plus violents. Contournant la maison, Valérie se dirigea vers le boisé. Claudio, poussant son fils à la démarche de zombie, lui emboîta le pas. La mère de Patrick lui passa la corde autour du cou et ils se mirent à deux pour le hisser à la branche du grand chêne, au-dessus de tous les cadavres d'animaux qui côtoyaient ses racines.

Patrick se débattit. Quand il cessa de bouger, ses parents regagnèrent la maison, persuadés d'avoir réglé leur problème.

Chapitre 23

Patrick n'avait jamais voulu s'enlever la vie, il le savait à présent. Une partie de l'histoire qu'on lui avait racontée à l'hôpital était vraie, toutefois. Sous son poids, aidée par une rafale particulièrement fougueuse, la branche à laquelle il était pendu avait cassé, l'envoyant bouler au sol, contrariant les plans perfides de ses géniteurs.

« Est-ce qu'ils ont fêté l'événement en débouchant un vin hors de prix ? »

C'était ce qu'ils faisaient chaque fois qu'ils l'expédiaient dans les bois enterrer le cadavre d'un chat ou d'un autre animal.

Un détail échappait encore à Patrick. Par quel miracle lui était-on venu en aide dans les bois ?

Il l'ignorait, puisqu'il n'était revenu à lui, à l'hôpital, qu'une dizaine de jours plus tard. Même dans l'optique où son père aurait subitement retrouvé la raison, jamais il n'aurait agi contre la volonté de sa femme chérie.

« Qui, alors, a prévenu les secours ? »

La maison des plus proches voisins étant à plus d'un kilomètre de la leur, aucune réponse logique n'était possible à cette question. Elle vint pourtant à l'esprit de Patrick, le déboussolant complètement. Ce n'est qu'au bout de longues minutes qu'il récupéra la mobilité nécessaire pour former des mots en tapant sur le clavier de son ordinateur. Il adressa son message à la Fée Bleue.

Pinocchio : Tu es un petit âne, toi aussi.

Dès leur premier échange virtuel, Patrick avait été inexplicablement attiré par elle. Quelque part, au fond de lui, il avait toujours su qui elle était.

Facebook lui indiqua que la Fée Bleue avait pris connaissance de son message. Pourtant, elle tarda à répondre. Patrick patienta plus de cinq minutes avant de voir apparaître :

La Fée Bleue : C'est toi, Patrick ? Je me doutais que « Pinocchio », c'était pour « P. Nocchio ». En plus, tu as toujours eu un don pour raconter

des histoires.

Pinocchio : La plus abominable vient de me revenir.

La Fée Bleue : Je sais où tu es. J'arrive.

• • •

Patrick observait minutieusement les outils qui traînaient sur l'établi, dans l'atelier de Joseph. Il élimina le rabot, le maillet, les tenailles et les ciseaux à bois. Son choix se porta sur un marteau de menuisier. Contrairement au marteau de charpentier, dont l'extrémité opposée à la tête était un pied-de-biche, il ressemblait plutôt à une petite masse.

Il ferait parfaitement l'affaire.

Patrick retourna dans la maison. Il ne comprit lui-même ce qu'il s'apprêtait à faire que lorsque les centaines d'yeux des jouets se posèrent sur lui.

— Arrêtez d'me regarder ! hurla-t-il.

Il porta son premier coup à une poupée dont un des yeux mobiles, défectueux, se fermait à moitié dans un clin d'œil. Sous l'impact, les deux yeux se révoltèrent. Le visage de porcelaine se fendilla, le nez brisé tomba à l'intérieur de la tête. Patrick fracassa le crâne en envoyant la poupée valser à travers la pièce.

— Vous êtes contents ? gueula-t-il. J'me souviens, maintenant ! C'est c'que vous vouliez, non ?

D'un geste ample, il faucha de son marteau les cinq poupées et l'ours en peluche assis sur le manteau de la cheminée, où il déposa ensuite son arme.

— Vous saviez ! les accusa-t-il tous. Depuis le début, vous saviez ! C'est pour ça que vous m'regardez toujours avec mépris !

Patrick continua son massacre en démembrant Covielle, le pantin préféré de sa mère. Le tenant par les deux bras, il tira ceux-ci d'un coup sec dans des directions opposées, après quoi il répéta l'opération avec les jambes.

Toute sa vie, c'était ce qu'il avait été, un vulgaire pantin ! Une marionnette que sa mère dirigeait selon son bon vouloir, au hasard d'idées plus perverses et morbides les unes que les autres. Il n'avait été qu'un outil utilisé dans une scandaleuse quête de richesse. En grandissant, il avait eu

quelques instants de révolte, mais ses parents, sachant exactement sur quelle ficelle tirer, l'avaient toujours rapidement ramené sous leur contrôle.

« Ce que tu refuses de faire, ti-gars, c'est ta sœur qui devra s'en charger.

»

Devant la caméra de son père, il avait subi d'inqualifiables outrages. Sous la menace, il avait fait subir pire encore.

Patrick avait réussi à se faire croire qu'il pouvait mettre son passé derrière lui, qu'il pouvait aspirer à une autre vie. Mais les pantins de Joseph, jaloux, avaient refusé qu'il s'en sorte. Maniant ses cordes, ils tiraient constamment dessus pour le ramener en arrière, pour le précipiter dans un gouffre d'horreurs sans fond.

Le jeune homme reprit son marteau et distribua des coups à tous les jouets dont il croisait le reflet dans les yeux de verre. Ce faisant, il ratait parfois ses cibles, défonçant les murs et heurtant les meubles à la place. Pour se libérer, il devait les tuer jusqu'au dernier.

« Je serai plus jamais l'un des vôtres ! »

Patrick se rendit compte qu'il n'avait pas cessé de crier durant le temps qu'avait duré son carnage, car sa gorge éraillée le faisait maintenant souffrir. Il retrouvait peu à peu la maîtrise de ses nerfs, que des messes basses venues de la télévision lui firent aussitôt perdre. Il escalada ce qu'il fallait pour atteindre l'appareil et le martela sauvagement jusqu'à ce qu'il se taise enfin et que l'écran vole en morceaux.

Patrick savourait le silence lorsqu'une étagère, affaiblie par un coup, se détacha du mur. Une tirelire de bois dégringola vers lui. Aussitôt, tout ce qui se trouvait dans la pièce disparut. Patrick, projeté dans le passé, était de retour dans l'entrepôt où son père l'avait enfermé avec un cochon affamé. Persuadé que l'objet rose de forme porcine lui voulait du mal, il abattit dessus son marteau. La tirelire percuta un mur, avant de tomber au sol. Se jetant à genoux, Patrick cogna le cochon jusqu'à ce que le bois fende. Dans la gerbe de pièces de monnaie qui jaillit du ventre ouvert, Patrick vit une giclée de sang. Il frappa de plus belle, jusqu'à ce que la forme animale de la tirelire ne soit plus reconnaissable. Dans son esprit troublé, les sous étaient des viscères qui continuaient de se déverser hors du corps. Il se revoyait, mort de faim, pleurant à chaudes larmes, mordant à pleines dents la chair de l'adorable cochon qu'il venait de tuer à coups de canif. Il lâcha le marteau pour essuyer de ses manches sa bouche qu'il se figurait maculée

de sang.

« C'est bon, Claudio ! entendit-il sa mère crier. Les caméras ont tout capté ! Wow, ce film-là va être de l'or en barre ! »

Croyant entendre la porte de l'entrepôt s'ouvrir, Patrick revint au présent. C'est alors qu'il aperçut, caché entre les choses qui débordaient d'une boîte de carton, recroquevillé et tremblant, son cher Figaro. Un large sourire aux lèvres, le jeune homme retira quelques objets et referma les pans de la boîte, y emprisonnant le chat. Trop apeuré pour s'insurger, Figaro n'émit pas même un miaulement.

La boîte sous le bras, Patrick ramassa le marteau et descendit au sous-sol. Dans sa chambre, il déposa l'outil sur sa table de chevet et poussa la boîte sous le lit. Comprimée dans cet endroit restreint, elle demeurerait fermée.

Pris soudain d'un doute, craignant que la Fée Bleue ait changé d'avis, qu'elle ne désire plus le revoir, Patrick vérifia ses messages. La jeune femme ne s'était pas manifestée. Toutefois, Pinocchio avait reçu un deuxième message de Christine Laflamme. Pourquoi insistait-elle pour qu'il accepte sa demande d'amitié ? Cet entêtement stupide agaça Patrick. N'ayant rien de mieux à faire pour passer le temps, il fureta sur son mur. En tête de page, une publication disait :

« Ton cœur est gelé ? Je suis ton allumette. Je t'offre une bouffée de chaleur humaine. Pour 1 \$, je t'enverrai un mot gentil. »

La page offrait l'option de cliquer sur un bouton « Acheter ». Patrick s'en garda. Il abreuva plutôt la jeune femme d'injures.

Pinocchio : Tu n'es qu'une autre salope qui a le feu au cul. Tu sais où tu peux te les mettre, tes allumettes ? Tu crois vraiment apporter quelque chose au monde, pauvre idiot ? J'ai un conseil pour toi, et il est gratuit : va te jeter en bas d'un pont.

Patrick retourna à l'étage pour y attendre sa sœur.

...

Daphnée avait attaché ses longs cheveux bleus en une queue de cheval bouffante. Elle portait des jeans et tenait sur l'épaule un grand fourre-tout, dont la couleur s'agençait à son chandail de laine. Son visage, sans trace de maquillage, rayonnait. Patrick la trouva tellement jolie qu'il eut du mal à

retenir un sanglot. Dès qu'elle passa la porte, elle se jeta dans ses bras. Il la serra à l'étouffer.

— Tu... Tu m'aimes toujours ? balbutia-t-il.

Elle plongea ses yeux noirs dans les siens, qu'il avait presque aussi sombres. Une boucle bleue, restée collée à ses lèvres, retomba quand elle s'exclama :

— Bien sûr, Patrick ! Pourquoi je t'aimerais plus ?

— Je suis parti sans toi.

En secouant la tête, Daphnée rompit leur étreinte.

— T'es encore un peu embrouillé, p'tit frère. Partir sans moi, c'est pas ce que tu voulais, rappelle-toi.

— J'avais qu'on parte ensemble, bredouilla Patrick.

— J'ai refusé.

— T'avais trop peur des conséquences.

— Si je t'avais suivi sans discuter, t'aurais pas perdu de temps à essayer de me convaincre. T'aurais été loin au moment où ils sont revenus. T'aurais pas perdu tout espoir. Jamais t'aurais...

— De quoi tu parles, exactement ? la coupa Patrick.

— Du grand chêne, de...

Ce fut au tour de Patrick de secouer la tête. Agrippant les mains de son âme sœur, il lui ôta cette terrible pensée de l'esprit.

— J'ai pas voulu mourir, Daphnée. C'est eux. C'était l'idée de maman. C'est elle qui est allée chercher la corde sur le bateau.

La jeune femme devint livide.

— Patrick..., pas une seule seconde j'ai imaginé qu'ils iraient jusque-là !

— J'ai entendu dire qu'ils ont été relâchés. Qu'y avait pas assez de preuves contre eux pour les garder en prison en attendant leur procès...

— Foutaises ! Des preuves, les policiers en ont trouvées à la pelle ! L'ennui, c'est que des gens hauts placés ont eu intérêt à les faire disparaître.

— Ils pourraient m'retrouver ici, non ?

— Te fais pas de souci pour ça, tenta de le rassurer Daphnée. J'ai tout déballé aux enquêteurs. Avec ou sans preuve, ils croient ma version des faits. Valérie et Claudio sont libres, mais ils sont surveillés nuit et jour. Ils peuvent pas faire deux pas sans que les policiers soient au courant.

Les mains de Patrick se mirent à trembler sur celles de sa sœur. Il venait

de comprendre qui était Domenico Stromboli.

Il n'avait rien d'un ange gardien.

— Leur homme de main, marmonna-t-il. Il est ici, dans la ville. Il sait où je suis. Il me surveille.

Daphnée embrassa son frère sur le front et dit :

— Ne traînons pas ici. Va chercher tes affaires, je t'emmène chez moi. C'est petit, mais c'est joli et c'est propre.

En valsant de tous côtés, les débris de jouets s'étaient mêlés au reste des cochonneries. Daphnée ne pouvait pas deviner que quelqu'un venait tout juste de passer sa colère sur eux. Patrick était un peu honteux qu'elle voie le dépotoir dans lequel il vivait depuis qu'ils avaient été séparés, mais qu'elle n'ait pas à supporter sur elle le regard méprisant des jouets le consolait.

Chapitre 24

Assise sur le lit à l'édredon bleu, Daphnée visita la pièce d'un regard circulaire qui tomba sur l'enveloppe dorée abandonnée sur la table de chevet.

— T'as reçu mes enveloppes ! se réjouit-elle. J'avais peur que Joseph garde l'argent pour lui.

La pomme d'Adam de Patrick en tressauta, il avala sa salive de travers.

— Quoi ? Les enveloppes dorées venaient de toi ?

— Ça te fâche ? C'était pas grand-chose... Je savais que Joseph avait pas des grands moyens, j'ai juste...

— La p'tite vache ! s'emporta Patrick. Elle m'a fait croire que c'était elle qui m'donnait l'argent !

— Qui ça ?

— La salope de voisine ! Pour me forcer à... à être gentil avec elle. Dire que j'ai presque eu pitié d'elle ! Elle m'a bien eu !

Rouge de colère, les poings serrés, il en tremblait.

— Tu la reverras plus, Patrick. Oublie ça.

Le sourire de sa sœur lui remit les idées en place. Il retrouva son calme et le contrôle de ses gestes, qu'il utilisa pour remplir sa valise avec les vêtements sales qui traînaient sur le sol.

— Merci pour les sous. Ça m'a aidé.

Il chassa de son esprit la façon dont sa sœur avait gagné cet argent.

— T'as beaucoup maigri, commenta-t-elle en l'examinant plus attentivement.

— Joseph cuisine pas très bien.

— Dis-moi..., Joseph, il est gentil avec toi ?

Patrick tiqua, répondit sans lui faire voir ses yeux.

— Il s'intéresse pas à moi. D'aucune façon. Et toi ? Tu vas bien ? C'est comment d'avoir son propre appart' ?

— C'est super ! Je suis adulte, alors j'ai de comptes à rendre à personne.

« Tu mens ! Je t'ai vue avec ces hommes. Ils te prennent pour leur

poupée ! »

Pour ne pas gâcher le moment, Patrick balaya le mensonge de sa sœur du revers de la main.

— Je suis adulte aussi, maintenant. Rien m'oblige à rester ici. Tu savais où j'étais, lui souligna-t-il. Pourquoi t'es pas venue me retrouver avant ?

— J'ai offert à la DPJ de te prendre chez moi dès que j'aurais un appartement et un travail, mais madame Jolicœur m'a expliqué que tu te souvenais de rien, que t'avais même oublié que t'avais une sœur. Nous avons décidé que c'était mieux comme ça, qu'il fallait rien provoquer, rien forcer... Que tu devais te souvenir seulement lorsque tu serais prêt.

D'un ton dur, Patrick déclara :

— J'me souviens de tout, maintenant. Et j'comprends pas pourquoi j'ai pas tué ces deux monstres dans leur sommeil !

— Pour t'abaisser à leur niveau ? T'es pas un assassin, Patrick. T'es pas un tortionnaire.

« Non, je l'suis pas. »

Il ne formula cette phrase qu'intérieurement, car mentir à Daphnée n'était toujours pas en son pouvoir. En imaginant les corps suppliciés de Bernard Leroux et de Steve Pelchat suspendus au-dessus de la rivière tumultueuse, il déglutit péniblement. Il eut également une pensée pour Figaro. À l'heure qu'il était, le chat avait peu de chances de ne pas être mort asphyxié dans la boîte. Ce qui expliquait son silence prolongé.

Patrick n'avait pas de remords. Figaro méritait son sort. Cette bête diabolique avait éveillé en lui des envies inavouables...

— Ça va aller, p'tit frère, murmura sa sœur en l'attirant sur le lit pour le prendre dans ses bras. Tout va bien aller.

— Les pensées magiques de ma p'tite fée, se souvint Patrick.

La magie opéra, comme elle l'avait toujours fait. Le bien-être envahit le jeune homme. Or, la réalité se chargea de le désenchanter. Daphnée, déjà arrachée à leur étreinte, reniflait l'air en plissant le nez. Une drôle d'odeur agressait ses narines. La jeune femme quitta le lit et sortit de la chambre à la recherche de la source de cette odeur qu'elle disait percevoir à travers celles de la peinture, du vernis, des moisissures et de la saleté.

— Ça pue tellement, ici, pesta Patrick en débranchant son ordinateur pour le mettre dans sa valise. J'ai fini par m'habituer. Fais attention où tu mets les pieds, Daphnée, c'est plein d'crottes de chat.

La jeune femme déplaça quelques objets qui l'empêchaient d'aller où elle voulait. Du coin de l'œil, Patrick la vit marcher vers la chambre froide.

— L'odeur vient sûrement de là ! lui cria-t-il. Tout est pourri, y'a des conserves qui ont coulé. Si j'étais toi, j'entrerais pas là-dedans.

Curieuse, Daphnée ne tint pas compte de ce conseil. Entrouvrir la porte suffit à l'odeur pestilentielle pour envahir le reste du sous-sol. Même Patrick, qui n'avait pas quitté la chambre, retint son souffle.

— Daphnée ? Y'a des rats crevés là-dedans, ou quoi ?

N'obtenant pas de réponse, il alla voir ce qui se passait. Raide comme une barre, sa sœur s'était pétrifiée après avoir fait quelques pas à l'intérieur de la petite pièce. Quand elle se tourna vers Patrick, il eut un choc. Le visage de sa sœur si jolie était affreusement déformé. L'espace d'un battement de cœur, Patrick se crut en plein cauchemar. En regardant par-dessus l'épaule de Daphnée, il comprit que c'était l'émotion qui la défigurait ainsi. Son effroi, doublé de répulsion, était causé par la vue du cadavre d'un homme. Verdâtre, Jim avait commencé à se putréfier malgré la fraîcheur de la chambre froide.

Patrick ne s'attendait pas à ce que quiconque tombe un jour sur le corps de Jim. Pas parce qu'il s'imaginait lui avoir trouvé une bonne cachette — il ne se souvenait pas l'avoir traîné jusque dans la chambre froide —, mais pour la simple et bonne raison qu'il avait fini par croire que ce drôle de personnage n'avait jamais existé. Que son inconscient, en grand besoin de règles pour le diriger, avait inventé Jim de toutes pièces. D'ailleurs, n'était-il pas le seul à l'avoir déjà vu ? À mesure que les jours passaient sans que la disparition de l'homme soit rapportée, cette idée s'était renforcée.

« Y m'faisait sans arrêt la leçon alors qu'y'était lui-même qu'un parasite ! se rappela Patrick. Un moins que rien que personne pleure ! »

— Crois-moi, Daphnée, il méritait ce qui lui est arrivé.

Ce n'était pas un mensonge, puisque lui-même y croyait.

Sa sœur ne semblait pas le comprendre. Elle réagissait très mal. Elle n'acceptait pas ce qu'il venait de dire. Ses yeux le condamnaient à l'enfer.

Elle ne l'aimait plus.

— Ma p'tite fée, susurra Patrick en voulant lui prendre les mains, qu'elle cacha aussitôt derrière son dos en ayant un mouvement de recul, mettant les pieds dans les liquides spongieux qui fuyaient le cadavre.

La terreur remplaçait la magie qui avait quitté ses grands yeux noirs.

Figé, le visage de Daphnée ressemblait maintenant aux visages de porcelaine des poupées insolentes qui le toisaient depuis des semaines.

La jeune femme essaya de sortir de la chambre froide, mais Patrick lui bloqua le passage.

Toute pensée magique avait déserté l'esprit de sa sœur. Patrick en avait le cœur à l'envers. Daphnée allait le fuir. Il n'était pourtant pas question qu'elle parte. Ils devaient rester ensemble pour toujours, ils se l'étaient promis. Vivre un jour de plus sans elle lui paraissait impossible.

— Tout va bien aller, p'tite sœur, murmura-t-il d'une voix blanche.

Voilà qu'il lui mentait ! Ce mensonge était d'une telle énormité que son sexe se brandit promptement, comme pour protester. La panique acheva de dénaturer les traits angéliques de Daphnée. Voyant qu'elle avait laissé son fourre-tout au bas des marches, Patrick le ramassa. Il en vida tout le contenu sur le sol, y dénicha le tutu de tulle bleu, qu'il jeta à la figure de sa sœur.

— Tu m'as menti, lui reprocha-t-il, la voix vibrant d'une fureur démente. T'es encore une foutue marionnette !

— Patrick, tu me fais peur. Va chercher ta valise, faut partir avant que Joseph revienne.

Patrick ne fut pas dupe. Jamais elle n'avait voulu partir avec lui.

— Pourquoi ? ricana-t-il. Tu t'imagines que notre charmant grand-papa va s'opposer à mon départ ? Regarde autour de toi, ciboire ! Y'a jamais voulu d'moi ! Y m'nourrit même pas ! J'dois voler pour manger !

Daphnée tremblait de la tête aux pieds.

— Je suis désolée, Patrick, chevrota-t-elle. Si j'avais su que t'étais malheureux ici, je serais venue avant.

Patrick se pencha et entreprit de fouiller dans les choses de sa sœur. Elle en profita pour bondir hors de la chambre froide, mais il l'agrippa par les cheveux et la renversa au sol avant qu'elle atteigne l'escalier.

— Tu bouges pas d'ici. Tu restes avec moi.

Après avoir mis la main sur les deux autres pièces de l'uniforme que Daphnée portait à l'Écrevisse Rouge, il les lui balança aussi.

— T'aimes ça, être une marionnette ? Ben vas-y, mets-le ton costume de guidoune ! lui ordonna-t-il. Tu disais que tout allait s'arranger, mais t'as jamais rien fait pour que ça s'arrête. Tu voulais pas que ça s'arrête.

— Patrick, ça suffit ! cria la jeune femme, choquée autant par les blâmes

qu'il lui adressait que par ce qu'il voulait l'obliger à faire. Tu me reproches mon travail à l'Écrevisse Rouge ? Si je fais ça, c'est parce que ça paye bien. Pour que tu puisses venir vivre avec moi. C'est juste pour un temps.

— C'est ma faute, alors, si t'es encore une marionnette ? Une catin !

— J'suis plus une marionnette, et toi non plus. C'est fini ce temps-là, Patrick. On va enfin être heureux, juste tous les deux.

« Elle tente de m'berner. »

Il la surprit à jeter un œil inquiet à son pantalon encore gonflé par son érection.

— C'est pas fini ! la contredit-il. Parce que t'as jamais rien fait pour que ça finisse !

— Patrick, tu...

Une gifle d'une violence inouïe la fit taire, la projetant contre le mur derrière elle. Elle hasarda une deuxième tentative de fuite. En la tirant par un bras, il l'envoya heurter un empilement d'objets. Dans l'escarmouche, la tour dégringola, dévoilant au sol une litière remplie d'excréments. Patrick empoigna sa sœur par les cheveux.

— T'as toujours aimé ça, faire l'autruche, la railla-t-il.

Il la força à plier les genoux et il lui enfonça le visage dans la litière.

— T'aimes ça, t'mettre la tête dans l'sable, hein ? rugit-il en écrasant sa verge impatiente contre les fesses de sa sœur.

Il la relâcha. Elle cracha, s'essuya le visage avec les manches de son chandail. Patrick s'amusa des haut-le-cœur qui la secouèrent.

— Mets ton uniforme, exigea-t-il à nouveau, dès qu'elle maîtrisa son envie de vomir.

Cette fois, en bonne petite marionnette, elle obéit. Cependant, tout en se déshabillant, elle l'implora :

— Patrick, *please*, écoute-moi ! T'as besoin d'aide. Madame Jolicœur a dit que quand tu te rappellerais de tout, faudrait te faire voir un psy. J'en vois un, moi. Ça me fait beaucoup de bien. Toi aussi, tu vas te sentir mieux. Faut juste nous laisser t'aider.

Le discours de Daphnée, ainsi que son initiative de passer le bustier par-dessus son soutien-gorge fâcha Patrick.

— Enlève ta brassière ! glapit-il. T'en portes pas, au resto.

Quand Patrick avait eu 13 ans, leur père avait exprimé l'envie de le voir baiser sa sœur devant sa caméra. Leur mère avait refusé. « Ils sont assez

proches de même », avait-elle argumenté.

Merveilleusement galbés, les seuls fruits qu'on avait défendus à Patrick s'auréolaient d'appétissants boutons roses. Même si Daphnée fit rapidement disparaître cette tentation sous son bustier de cuir, le désir avait pénétré chaque fibre du corps de Patrick.

Elle était tellement belle ! Comparées à sa petite fée, toutes les femmes n'étaient que d'affreuses mochetés.

— Patrick, je t'en supplie, t'es pas dans ton état normal, tu...

— Ta gueule ! Les marionnettes, ça parle pas !

Quand Daphnée eut revêtu le tutu de tulle, Patrick l'aïda à attacher la collerette sur sa nuque. Avec un tube de mascara trouvé dans son sac, il appliqua lui-même du noir sur ses cils. Puis, il la somma d'enlever sa culotte.

— J'en porte une, au resto ! protesta-t-elle.

— Pour les VIP, l'Écrevisse Rouge ferme ses portes à 3 h, souligna Patrick d'un ton accusateur. À quoi y'ont droit, ces clients-là, exactement ? À un deuxième dessert ?

— Patrick, par pitié, arrête ça !

— C'est drôle, quelque chose me dit que ta culotte, au resto, elle s'envole avant la fin. J'ai dit : enlève-la.

Elle l'enleva.

Il fondit sur elle.

Chapitre 25

Il fallut que Joseph se retienne à deux mains à une des poutres de bois pourri du porche pour ne pas s'assommer contre la porte d'entrée. Il toussa et cracha directement sur le béton du perron. En relevant la tête, il crut discerner deux petits points brillants dans la haie de cèdres.

— Figaro ? C'est toi, mon chat ?

Il patienta un moment, puis cracha à nouveau. Ses yeux lui jouaient sans doute des tours. Il y avait longtemps qu'il aurait dû consulter un optométriste. Mais à quoi bon améliorer avec une paire de lunettes sa vision que, de toute façon, l'alcool brouillait la plupart du temps ? Chancelant sous le porche, toujours agrippé à la poutre grugée par les insectes et les champignons, Joseph se mit à sourire bêtement. Il venait de repenser à ce qui ne manquerait pas de se passer dans un avenir rapproché.

Au bar d'où il revenait tant bien que mal, le mari de Solange Fréchette avait encore tripoté les fesses d'une serveuse. Parce que cette serveuse replète n'était nulle autre que la sœur de Solange, la grosse femme devait déjà être informée de l'inconduite de son mari. D'ici quelques minutes, elle déboulerait chez Joseph avec la ferme intention de lui sortir le paquet des culottes. Il était tellement imbibé qu'elle devrait déployer des trésors d'imagination pour espérer venir à bout de son ouvrage.

Il l'en savait capable.

« J'ai peut-être le temps pour une tite bière », se dit-il en tournant la poignée de chez lui.

Solange aimait les défis.

La poignée faisant des siennes, Joseph crut bon de mettre tout son poids sur la porte pour l'ouvrir. Il aurait sans doute culbuté en pleine face si un spectacle révoltant ne l'avait pas choqué au point de le retenir debout.

Ses précieux jouets avaient été mis en pièces ! Tous, sans exception !

— Patrick !

Qui d'autre que ce sale vaurien pouvait avoir commis un tel acte de destruction ?

Son petit-fils demeurant sourd à ses rugissements furieux, Joseph s'approcha de l'escalier encombré et plongé dans la pénombre. La colère et l'alcool lui donnèrent le courage d'entreprendre la périlleuse descente vers le sous-sol. Boitant, suant et pompant son air, il passa proche de se retrouver sur les fesses à plus d'une occasion. Sans la garde à laquelle s'accrocher, il aurait été forcé de mettre un terme à cette folle escapade.

Une bonne minute plus tard, c'est sain et sauf que Joseph Gingras posa les deux pieds sur le béton de son sous-sol. Sauf qu'il ne se souvenait plus de ce qu'il venait y faire. Trouvant la porte de la chambre froide grande ouverte, il s'y dirigea en gueulant :

— Faut la laisser fermée, c'te porte-là ! C'est-tu toi qui va m'rembourser tout c'qui sera pu bon, le jeune ?

Parce qu'il mit le pied dans une litière pour chat, Joseph arriva devant la chambre froide en sacrant comme un charretier. La vision d'horreur qui l'accueillit lui fit répéter à tort et à travers le nom du Seigneur. Même lui, que l'insalubrité des lieux laissait indifférent, restitua la bière qu'il n'avait pas pissée dans la rue en rentrant chez lui. Il en aurait dégrisé s'il n'avait pas atteint un taux d'alcoolémie capable de tuer un homme moins habitué à s'infliger ce traitement.

La masse vaguement humaine qui croupissait sur le plancher de la chambre froide avait été un homme. Depuis combien de temps marinait-elle dans son propre jus ?

— Pa... Patrick ? balbutia Joseph d'une voix enrouée par le traumatisme.

L'andouille qui lui servait de petit-fils ne daignait toujours pas se montrer. Avait-il foutu le camp pour ne plus revenir ? Joseph l'espérait, mais n'y croyait pas vraiment. Ce genre de limace, c'était comme une gomme qu'on se collait sous la chaussure : plus on cherchait à s'en défaire, plus on s'en mettait partout.

Joseph referma la porte de la chambre froide. Il demeura sur place un moment. Ses neurones s'emmêlant dans leurs propres ramifications, il n'arrivait pas à décider de la suite des choses. Il caressa l'idée de remonter et d'aller dormir. Ce qu'il y avait dans la chambre froide... Il ne pouvait s'agir que d'une hallucination. Au matin, le cadavre pourrissant lui ferait sûrement le plaisir d'avoir disparu. Appeler la police ne traversa pas l'esprit

du vieil alcoolique. Ce que Patrick avait osé faire à ses jouets lui revenant en tête, il oublia rapidement la dépouille qui fusionnait avec son plancher. L'épouvante qui avait achevé de lui engourdir le corps fut chassée par la colère, qui recommença à faire des flammèches dans sa tête.

Butant contre un objet à chaque deux pas, Joseph se dirigea vers la chambre de ses enfants. Que lui avait-il pris de permettre à son bon à rien de petit-fils qu'il ne connaissait d'y d'Ève ni d'Adam de s'y installer ? Sa générosité allait le perdre ! Si Patrick n'avait pas déjà plié bagage, ses possessions allaient connaître le même sort que ses pauvres jouets. Les beaux vêtements dans lesquels il se pavanait et qu'il accessoirisait de son sourire hautain, c'est en loques qu'il allait les retrouver !

Le vieil homme tambourina du poing contre la porte.

— Patrick ? beugla-t-il. J'te conseille de sortir de là, pis vite !

Il crut pouvoir ouvrir la porte d'un coup de pied, mais dut s'y reprendre à maintes reprises avant que le mécanisme de la poignée ne flanche et que le panneau de bois ne s'engouffre vers l'intérieur, lui donnant enfin accès à la pièce.

Les rideaux étaient tirés sur la fenêtre. Seule une lueur venue de la lumière d'en haut nimbait confusément une silhouette. Dans le noir, quelqu'un se tenait debout sur le lit.

— Pa... Patrick ? bafouilla le vieil homme.

D'instinct, il fit un pas vers l'arrière. De là, il étira une main et palpa le mur à la recherche de l'interrupteur. Sachant déjà que ce qu'il allait voir lui resterait en travers de la gorge, il laissa à nouveau la colère prendre le dessus sur la peur. D'un doigt, il souleva l'interrupteur.

À l'instant où la lumière se fit, la rage de l'homme fut mise au tapis. Elle lui tomba dans l'estomac, qui se contracta à lui faire mal, et son cœur subit un sort semblable. Dans l'urgence de remettre le vieil organe en marche, Joseph parvint à bouger le bras pour s'asséner une volée de coups de poing sur la poitrine, en expulsant finalement un gémissement tremblant.

Qui était donc cette jeune femme aux cheveux bleus ?

Des cordes nouées à ses bras montaient vers le plafond, où elles avaient été accrochées au luminaire, permettant à la dépouille tordue de tenir debout sur le lit. Son tutu bleu et sa collerette de clown lui conféraient l'allure d'une marionnette qui se serait endormie en dansant, les yeux ouverts. Sur les boucles bleues, un chapeau haut de forme tenait de travers,

presque par magie.

Suffoqué, Joseph prenait connaissance de tous ces détails, un à un. Il ne comprit pas tout de suite comment les jambes de la morte pouvaient rester écartées de la sorte. Malgré sa transparence, le tulle du tutu l'empêchait de bien voir. Joseph risqua un pas vers le lit. Les mains sur les cuisses, il plia les genoux et plissa les yeux. Du sexe béant de la jeune femme pendait ce qui ressemblait fort à une langue. Ses grandes lèvres semblaient même être pourvues de petites dents acérées et ensanglantées.

« Non, ça s'peut pas. Quelqu'un a mis une saloperie dans ma bière », en conclut Joseph.

Il accusa de ce présumé méfait le mari de Solange, avant de réaliser que ce qui s'imprimait sur sa rétine était réel. Sa vue étant mauvaise, il lui fallut s'approcher encore pour s'en convaincre. C'était la gueule grande ouverte de Figaro qu'il observait, entre les cuisses du cadavre charcuté. Le corps du chat avait été complètement enfoui parmi les entrailles de la jeune femme, la gorge de l'animal faisant désormais office de vagin. Du sang ruisselait le long des cuisses blanches, maculant de rouge l'édredon chiffonné. Des larmes séchées mêlées au maquillage traçaient des sillons noirs sur les joues de l'assassinée. Du sang lui peinturlurait les lèvres.

Joseph était fin prêt à défaillir. Dans son dos, la voix de Patrick le fit sursauter, l'obligeant à demeurer avec lui dans cette réalité qui tournait au cauchemar.

— J'ai peint un sourire. La pauvre, elle avait l'air si triste.

Couvert de projections de sang, l'assassin tenait à la main le marteau de menuisier de Joseph, qu'il agita frénétiquement en direction des deux cadavres emboîtés.

— Tu vois, grand-père, j'ai fabriqué des jouets. J'y contribue, moi aussi. T'as tort, j'suis pas un bon à rien. J'suis un bon garçon.

— C'est... C'est qui, cette fille ?

— C'est Daphnée, ma sœur. C'est Charlotte Saint-Pierre. C'est Frédérique. C'est ma mère. C'est toutes les filles qui m'ont trompé, qui ont fait de moi leur jouet.

— Pis l'gars dans chambre froide ?

— Juste une coquerelle.

Les yeux de Joseph rencontrèrent l'entrejambe de Patrick, où le propre sang du jeune homme tachait son pantalon, traversant le tissu en l'imbibant

de plus en plus. Puis, le regard du vieil homme retourna au sexe aux dents tranchantes du jouet qu'avait créé Patrick.

— Qu'est-ce que... Sainte-Vierge, t'as quand même pas...

— C'est à cause de toi si ma mère est devenue une ordure ! gueula Patrick à Joseph. Tu l'as fait vivre dans une poubelle ! Et t'as fait la même chose avec moi !

— J'ai rien demandé, moi ! se défendit le vieil homme. J'ai jamais voulu de toi icitte !

Le fou furieux se précipita sur lui, soulevant le marteau dans les airs pour mieux frapper. Par un miracle qui tenait du déséquilibre de Joseph, il esquiva le coup. En défonçant le mur, l'outil resta accroché à un montant de bois. Le temps que Patrick l'en arrache, Joseph s'était rué hors de la chambre. Il avait de l'avance, mais vu l'encombrement des lieux, atteindre l'escalier ne serait pas une entreprise aisée. Sans compter que le vieil homme était aussi soûl que paniqué. Patrick le rattrapa rapidement. Joseph sentit une main agripper sa chemise et le tirer vers l'arrière. Il fut jeté au sol.

Au moment où Joseph ne croyait plus possible d'échapper à la mort qui suivrait les atroces souffrances que lui infligerait son propre marteau, il entendit la porte d'entrée s'ouvrir à l'étage.

— À l'aide ! cria-t-il le plus fort qu'il put. En bas !

— La ferme !

Patrick lui administra quelques bons coups de pieds dans le ventre. Le gras que Joseph y accumulait en réduisit à peine les dégâts. Le souffle coupé, il cessa de crier pour ne se lamenter que faiblement. En haut, le plancher vibrait sous des pas qui ne pouvaient qu'être ceux de l'encombrante Solange. Elle venait vers l'escalier. Roulé en boule entre deux tours de boîtes de carton, Joseph vit Patrick se planter au bas des marches, le marteau dissimulé derrière son dos dans la pénombre. Il monta à la rencontre de Solange. Quand il eut passé la cinquième marche, Joseph le perdit de vue.

— C'est toi, Patrick ? demanda la femme. Joseph va bien ?

— Il va très bien, madame Fréchette. Remontez avant d'vous blesser.

À chaque marche qu'elle descendait, le mur qui cachait son énorme corps à Joseph tremblotait. Elle poussa un cri ; un canard à roulettes vola à travers la pièce en même temps. Sans doute avait-elle mis le pied dessus par inadvertance. Frustré, Patrick poussa lui aussi un hurlement. Ils dévalèrent

tous deux l'escalier. Frappant le sol le premier, Patrick se fracassa durement l'arrière de la tête. Dégringolant cul par-dessus tête, la volumineuse femme vint l'écraser de tout son poids.

Reprenant haleine, Joseph réussit à se remettre sur pied. Il marcha vers Solange. Effondrée entre la dernière marche et le mur de la chambre froide, elle ne bougeait qu'à cause des coups peu vigoureux de Patrick. L'angle de sa tête par rapport à son corps laissait supposer qu'elle s'était cassé le cou. Sous les lourdes couches de graisse, Patrick peinait à respirer. Sans doute à moitié assommé, il ne semblait pas en mesure de se tirer de ce mauvais pas.

— Finalement, c'est toi qu'elle a avalé, morveux.

Joseph termina cette phrase dans un rire qui dégénéra en toux rauque. Seuls des râles rageurs venus de sous la baleine s'offusquèrent. Abandonnant à son sort son horrible petit-fils, le vieil homme enfonça dans le corps de l'obèse son pied gauche, puis le droit, afin d'atteindre l'escalier et regagner le rez-de-chaussée. Maîtrisant difficilement sa respiration, il se traîna jusqu'au frigo. Sur le coin du comptoir, il se décapsula une bière et la cala d'une traite. Il sortit ensuite de la maison.

Dans son atelier, il dénicha sur l'étagère au-dessus de son établi le pantin brisé par Figaro, le jour de l'arrivée de Patrick.

« Ce garçon est un monstre, se dit Joseph. Un monstre que j'ai créé, en quelque sorte..., comme j'ai créé tous mes jouets en bois. »

Le sculpteur inséra le pantin en culotte rouge et chemisette jaune entre les mâchoires de son étau. Le petit chapeau jaune tomba dans la sciure de bois. Il le repoussait du pied quand il crut percevoir le grincement de la porte de la maison.

— Joe ! tonna une voix qui n'avait plus grand-chose d'humain.

Une détonation claqua dans l'air. Un coup de feu.

Les genoux du vieil homme craquèrent comme la porte. Trois enjambées le ramenèrent au seuil de l'atelier. De là, il distingua la forme de son petit-fils, échevelé et suffoquant, qui se profilait sous le porche en traînant derrière lui une jambe disloquée. Il ne portait aucune arme à feu. Sa main levée tenait cependant le marteau ensanglanté, qui lui glissa entre les doigts et heurta bruyamment le béton du perron. Patrick chancela. Un mince filet de sang lui coulait dans un œil.

Il s'effondra.

Un deuxième coup de feu l'atteignit au milieu du dos sans lui arracher

la moindre riposte. Une troisième balle s'enfonça dans sa nuque.

Une ombre mouvante capta le regard du vieil homme. À cinq ou six mètres du porche, un homme grand et maigre rangeait à sa ceinture ce qui devait être un revolver. Cet individu se dirigea prestement vers la haie de cèdres. Les phares d'une voiture qui passait dans la rue éclairant le profil gauche de son long visage grêlé, il grimaça, dévoilant l'éclat d'une dent en or. S'enfonçant son chapeau sur la tête, il quitta le terrain de Joseph en se faufilant entre les branches des cèdres.

Quelques minutes plus tard, lorsqu'une deuxième voiture vint se stationner devant la maison, le vieil homme, les bras ballants, n'avait toujours pas réagi. Le moteur de la voiture s'arrêta, une portière claqua.

— Monsieur Gingras ? l'appela un des deux hommes qui s'extirpèrent de la voiture. Sergents-détectives Grondin et Marceau. Nous avons un mandat qui nous autorise à emporter l'ordinateur de votre petit-fils.

Parce que Joseph se contentait de les fixer, hébété, l'autre policier lui demanda :

— Patrick est là ?

Le vieil homme leur pointa le porche, avant de retourner s'écraser sur le tabouret de son atelier.

— J'aurais dû t'réparer ben avant, dit-il au pantin immobilisé dans l'étau. Ben avant. Là, y'est trop tard.

D'un coup de manivelle, il broya le pantin.

Épilogue

Les autorités avaient mésestimé les moyens financiers dont disposaient Valérie Gingras et Claudio Nocchio, de même que l'importance des relations qu'ils entretenaient. Elles avaient également sous-évalué leur niveau de barbarie.

Les parents de Patrick avaient envoyé leur homme de main, Domenico Stromboli, aux troussees de Daphnée. C'était Claudio qui avait tout mis en branle, mais leur fils ne doutait pas une seconde que c'était dans le cerveau de sa mère que l'idée avait pris forme. Le jour où il était sorti de l'hôpital, Patrick était aussi entré dans la ligne de mire du tueur à gages. En attendant le signal de passer à l'acte, l'Italien s'était fait engager à l'école que fréquentait Patrick, histoire de l'avoir à l'œil. Pour ça, il avait dû se débarrasser du concierge en poste. Il avait gagné la confiance de Patrick dans le but de le faire travailler pour son cousin et tirer de lui le plus d'argent possible. Puis, quand les parents de Patrick avaient eu la certitude que seuls son témoignage ou celui de sa sœur pouvaient les condamner, Domenico avait reçu l'ordre de les tuer tous les deux. Le jeune homme regrettait aujourd'hui d'avoir facilité les choses à ce monstre en faisant une partie du boulot à sa place.

Il avait l'éternité pour s'en mordre les doigts.

Tout comme Lucien Groleau, qui avait été condamné à l'emprisonnement à perpétuité pour meurtres au premier degré, agressions sexuelles aggravées et outrages aux cadavres. L'homme, qui avait été lourdement intimidé dans sa jeunesse, souffrait de graves troubles mentaux. Se prenant pour un justicier, il n'avait montré aucun remords quant aux gestes commis. L'enquête avait prouvé qu'il était l'auteur de nombreux passages à tabac sur des adolescents soupçonnés d'intimidation. C'était néanmoins la première fois qu'il dérapait jusqu'au meurtre, sa soif de vengeance ayant été décuplée par les mensonges de Patrick.

Après avoir lavé Patrick et lui avoir enfilé des vêtements propres, Simone fit rouler son fauteuil devant la fenêtre qui n'encadrait qu'un ciel

d'un noir d'encre et ses quelques étoiles. Simone replacerait la couverture qui couvrait ses genoux, même si elle n'avait pas glissé, et elle reviendrait dans une demi-heure afin de le mettre au lit.

Patrick ne pouvait rien faire sans l'aide de Simone. Les dommages qu'avaient causés les deux balles qui avaient touché sa colonne vertébrale étaient irréversibles. Il était tétraplégique. Il ne pouvait bouger que les yeux. Il lui arrivait d'ouvrir la bouche, mais de façon involontaire. Il ne pouvait ni parler, ni manger.

La préposée aux bénéficiaires savait ce qu'il avait fait. Comme monsieur et madame Tout-le-monde, elle avait suivi l'affaire. Elle savait aussi ce qu'on lui avait fait. Dans sa tête, tout s'annulait. Elle le traitait bien.

Simone ne toucha pas à la couverture.

— Patrick ?

Sa voix était douce. Les yeux du jeune homme roulèrent vers elle, lui confirmant qu'il l'écoutait.

— J'ai une mauvaise nouvelle à t'apprendre. Rachel Jolicœur s'est enlevé la vie.

Un an plus tôt, peu après l'admission de Patrick dans cette institution, la travailleuse sociale était venue le voir. C'était d'ailleurs la seule visite qu'il avait reçue à ce jour. Rachel avait beaucoup pleuré, elle avait peu parlé. L'essentiel de son discours se résumait ainsi : tout ce gâchis aurait pu être évité. Elle était terriblement désolée.

Il prenait parfois à Patrick d'espérer une visite de Frédérique. Puis, il repensait à la façon dont elle s'était moquée de lui, et il passait des heures à songer aux supplices qu'il lui aurait fait subir si Stromboli lui en avait laissé le temps.

Dans sa tête, il discutait souvent avec Jim, dont jamais personne n'avait réclamé le corps. Il lui arrivait encore de penser que l'étrange vagabond n'avait toujours été que le fruit de son imagination.

D'un clignement de l'œil, Patrick incita Simone à détailler son annonce.

— Rachel s'est pendue.

Patrick sourit intérieurement.

« En voilà une autre qui a eu ce qu'elle méritait. »

Si cette femme ne l'avait pas abandonné au pays des jouets, il ne serait pas en si piteux état. Tout ce qu'il avait voulu, lui, c'était être libre. Aujourd'hui, il l'était moins que jamais. La colère, qui ne dormait jamais très

longtemps, gronda en lui sans que Simone en ait conscience. C'est la vue d'une étoile au miroitement bleutée qui l'apaisa.

Sa sœur l'observait. Elle ne l'avait pas abandonné.

Patrick fit son vœu à l'étoile bleue, le même que tous les soirs. Tout irait bien, les choses allaient s'arranger. Sa petite fée finirait un jour par lui pardonner. Et alors, elle userait de sa magie afin que son vœu devienne réalité.

Un matin, il s'éveillerait dans un corps guéri. Il marcherait et parlerait à nouveau.

**Pour telecharger plus d'ebooks
gratuitement et légalement, veuillez
visiter notre site : www.bookys.me**

Pour l'heure, il est vrai, il n'était qu'une marionnette sans tonus, incapable d'exprimer ses volontés. Or, le bois dont il était fait n'était pas celui du chêne qui casse dans l'orage.

Il était un roseau.

Balloté dans la pire des tempêtes, il ployait sans jamais se briser.

FIN

À propos de l'auteure

Née en 1977, Maude Royer est native et résidente de Lévis. En première année du primaire, après avoir lu son premier roman, elle découvre ce qu'elle veut faire dans la vie : écrire des histoires. En 2002, elle publie à compte d'auteure un roman qu'elle a commencé à rédiger à l'âge de 16 ans, *La folie des fées*. Auteure de 2 séries de *fantasy* pour adolescents (*Les Premiers Magiciens*, Éditions Hurtubises, en 2010, et *Zodiak*, Éditions AdA, en 2014), elle a aussi écrit pour les enfants, ce qui a donné vie en 2015 aux séries *Transforme-toi* (Éditions AdA), des livres dont les jeunes lecteurs sont les héros. Puis, en 2017, les Éditions Pochette rééditent *Les Premiers Magiciens*. Publié en 2018, *Pinocchio* est son 18^e roman, le premier destiné exclusivement aux adultes.

De la même auteure

Les Premiers Magiciens (adolescents)

La rébellion des cigognes

Le sort des elfes

Les bijoux d'Éliambre

Le baiser des morts

Au-delà des mirages

Zodiak (adolescents)

Les nébuleux

La treizième constellation

La révolution des astres

Transforme-toi en demoiselle-fée (9 à 12 ans)

Des bécots pour un crapaud

Minute, papillon !

Quel temps de chien !

Transforme-toi en loup de mer (9 à 12 ans)

Gros-moche et sa bande d'affreux

Ça polaire chaud, matelot !

Au cœur de la nuit... et des ennuis !

Transforme-toi (7 ans et plus)

En chauves-souris à pattes velues

En dauphin à gros nez

Aussi disponibles

LES CONTES
INTERDITS

Les 3 p'tits cochons

par Christian Boivin



Hansel et Gretel

par Yvan Godbout



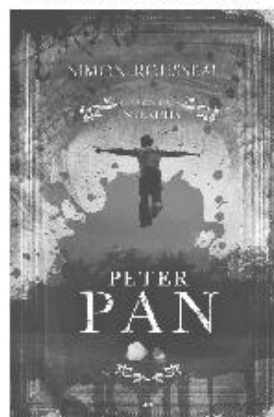
Blanche Neige

par L.P. Sicard



Peter Pan

par Simon Rousseau



**Le joueur de flûte
de Hamelin**

par Sylvain Johnson



Le petit chaperon rouge

par Sonia Alain



Une maison insalubre accumulant les jouets
d'un vieux sculpteur alcoolique.

Un manipulateur vicieux trouvant l'extase
dans le mensonge et la torture.

D'infâmes parents accusés de crimes
inimaginables, à qui on ne confierait même
pas un chat.

Un vagabond ayant l'audace de croire qu'il peut
servir de conscience à un être ajezt.

Un vœu, celui de se libérer du passé, qu'une
mystérieuse femme aux cheveux bleus aurait
le pouvoir d'exaucer.

Dans le conte original, *Pinocchio* était loin de l'adorable
marionnette que Gepetto voulait créer. La fin de ses aventures,
jugée trop violente, a dû être réécrite. Ce Conte Interdit ose
aller beaucoup plus loin... Vous pourriez regretter votre
escapade aux pays des jouets.

LES CONTES
INTERDITS



18+